# LA REVUE

*LITTÉRATURE. HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES*

## DES DEUX MONDES

**15 NOVEMBRE 1949**


CARNETS. — LE TSAR NICOLAS II A PARIS..... GABRIEL HANOTAUX .. 193
*de l'Académie française*

GOURAUD..... GÉNÉRAL JUIN ..... 215

SITES ET MIRAGES..... HENRI BOSCO ..... 221

L'AVENTURIER DES ILES. — II. . PIERRE FRÉDÉRIX ..... 236

PRINTEMPS. — *Troisième partie.* . . . ANDRÉ STEYLAERS. ..... 260

JACQUES COPEAU... ..... PIERRE VARILLON ..... 291

CHOSES VUES EN ITALIE. — *VENISE INDUSTRIELLE* .. ROGER LANNES..... 298

L'HEURE DE LA LIBÉRATION. — *A SCHWABISCH GMUND*..... . YVONNE PAGNIEZ..... 307

LECTURES ROMANESQUES ..... GÉRARD D'HOUVILLE ..... 324

CINÉMA, DANSE ET CIRQUE.... . R. L..... ..... 333

*SÉANCE DES CINQ ACADÉMIES*

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT..... CHARLES JACOB..... 340
*de l'Académie des Sciences*

CÉRÉMONIES VÉDIQUES DANS L'INDE CONTEMPORAINE ..... . LOUIS RENOU. ..... 342
*de l'Académie des Inscriptions*

L'ART DANS LA VIE SOCIALE.... FRANÇOIS DEBAT..... 349
*de l'Académie des Beaux-Arts*

LE ROI BILALAMA ET LE JUSTE PRIX..... . JACQUES LACOUR-GAYET.. 355
*de l'Académie des Sciences morales et politiques*

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA DIPLOMATIE ..... CHARLES DE CHAMBRUN.. 361
*de l'Académie française*

A TRAVERS LA PRESSE. — MENUS PROPOS. — LES LIVRES


*LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs*

**15, rue de l'Université - PARIS**

# LA REVUE
*LITTÉRATURE HISTOIRE ARTS ET SCIENCES*
# DES DEUX MONDES

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500** fr.
— — — un an (24 numéros)... **3.000** fr.
Étranger, six mois (12 numéros)..... **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)..... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **La Revue.**

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

**Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.**



*La reproduction et la traduction des œuvres publiées dans* **La Revue** *sont interdites dans tous les pays.*


## LES LIVRES

*LA CIVILISATION DE L'ORIENT. — L'INDE*, par René Grousset de l'Académie française ; 1 vol. Ed. d'Histoire et d'Art.

Dans ce livre richement illustré, M. René Grousset, notre meilleur connaisseur de l'art d'Extrême-Orient, nous présente un tableau complet et d'une analyse subtile, des diverses formes d'art qui se sont développées dans le vaste territoire s'étendant de l'Océan à la barrière de l'Himalaya. D'abord l'Inde bouddhique et brahmanique, puis l'Inde musulmane, et enfin le rayonnement de la civilisation de l'Inde au delà de ses frontières, et en particulier en Indochine. On voit l'ampleur des thèmes traités : ils le sont par M. Grousset avec une autorité et une maîtrise qui s'allient chez lui à un sentiment esthétique d'une rare qualité.

Au cours de ces pages finement pensées il a su mettre admirablement en valeur ce que l'art indien doit à la spiritualité indienne. Des considérations historiques et religieuses lui permettent de définir nettement les caractéristiques de l'esthétique de ce pays qui, à l'encontre de la Chine, fut largement ouvert aux influences extérieures. De là les formes si originales de la statuaire gréco-boudhique, et de là l'influence de la pensée et de la civilisation islamiques.

Mais tous ces apports fondront dans le creuset subtropical ; et finalement, « art grec et art persan ne seront qu'un instant dans l'esthétique éternelle de l'Inde » : esthétique en laquelle s'affirme avec force et continuité la primauté du spirituel.

## CARNETS

# NICOLAS II A PARIS

*L'arrivée de l'empereur Nicolas II à Paris est annoncée par une lettre personnelle de l'ambassadeur M. de Montebello du 5 août 1896 ; M. Gabriel Hanotaux, dès sa réception, note : « Pour le président de la République au conseil de vendredi. » Mais voici que meurt subitement le ministre des Affaires étrangères russe, le prince Lobanoff ; le voyage va-t-il être remis en question ? M. Hanotaux fait part au président du Conseil, M. Méline, de ses craintes. Le voyage a lieu cependant et M. Hanotaux a avec le Tsar deux importants entretiens à Paris.*

GABRIEL-LOUIS JARAY.

LETTRE PERSONNELLE DU MARQUIS DE MONTEBELLO, AMBASSADEUR DE FRANCE EN RUSSIE

le 5 août 1896

Mon cher ministre,

La visite de l'Empereur à Paris est aujourd'hui officiellement annoncée. Je n'en avais presque plus de doute moi-même depuis quelque temps déjà, mais il pouvait encore survenir quelque incident ; je savais que bien des gens cherchaient à empêcher le voyage et je suis bien heureux, je vous assure, d'en avoir aujourd'hui la confirmation officielle. C'est un immense succès pour nous. Vous vous souvenez qu'il y a peu de temps encore, l'idée de cette visite nous semblait comme un rêve dont l'accomplissement était encore entouré de beaucoup de points d'interrogation. C'est à Moscou en somme que la décision a été

prise *in petto*, mais il y avait encore bien des hésitations. L'Impératrice mère avait déjà donné au président des assurances favorables. L'accueil qui lui a été fait en France, ses sympathies pour notre pays qu'elle tient du défunt empereur, la portaient vers cette pensée, mais quelle que soit son influence sur son fils, elle ne pouvait cependant le conduire entièrement.

L'Empereur a parlé à plusieurs reprises du plaisir qu'il aurait à voir Paris, mais ce n'était pas encore bien net. C'est à notre bal à Moscou qu'il a pour la première fois dit à Mme de Montebello un mot qui, dans sa bouche, avait une très sérieuse signification. Après cette phrase qu'on a répétée et qui est parfaitement vraie : « C'est ma mère qui a rapporté le soleil de votre beau pays », Mme de Montebello a trouvé l'occasion favorable pour dire à l'Empereur qu'il remplirait de joie et de reconnaissance tous les cœurs français s'il venait pour quelques jours en France. « Je vous le promets », lui a répondu l'Empereur et depuis lors cette pensée a pris corps dans son esprit ; il me l'a répétée la dernière fois que je l'ai vu à Moscou ; l'Impératrice n'a pas hésité à me parler elle-même de ce voyage d'une façon un peu vague, c'est vrai, mais comme d'un projet qui lui plairait. Enfin, il y a quelques semaines l'Empereur disait au général Obroutchoff qu'il pensait à ce voyage et lui demandait ce qu'aurait fait son père ; notre ami a répondu comme il fallait, en vrai soldat, que son père « n'aurait pas hésité ». Puis le prince Lobanoff, étant interrogé quelques jours plus tard sur l'impression que causerait cette visite, répondait que l'impression serait beaucoup plus vive et en tous cas mauvaise, si, allant en Allemagne et en Angleterre, l'Empereur ne s'arrêtait pas en France. Je vous rappelle tous ces détails pour vous faire bien voir la marche progressive que nous avons suivie et combien nous avons eu raison de ne pas nous montrer impatients et d'avoir eu confiance dans une promesse qui n'eût pas été faite, si elle n'avait pas été dictée par une intention sérieuse. Il y a eu beaucoup de tiraillements autour de l'Empereur. On a cherché à soulever la question de la première visite. On a dit que l'empereur ne pouvait pas aller voir le Président de la République et dans cet ordre d'idées, vous voyez d'ici toutes les thèses qu'on a pu développer. Dans ces circonstances nous avons été puissamment servis par le prince Lobanoff, par le grand-duc Alexis, qui ont dit que dans l'état des relations de la Russie avec la France, il

fallait affirmer d'une façon éclatante aux yeux du monde cette alliance. Dès lors tout le monde s'est tu et la volonté de l'Empereur a seule agi. Le prince Lobanoff m'a dit qu'il n'y avait pas besoin d'invitation du Président, que ces questions de première visite étaient hors de cause et la chose a été décidée. La forme des conversations du prince Lobanoff avec l'Empereur ne me laissait aucun doute, mais je craignais toujours quelque incident, quelque maladresse de journaux qui fît manquer le projet, quelque avancé qu'il fût. Aujourd'hui l'Empereur désire que sa visite soit annoncée officiellement ; il ne veut plus aucun mystère et il est revenu de Nijni avec son plan tout fait que le prince Lobanoff m'a chargé de vous communiquer.

Malheureusement tout n'est pas comme nous l'aurions désiré ; la visite à Paris ne peut avoir lieu que dans les premiers jours d'octobre et l'empereur paraît décidé à se loger dans la maison Youssoupoff, 2, avenue Victor-Hugo. Il y a là une idée toute personnelle ; il croit qu'il y sera plus indépendant. Il paraît que la maison est grande, toute prête à être habitée et cette idée lui plaît. J'avais pu donner au prince Lobanoff, avant qu'il ne vît l'Empereur, des détails sur le Quai d'Orsay. Je lui ai répété aujourd'hui même combien il me semblait que l'installation y eût été plus grande et plus convenable. L'Empereur, m'a-t-il dit, a hésité devant la pensée que son choix pourrait être mal interprété par nous, mais il espère qu'il n'en sera pas ainsi ; il loge chez un de ses sujets, par conséquent chez lui et il s'y trouvera plus indépendant. Le prince Lobanoff a été chargé d'exprimer par mon intermédiaire au Président et à vous-même, toute la reconnaissance de l'Empereur, mais je crois qu'il serait difficile de le faire revenir sur une intention qui me paraît bien arrêtée.

Quant à la date, il n'y a pas moyen de la changer. Il est très fâcheux que la visite ne puisse pas avoir lieu vers le milieu de septembre, mais l'Empereur ne peut pas quitter Pétersbourg avant le 25 août, à cause des manœuvres du camp, auxquelles il doit assister ; il doit être à Vienne du 27 au 30, l'empereur d'Autriche devant quitter Vienne le 1er septembre ; il y a ensuite du 1er au 4 des cérémonies à Kiew ; il ne sera donc à Berlin que le 6 septembre ; de là il s'embarque à Kiel pour Copenhague et va ensuite à Balmoral ; il restera une dizaine de jours dans chaque endroit, c'est donc dans les derniers jours de septembre

ou les premiers d'octobre qu'il sera à Paris. Il viendra à bord de l'*Etoile polaire* qui est un yacht de très grand tonnage. La marine a déclaré que ce bâtiment ne pouvait entrer qu'avec beaucoup de difficulté au Havre et on a choisi Cherbourg, mais on pourrait, je crois, trouver, si le Président le voulait, une combinaison pour Le Havre. J'ai dit que le Président se rendrait dans le port de débarquement, qu'il verrait l'Empereur à bord et qu'on réglerait ensuite le voyage à Paris, soit que l'Empereur y allât seul précédé par le Président, soit qu'ils fissent route ensemble. Pour éviter la question d'étiquette assez délicate avec Mme Félix Faure, celle-ci se rendrait à Paris à la gare pour recevoir l'Impératrice. De cette façon la question de visite se trouverait levée et l'Impératrice irait naturellement ensuite à l'Elysée pour le repas qui lui serait offert. Je suis convaincu qu'il n'y aura de cette façon aucune difficulté. Nous règlerons d'ailleurs toutes ces questions. Le prince Lobanoff accompagnera l'Empereur à Vienne et à Berlin ; il le quittera ensuite jusqu'à son arrivée à Paris ou en France.

Pendant son séjour à Paris, l'Empereur voudrait avoir quelques instants de liberté pour se promener un peu dans les rues et boutiques. Outre la soirée de gala qu'on pourra lui offrir, il désirerait beaucoup une bonne soirée aux Français, un déjeuner ou un dîner à l'Elysée, mais il faudrait éviter une soirée, qui ne pourrait être qu'une cohue avec trop de présentations, ce qui lui serait très désagréable et surtout à l'Impératrice. Mme de Montebello pourra être en tout cela de très bon conseil. Malgré tous les potins qu'on a fait courir, je vous assure que nous sommes dans de bonnes conditions pour vous aider dans tout cela.

Quant au prince Lobanoff, il m'est revenu que vous aviez eu sur sa situation des renseignements peu favorables. Je puis vous affirmer qu'il n'en est rien, au contraire. Il n'a jamais été plus en faveur, et l'Empereur fait tout ce qu'il veut. Croyez bien, que dans cette circonstance, c'est beaucoup et surtout à lui que nous devons notre succès. Pour ce qui le concerne, les affaires extérieures, il est absolument le maître. L'autre jour, en causant familièrement avec moi, il m'a raconté les difficultés de ses débuts au moment où les questions d'Extrême-Orient étaient dans l'état critique que vous savez, l'Empereur ne connaissait pas le premier mot de toutes ces affaires et il a fallu lui faire la leçon et lui dicter la conduite à suivre. Cette grosse affaire réglée avec toute

la vigueur que vous vous rappelez, il a fallu le mettre au courant de toutes les autres questions et ce n'était pas facile. Le prince Lobanoff a usé d'un moyen qui a servi depuis de base à toute la politique de l'Empereur ; ne pouvant faire pour chaque question l'éducation de son souverain, il a rédigé à tous ses ambassadeurs des instructions détaillées ; ces instructions, qui doivent être du plus haut intérêt, sont un cours complet de la politique de Russie, depuis presque le commencement du siècle et disent comment la Russie en est arrivée à la politique qu'elle suit aujourd'hui. Il a seulement mis ces instructions entre les mains de l'Empereur qui s'en est pénétré. Et aujourd'hui, m'a dit le prince Lobanoff, si je venais à manquer, c'est l'Empereur qui aurait à donner à mon successeur la direction de la politique à suivre. Vous pouvez donc négliger tout ce qui vous serait dit sur la prétendue défaveur du prince Lobanoff ; il est le maître et heureusement un maître qui nous est favorable, je vous le garantis. Il nous en a donné maintes preuves et, aujourd'hui encore, le plaisir avec lequel il m'a annoncé la bonne nouvelle me prouve qu'elle lui est presque aussi agréable qu'à nous. Il y a des jaloux partout et c'est sa situation exceptionnelle qui lui en fait plus qu'à d'autres. Il est vrai qu'au couronnement Lobanoff n'a été l'objet d'aucune distinction. C'est un fait assez peu explicable, mais il n'est pas homme à rien demander pour lui-même et l'Empereur a pu ne pas y penser, mais je vous assure qu'il se trouble peu ; il aurait fallu que quelqu'un suggérât à l'Empereur qu'il pourrait faire de son ministre un chancelier, mais personne n'a voulu y songer ; c'est une erreur mais pas autre chose et sa fidélité, son attachement pour l'Empereur n'en ont pas été le moins du monde altérés.

Quoiqu'elle ne fût pas nécessaire après la décision prise, j'ai cependant parlé au prince Lobanoff de la lettre du Président ; il l'a prise et envoyée tout de suite ; elle sera toujours l'occasion d'une réponse qui vous arrivera probablement par l'ambassade de Russie. Vous remarquerez que, dans toute cette affaire, Mohrenheim a été soigneusement tenu à l'écart ; il ne s'en donnera pas moins les gants d'avoir tout arrangé, mais il faudrait éviter cela ; Lobanoff m'a encore dit aujourd'hui qu'il n'avait jamais écrit un seul mot de ce voyage à son ambassadeur et dans les derniers temps il m'a exprimé le désir qu'il ne fût informé de rien. Peut-être lui a-t-il fait part aujourd'hui officiellement

de la nouvelle, mais il ne l'avait pas fait jusqu'ici. Ce ne sont que des indiscrétions, peut-être du bon Fréedéricksz, qui ont mis l'ambassade de Russie au courant de ces projets. Les entrefilets de notre presse ont été assez désagréables, l'Empereur n'aime pas que l'on discute d'avance ses projets ; il y a mis bon ordre en les fixant officiellement et maintenant on peut en parler. Mais il faudrait un peu museler notre presse. Moins on parlera, moins on exultera, moins on fera de plans pour les réceptions à faire, mieux cela vaudra. Il n'y a rien qu'il redoute plus que les grands fracas autour de lui ; la réception sera prodigieusement enthousiaste, mais qu'elle soit bien spontanée, sans grandes phrases et sans de trop grands effets préparés. Il faut que le souvenir de son passage à Paris reste à l'Empereur comme un triomphe, comme la réalisation d'un rêve qu'il caresse depuis longtemps déjà, dans son esprit, mais non comme une fatigue et un énervement. Ce sera, pensons-y, la dernière étape de son voyage ; sa dernière impression doit être sans une ombre.

Le gouvernement russe enverra à Paris un fonctionnaire de sa police pour s'entendre quelque temps d'avance avec le vôtre, il y aura aussi beaucoup de questions de détail dont j'aurai à vous faire part et dont le prince Lobanoff me parlera.

Voilà, mon cher ministre, une bien énorme question réglée. Croyez bien que si vous n'étiez pas au ministère, les choses auraient été moins faciles. On n'a pas oublié tout à fait le mauvais moment passé, mais on a vu que nous savions reprendre la bonne voie et il faut nous y maintenir.

Votre tout dévoué
MONTEBELLO.

LETTRE PERSONNELLE DE GABRIEL HANOTAUX
A JULES MÉLINE, PRÉSIDENT DU CONSEIL

Paris, 31 août 1896.

Mon cher président,

Je vous remercie bien de vos aimables et précieuses félicitations. Malheureusement, avec tous ces événements tragiques qui se précipitent, je commence à appréhender que tout ce travail ne soit peine perdue. Les journaux ont un peu exagéré en parlant d'un « succès diplomatique ». C'était simplement un

heureux résultat. Je n'y ai collaboré que dans les proportions où les autres l'ont fait. Nous avons eu simplement l'avantage de présenter la proposition sur laquelle tout le monde s'est mis d'accord. J'espérais encore hier (d'après les renseignements les plus sérieux) que les insurgés mettraient bas les armes sans trop de difficulté, et alors c'était bien un succès pour l'Europe et pour nos vues. Malheureusement nous ne pouvons maintenant que nous demander ce qui est arrivé.

Les événements de Constantinople sont épouvantables et d'une gravité qu'on ne saurait exagérer. Déjà l'empire turc s'écroulait : on pourrait croire qu'il va s'effondrer d'un seul coup. Il est à la merci d'un incident. Je suis loin d'être rassuré sur la sécurité de nos nationaux et pourtant j'ai peur qu'une initiative trop prompte ne mette le feu aux poudres. J'attendais avec la plus grande impatience l'arrivée du prince Lobanoff pour régler avec lui un plan de campagne.

Le voilà mort. Montebello m'a adressé à ce sujet un télégramme dont je vous envoie copie et qui est l'expression même de la vérité. J'avais lié avec le prince, lors de son dernier séjour en France, les sentiments d'une véritable amitié dont il me donnait des preuves réitérées. Il m'avait fait écrire, il y a trois jours, qu'il avait hâte de venir en France pour s'entretenir des questions pendantes. Il promettait d'être là avant le 15. Nous voilà tout désemparés. Vraiment nous n'avons pas de chance, après la mort de l'empereur Alexandre III, celle de Lobanoff ; il faut toujours renouer des fils toujours tendus et qui ne peuvent être maniés que d'une main très délicate. Que va-t-il arriver ? Personne n'en peut rien dire. L'Empereur, surpris au milieu de son voyage et si jeune encore, va être entouré de compétitions et de l'agitation enragée de toutes les coteries. Je vois trois successeurs possibles : Kapnitz, Nelidoff et Chickhine. Celui-ci serait le moins bon pour nous et pour la Russie. Mais il a un avantage sur les autres : il est le sous-secrétaire permanent et il pourrait garder assez longtemps une sorte d'intérim et pourrait bénéficier du *beatus possidens*. Je connais beaucoup Nelidoff (ambassadeur à Constantinople) et quoiqu'il y ait à dire à ce choix, je n'en serais pas fâché. Quant à Kapnitz on en dit beaucoup de bien. Je ne le connais pas. Heureusement que la tradition de l'empereur Alexandre III et l'influence de l'Impératrice mère pèsent toujours d'un poids très lourd sur les décisions de Nicolas II.

Je suis toujours extrêmement préoccupé de l'affaire Tunisie Italie. Les Italiens ont un plan ; ils traînent en longueur. L'Allemagne ne nous répond pas franchement. Elle discute les détails évidemment pour gagner du temps et nous laisse face à face avec l'Italie. L'Angleterre refuse de négocier. Il arrive un peu ce que j'avais craint : une sorte de coalition autour de l'Italie pour la défense de sa situation en Tunisie. Si c'est cela, notre position sera des plus fâcheuses. Nous aurons à en délibérer à fond dans notre prochain conseil. Je regrette toujours que nous n'ayons pas accordé la promesse en somme assez anodine qu'on nous demandait au sujet de l'ouverture éventuelle de négociations commerciales. C'était un coup de maître dans la situation où est l'Italie. On le voit bien maintenant aux efforts que font l'Allemagne et l'Angleterre pour éviter une solution qui probablement eût porté un coup décisif à leur influence sur l'Italie. La dynastie également appréhende cette solution qui mettrait fin à toutes les querelles politiques au grand profit de notre exportation et de notre autorité. Enfin, nous reparlerons de tout cela bientôt. La mort du prince va tout remettre en question, et peut-être le voyage. Je vous tiendrai, bien entendu, au courant de tout ce qui en vaudra la peine. J'espère que votre santé se trouve bien du repos si légitime que vous prenez. Présentez, je vous prie, mes devoirs respectueux à Mme Méline et croyez-moi, mon cher président, votre bien dévoué.

G. HANOTAUX.

RELATION DES DEUX ENTRETIENS QUE J'AI EUS AVEC L'EMPEREUR NICOLAS II

12 octobre 1896.

L'Empereur m'avait fait savoir qu'il me recevrait en audience privée à l'ambassade le jour même de son arrivée, mardi 6 octobre. Je me suis rendu à l'ambassade à 5 heures ; j'ai été reçu par le comte Woronsof-Dachskoff, ministre de la cour. A Cherbourg, j'avais fait connaissance avec celui-ci et j'avais pu aborder avec lui les points sur lesquels l'attention de Sa Majesté me paraissait pouvoir être utilement attirée. En l'absence d'un ministre des Affaires étrangères en titre et en raison du peu d'autorité apparente de M. Chichkine, il m'avait paru utile de m'assurer un

concours plus efficace et une entrée plus directe auprès de l'Empereur. J'ai trouvé ce concours durant toute la durée du voyage auprès du comte Woronsof-Dachskoff, qui paraît jouir tout particulièrement de la confiance de l'Empereur.

Avant d'entrer chez l'Empereur, j'eus à entretenir le comte de l'échange des toasts qui devait avoir lieu, le soir même, au dîner de l'Élysée. J'avais apporté le toast du président de la République. Après l'avoir lu, le comte me demanda ce qu'il convenait de répondre. J'avais jeté quelques mots sur le papier. Il voulut bien le prendre et rédigea ainsi un projet de réponse.

Au moment où il achevait, on me fit savoir que l'Empereur me recevrait. L'Empereur me reçut debout dans un petit salon de l'ambassade. Il me serra la main avec beaucoup d'affection, s'assit et m'offrit une cigarette. Il me fit asseoir et me dit : « Ce pauvre Lobanoff m'a bien souvent parlé de vous, mais je suis heureux de faire votre connaissance ; c'est tout autre chose de connaître quelqu'un par ouï-dire ou de le voir personnellement. » La conversation s'engagea immédiatement sur les regrets que laissait en France et en Russie la mort du prince Lobanoff. L'Empereur voulut bien insister sur les sentiments d'affection que le prince Lobanoff professait pour moi, sur nos études communes, sur le regret qu'il n'ait pu accompagner leurs Majestés à Paris. « Maintenant, ajouta l'Empereur, je suis bien embarrassé et je me sens bien seul. Je cherche autour de moi, je ne vois personne. » Je répondis que ce sentiment d'isolement devait être d'autant plus pénible que dans les circonstances si graves que traversait l'Europe, il était l'arbitre vers lequel tous les yeux étaient tournés, celui dont les décisions allaient dicter les réponses à tant de questions graves qui étaient posées. L'Empereur parut surpris et un peu inquiet. Il me dit d'abord : « Mais non, mais non. » Je lui fis observer aussitôt que, maintenant qu'il venait d'achever un voyage circulaire où il avait vu non seulement des souverains, mais leurs chanceliers, après qu'il avait tâté le pouls en quelque sorte à l'Europe, il ne pouvait échapper à la responsabilité qui pesait sur lui, son voyage devant avoir un résultat. Si ce résultat était négatif, il avait encore, même par là, une haute portée et par conséquent les mêmes responsabilités pèseraient sur lui. J'ajoutai qu'en Orient et en Europe l'anxiété universelle tournait les yeux vers lui et qu'il valait mieux considérer virilement cette situation pour faire le bien

que, maintenant qu'il avait achevé son voyage et recueilli partout des impressions fraîches, il pouvait seul provoquer.

L'Empereur voulut bien faire immédiatement un bref récit de son voyage et des impressions qu'il en rapportait au point de vue politique. Il me dit qu'en Autriche, il avait trouvé les meilleures dispositions auprès de l'empereur François-Joseph et de ses ministres. Il s'étendit plus longuement sur son séjour à Berlin. L'empereur Guillaume, me dit-il, est un grand parleur, il suffit de l'écouter ; c'est ce que j'ai fait. Il m'a parlé de tout, avec un grand désir de m'être agréable et de me capter. En ce qui concerne l'Orient, il m'a dit qu'il laisserait la Russie agir à sa guise, que nous pouvions compter de le trouver auprès de nous, le plus loin qu'il serait possible. « Pourquoi ne vous emparez-vous pas des détroits ? » m'a-t-il dit. (J'ai fait observer ici à l'Empereur que l'empereur Guillaume avait déjà produit cette insinuation dans l'entretien qu'il avait eu l'année dernière avec le prince Lobanoff). L'Empereur dit : « Oui, on fait tout pour nous tenter ; mais nous ne nous laisserons pas prendre. » Il me dit ensuite : « L'empereur Guillaume est très intelligent, il sait tout et il veut tout savoir ; mais sa parole n'est pas sûre. Il saute d'un sujet à un autre. Ainsi il a insisté très longuement sur un sujet que je ne connais pas bien et dont il voudrait que je fasse l'objet de mes études. *Il s'agit du danger que l'Amérique fait courir à l'Europe.* Etes-vous au courant de cela, vous, M. Hanotaux ? Il m'a dit que si je prenais en ces matières une initiative autour de laquelle tout le monde se réunirait, je détournerais vers une cause pacifique et noble les efforts actuellement divergents de toute la diplomatie européenne. De même il m'a parlé longuement d'une autre panacée qui lui tient au cœur. Il s'agit de je ne sais quoi qui se rapporte à l'eau-de-vie. Il m'a expliqué que si chaque paysan plantait son champ de pommes de terre, alors il trouverait dans sa récolte à la fois son éclairage, son chauffage, l'eau-de-vie rectifiée, etc. Je n'ai pas très bien compris ces exposés très rapides de choses qu'il me paraissait savoir lui-même depuis très peu de temps. Il s'occupe de cela depuis qu'il ne s'occupe plus de musique. »

Tout ce récit, dans lequel l'empereur Nicolas se faisait véritablement plus ignorant qu'il ne l'était, était fait d'une voix douce et grave, avec un imperceptible ton d'ironie qui se complétait seulement par la finesse souriante du regard.

En reprenant l'allusion que l'empereur Guillaume avait faite au péril américain, je lui dis que je connaissais parfaitement cette partie des préoccupations actuelles de l'empereur Guillaume, qu'il l'avait exprimée presque dans les mêmes termes à un savant français, M. de Franqueville, qui lui avait récemment présenté un volume d'économie politique. Il y a un an, ajoutai-je, Guillaume ne pensait qu'au *péril jaune* et il faisait des tableaux à ce sujet : maintenant il ne pense qu'au *péril américain* ; mais il paraît qu'il a aussi dans l'esprit des appréhensions au sujet d'un autre péril, c'est celui qui vient de l'est. Il ne s'en est pas caché à M. de Franqueville.

L'Empereur me répondit : « Cela ne m'étonne pas ; mais je ne suis pas fâché de comparer l'entretien qu'il a eu avec ce savant avec celui qu'il a eu avec moi. » Je promis à l'Empereur de lui faire lire le récit.

L'Empereur me parla ensuite de ses entretiens avec lord Salisbury. En allant en Angleterre, me dit-il, je comptais bien un peu parler politique. Mais j'ai vu lord Salisbury qui, lui aussi, a parlé et je ne pouvais pas ne pas l'écouter. Il m'a dit, d'ailleurs, des choses très intéressantes. C'est un homme très intelligent et très aimable. Il a insisté beaucoup sur le courant d'opinion favorable à l'Arménie qui s'est produit en Angleterre. Il l'a même exagéré, ajoute l'Empereur, car les Anglais crient beaucoup, mais n'iront pas au-delà d'une agitation factice. Lord Salisbury a essayé d'obtenir mon adhésion à un certain nombre de solutions qui lui paraissent désirables dans la crise orientale. Il a d'abord fait allusion à un partage de l'Empire d'Orient, mais j'ai rejeté cela immédiatement en disant que ce serait infailliblement la guerre et que je croyais qu'il fallait à tout prix maintenir la paix. Lord Salisbury m'a parlé ensuite de la déposition éventuelle du sultan. J'ai aussitôt écarté cette éventualité. J'ai dit que le sultan seul avait de l'autorité dans son empire et que celui qui lui succéderait ne vaudrait pas mieux. Lord Salisbury m'a parlé d'une sorte de *condominium* à établir à Constantinople en confiant une autorité spéciale à nos ambassades. Je trouve aussi ce système très mauvais. Ce serait installer l'Autriche et l'Angleterre en maîtresses sur les détroits et nous ne pouvons admettre cela à aucun prix. Nous voulons que les détroits restent fermés. En somme, dit-il, nous n'avons abouti à rien avec lord Salisbury, sauf à des déclarations générales

de bon accord, de conciliation, mais rien de précis, rien autre chose que de la théorie.

Je répondis à l'Empereur que je le remerciai de la confiance qu'il voulait bien me montrer en me faisant ce récit. Mais je croyais de mon devoir de lui répéter que les puissances ne pouvaient rester plus longtemps dans cet état d'inaction et d'impuissance qui résultait du récit qu'il venait de me faire. Je lui rappelai en deux mots les massacres et les troubles de l'hiver et de l'été dans l'Empire d'Orient. Je lui montrai l'insécurité générale, les affaires interrompues, la misère et la faim menaçantes, les soldats ayant pris le goût du sang et du pillage et par conséquent les catastrophes imminentes, si un effort immédiat n'était pas fait pour porter remède à un pareil état de choses. L'Empereur me répondit : « Oui, mais que faire ? »

Je rappelai à l'Empereur que j'avais déjà fait à M. Chichkine un court exposé de ce que je croyais possible. Je mis au premier rang de tout l'entente affirmée, éclatante, de toutes les puissances ; puis la nécessité de pourvoir au plus pressé par des mesures de clémence et par la punition des coupables, telles qu'elles résultent d'un entretien du sultan et de M. Cambon, puis l'urgence de l'application de certaines réformes politiques et administratives déjà promises par le sultan (Arménie, Crète) et enfin, par-dessus tout, la possibilité d'une réforme financière par la reconstitution de la commission de la dette et l'adjonction d'un délégué russe.

L'Empereur me dit qu'il avait entendu à ce sujet l'exposé de M. Chichkine, que celui que je venais de lui faire le frappait beaucoup, qu'il le considérait comme utile et pratique et que, convaincu, il me priait d'étudier avec M. Chichkine, pendant son séjour, un projet d'accord entre la France et la Russie qui donnerait lieu ensuite à des ouvertures aux autres cabinets européens.

L'Empereur voulut bien s'exprimer dans les termes les plus aimables sur la confiance que je lui inspirais et sur la force qu'il sentait que le concours de la diplomatie française donnait à celle de la Russie. Il faisait ainsi allusion aux affaires de Chine de l'année dernière. Je répondis à l'Empereur que l'union des deux pays devait être indissoluble, que depuis un siècle ces deux grands peuples se cherchaient en quelque sorte, qu'on avait tout fait pour les séparer, qu'on y était arrivé et que de là étaient venus tous les malentendus et tous les conflits

qui avaient ensanglanté l'Europe. « Nous avons pratiqué cinquante ans l'*Entente cordiale* avec l'Angleterre, lui dis-je. C'est cette politique qui nous a conduit en Crimée, où nous avons perdu pour rien 100.000 braves gens dans les fossés de Sébastopol. Or, maintenant que la correspondance de lord Palmerston a été publiée, nous savons que, du côté anglais, cette entente cordiale n'a jamais été que méfiance latente et sourde hostilité. Quant à vous, Sire, vous avez pratiqué pendant cinquante ans la politique du concours le plus absolu à l'égard de l'Allemagne. Elle a grandi sous votre aile. L'Empire d'Allemagne n'aurait pu se constituer sans vous. Or, quel a été l'aboutissement de cette politique ? Le congrès de Berlin où l'Allemagne a pris ouvertement le parti de l'Angleterre et la Triple Alliance qui, en satisfaisant les ambitions de l'Autriche en Bosnie-Herzégovine et sur le bas Danube, a assuré aux autres les profits de votre peine. Pour vous et pour nous, la preuve est faite et j'espère qu'aucun des deux peuples ne retombera plus dans les fautes du passé. »

L'Empereur m'a dit avec beaucoup de gravité : « Je connais toute notre histoire nationale. Je l'ai étudiée au point de vue que vous venez de rappeler. Je pense comme vous. Les exemples de mon père sont toujours présents à ma mémoire. Quand j'ai dû décider si je viendrais à Paris, j'ai consulté ses amis et son souvenir. Il m'a paru que lui-même serait venu bientôt. Il préparait tout, graduellement pour en venir là. Ma mère et moi nous ne faisons qu'un et nous avons la même confiance dans la politique qui a été suivie par mon père. Il fallait que je vinsse ici pour comprendre bien des choses. Monsieur Hanotaux, vous pouvez compter sur moi ; rien maintenant ne nous séparera plus. Votre pays sera en plus assuré de ma constance et de ma fidélité. »

Je dois dire ici que pendant l'entretien, le comte Woronsof-Dachskoff était entré et avait apporté le projet de toast que l'Empereur devait prononcer au dîner. Dans ce projet il y avait la phrase suivante : « Cette amitié par *sa nature*. » L'Empereur lisait tout haut devant moi et me consultait du regard. Je lui dis que le mot « par sa nature » était un peu faible et qu'il vaudrait mieux dire « par sa constance ». L'Empereur prit lui-même le crayon et écrivit le mot « constance » en ajoutant : Certainement, c'est le mot qui convient. Nous n'avons plus

rien à dissimuler et la force est aussi certaine que la durée. »

A la fin de l'entretien, un détour de conversation amena l'Empereur sur les entretiens de l'empereur Guillaume et il me demanda quelques renseignements sur la question du « métal argent ». Je lui donnai à ce sujet quelques explications qui parurent le frapper beaucoup et le mettre en garde contre les projets actuels de M. Witte. Il fut entendu que M. Méline fournirait à l'Empereur à ce sujet des renseignements plus précis.

L'Empereur m'a aussi entretenu très confidentiellement de ses projets en ce qui concerne le choix de son futur ministre des Affaires étrangères.

***

Le second entretien avec l'Empereur a eu lieu à Versailles immédiatement avant le dîner. Je l'avais sollicité. Le prince Woronsof-Dachskoff me l'avait promis. L'Empereur venait d'avoir un entretien avec le Président de la République. Celui-ci avait abordé avec lui les questions qui tiennent le plus au cœur de la France. Comme chef de l'Etat, il lui appartenait de les traiter dans la confidence absolue du souverain allié.

Ce second entretien fut plus court que le premier et porta sur les impressions qui s'étaient dégagées de la réception faite à Leurs Majestés. L'Empereur était enchanté. Il m'invita à m'asseoir à côté de lui sur le canapé. Je pris une chaise. Il me remercia avec effusion de la réception qui lui était faite et me dit qu'il venait d'avoir avec le Président de la République un entretien où il avait manifesté ses sentiments durables. Il me dit qu'il se félicitait vivement d'être venu pour se rendre compte par lui-même de tant de choses sur lesquelles on est trompé quand on les voit de loin.

Il ajouta avec une grande chaleur : « Nous sommes maintenant liés jusqu'au bout. Ce n'est pas seulement l'*alliance* qui existe entre nous : c'est une amitié sûre, cordiale et fraternelle. Je partirai d'ici avec la conviction intime qu'il n'y a pas pour notre pays, d'autre politique à suivre et, vous m'entendez bien, monsieur Hanotaux, vous pouvez compter sur moi. » Je remerciai l'Empereur de ces paroles en en soulignant la portée. « Votre Majesté, dis-je, ne s'engage à rien que d'honorable et d'utile pour son pays et pour le monde. Notre démocratie est sage. Elle l'a bien prouvé par les trente ans qu'elle

vient de subir dont elle se réveille à peine comme d'un mauvais rêve. Si vous saviez, Sire, ce que nous avons souffert, ce qu'a souffert un pays où le sentiment du patriotisme vibre dans tous les cœurs... » Il m'interrompit d'un geste pour dire qu'il avait compris combien ce sentiment était ardent partout en France. Je lui rappelai l'allure qu'avait prise la Triple Alliance en Europe, par exemple le discours de M. Tisza lors de l'exposition de 1889, disant qu'on ne pouvait plus venir en France sans s'exposer aux pires insultes... « Vous voyez par vos yeux, Sire, ce qui en est... Il en a été de même partout. On a voulu mener le monde à la cravache. Et partout, notre patience a tout supporté. » L'Empereur m'interrompit de nouveau : « Maintenant nous sommes en force et cela ne se renouvellera plus. »

Je rappelai ensuite à l'Empereur les entretiens que je venais d'avoir avec M. Chichkine, conformément à ce qui avait été convenu dès la première audience. M. Chichkine avait tenu l'Empereur au courant. Je n'avais donc pas à insister. L'Empereur rappela lui-même les grandes lignes de la conduite à suivre dans les questions d'Orient : entente entre les puissances, maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman ; réforme administrative et financière ; entrée d'un commissaire russe dans la commission de la dette.

Je proposai à S. M. la procédure suivante pour sceller tout ce qui avait été convenu. Des instructions identiques adressées à nos agents : les unes se rapportant à la politique générale et scellant l'accord et la marche en commun sur toutes les questions ; c'est, en quelque sorte, l'*alliance diplomatique;* les autres visant spécialement la question d'Orient et adressées spécialement à nos ambassadeurs à Constantinople. Il fut entendu que M. Chichkine resterait le temps nécessaire pour libeller ces documents.

L'Empereur aborda ensuite les questions de personnes. Il m'entretint en détail du personnel qui l'entourait, de ses projets en ce qui concerne le choix de son ministre et de ses ambassadeurs, en parlant de tout avec le plus grand abandon et confiance. Il se déclara satisfait du comte de Montebello.

A la fin je me levai, l'Empereur vint vers moi, me serra les mains avec beaucoup d'affection : « Sire, lui dis-je, permettez-moi de dire à Votre Majesté avec quelle ardeur je forme des vœux pour le bonheur d'un règne si brillamment commencé. »

L'Empereur voulut bien répondre : « Je vous remercie, monsieur Hanotaux, mais j'ai tant besoin de votre amitié et de vos conseils ! — Sire, mon dévouement personnel vous est acquis. Mais vous le savez, nous autres ministres, en France, nous ne sommes pas de longue durée, et puisque Votre Majesté veut bien m'écouter avec tant d'indulgence, qu'elle me permette de lui adresser une dernière prière : c'est de ne pas attacher dans l'avenir une trop grande importance à nos changements ministériels et aux épithètes plus ou moins enflammées que se jettent à la tête nos partis politiques. En vérité, le principal effet du voyage de Votre Majesté est d'avoir réuni toutes les classes de la société et tous les partis dans une même pensée de fidélité aux liens qui existent entre les deux peuples. Voilà ce qui est important, voilà ce qu'il faut garder précieusement, sans trop de soucis de détails ; les ministres tombent vite, mais ils reviennent souvent. Au fond, c'est toujours le même personnel ; c'est toujours M. de Freycinet, M. Ribot, M. Bourgeois. Quoi qu'il arrive, ayez confiance dans la fidélité de ce pays, à la ligne politique qu'il s'est une fois tracée. » L'Empereur me dit avec un sourire : « Oui, c'est entendu, j'ai compris ; ils ne sont pas, en effet, aussi méchants qu'on le dit. Mais si vous devez quitter le ministère, eh bien ! restez absent le moins longtemps possible. »

L'entretien finit ainsi en riant ; l'Empereur, sur le seuil, voulut bien me promettre de me donner sa photographie le lendemain à Châlons.

### TROIS ENTRETIENS AVEC M. CHICHKINE (1)

12 octobre 1896.

Hier en allant à Rambouillet l'entretien a porté sur la question d'Orient, et, incidemment, sur les relations des deux puissances avec l'Italie.

M. Chichkine m'a indiqué ce qui s'est passé : 1° A Vienne, son accueil de l'empereur François-Joseph. On garde à Saint-Pétersbourg la persuasion que l'Autriche a des vues sur la Macédoine. On ne pense pas qu'elle soit en mesure de les mettre à exécution immédiatement ; et par conséquent elle préfère, pour le moment, retarder les événements.

(1) Il était suppléant du ministre des Affaires étrangères, le prince Lobanoff, décédé.

2° A Breslau, l'Allemagne est très calme et exerce son influence sur l'Autriche dans le sens modérateur. L'empereur Guillaume aurait dit : « Nous irons avec vous aussi loin que nous le pourrons. » Jugement sévère sur l'empereur Guillaume.

3° A Balmoral, M. Chichkine ne sait rien de précis. L'Empereur avait dit en partant : « Je vais pour me reposer et je ne me laisserai pas aborder sur la politique. » Il avait ajouté : « Pourtant la grand-maman (1) fera tout le possible pour en parler. » M. Chichkine ne sait rien d'autre, mais croit que l'Empereur aurait tout au plus « écouté ».

Nous avons fait le tour de la question d'Orient. Je n'ai rien vu se dégager dans son esprit au premier abord. Il attend certainement un premier entretien avec l'Empereur, retour d'Angleterre.

Nous avons été d'accord pour considérer que c'est l'anarchie et que cela ne peut pas durer, que l'Europe peut, seule, porter remède, qu'il y a un danger à voir l'Angleterre saisir une occasion pour essayer d'organiser un gouvernement à sa dévotion. Nous avons écarté pour le moment l'hypothèse d'un conflit et recherché les éléments d'un accord avec les puissances. J'ai demandé si la Russie répugnerait à l'adoption d'une formule proclamant le maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman. Après un examen minutieux, il a déclaré que non. Il m'a dit que la Russie ne voulait pas s'agrandir, qu'elle avait assez de territoires, qu'elle ne voulait pas se déséquilibrer. Mais que la seule chose qu'elle voulait avant tout, c'était la mer Noire *mare clausum;* que là-dessus on était intraitable, que tout au plus le prince Lobanoff admettait-il la perspective de l'ouverture des Dardanelles. Je lui ai demandé quelle serait alors la situation des petits Etats riverains de la mer Noire. Sa réponse n'a pas été claire. Il y a là une difficulté, dont le prince Lobanoff envisageait l'année dernière la solution d'un œil plus conciliant (à ce qu'il m'a paru) qu'on ne le fait aujourd'hui.

En conclusion, j'ai fait observer d'ailleurs que, dans l'état actuel des choses, les détroits étaient fermés et que, en temps de guerre, la convention n'avait plus grande valeur. Il en a convenu et sans plus insister sur cette question des détroits — il y reviendra certainement — il a reconnu que la formule

(1) L'Impératrice Victoria, reine d'Angleterre.

de l'intégrité de l'Empire ottoman pouvait être acceptée par la Russie.

En faisant le tour de l'Europe, nous avons pensé que cette formule pouvait être acceptée par tous, sauf par l'Angleterre ; ou alors ce serait soulever la question de l'Egypte.

Nous avons examiné la situation de l'Angleterre, qui atteste toujours, en termes généraux, son désir de s'entendre avec le reste de l'Europe, mais qu'on ne peut saisir dès qu'il est question de préciser.

Nous avons examiné avec soin son rôle dans les affaires d'Arménie et nous avons conclu qu'il y avait l'intention d'un plan prémédité dirigé contre la Russie par la ligne Chypre, Alep, Erzeroum, Trébizonde pour couper celle-ci de l'Euphrate et de la Méditerranée. Le grand nombre de protestants dans cette région est un indice frappant. L'attitude si violente prise par l'opinion anglaise dans la question arménienne vient de là. Elle sent que cet instrument peut lui manquer. La crise provoquée par ces événements n'en est pas moins grave. Il faut y porter remède.

Si l'on est d'accord pour maintenir l'empire, il faut l'améliorer. J'ai demandé à M. Chichkine s'il était vrai, comme le bruit en avait couru, que la Russie voulait conserver la Turquie dans un état d'anarchie pour mieux la dominer. Il m'a répondu que puisqu'on voulait conserver l'empire il fallait qu'il eût les ressources et les organes nécessaires à son existence. Je lui ai rappelé les ouvertures que m'avait faites le prince Lobanoff, l'année dernière, alors qu'il me proposait de prendre à deux l'initiative en faveur des peuples chrétiens de l'empire ; et j'ai ajouté que cela ne suffisait plus, qu'il fallait réformer toute l'administration. (Il m'a paru moins précis sur ce point que le prince Lobanoff.)

Il m'a demandé quelles réformes et quelles améliorations j'entrevoyais. J'ai répondu que déjà, en Arménie et en Crète, nous avions tracé des programmes dont il fallait obtenir l'exécution et l'extension à d'autres provinces de l'empire.

J'ai dit : « Si la réforme doit se faire par l'Europe, elle se fera au moyen du seul instrument actuellement existant à Constantinople : c'est la commission de la Dette. » J'ai montré le bien que cette institution avait déjà accompli et celui qu'elle pouvait faire encore. J'ai demandé pourquoi la Russie n'en

faisait pas partie. Il m'a répondu : « Parce que nous n'avons pas de capitaux placés en Turquie. » Je lui ai cité l'exemple de la présence d'une commission russe dans la Dette égyptienne, j'ai ajouté que nous avions un double intérêt à nous servir de la forme et de l'autorité de la Dette : 1° l'importance de nos capitaux engagés en Turquie et 2° le désir de contrebalancer l'influence anglaise dans les finances ottomanes. J'ai ajouté : « L'Angleterre ferait de grandes difficultés à votre entrée dans la commission de la Dette ; mais on la représenterait comme une condition des réformes. »

Cette entrée pourrait, si on admettait ces vues, comporter une transformation ou une extension des pouvoirs de la Dette, ce qui pourrait s'obtenir du sultan au moyen de la concession d'un nouvel emprunt dont il a grand besoin. L'institution des monopoles pourrait gager cet emprunt et en même temps améliorer le régime général administratif de l'empire.

J'ai été amené ici à aborder la question des monopoles. Ce sur quoi il m'a dit un mot que je considère comme très important : « M. Witte est allé dans le sud examiner de près cette question du monopole des alcools en Turquie ». Il paraît bien résulter de ce mot que la Russie est loin de se désintéresser de la question financière en Turquie et que nous pourrions nous trouver bientôt en présence d'une politique financière ayant un caractère autre que la politique des diplomates. Ce point est à surveiller avec attention.

L'entretien ne pouvait conclure. Nous devons le reprendre et il a été entendu que nous reparlerions de l'Égypte plus longuement.

En ce qui concerne l'Italie, M. Chichkine m'a donné des détails sur la demande du Négus à la Russie de servir de médiateur avec l'Italie, demande déclinée par celle-ci pour le moment ; sur les instances réitérées du gouvernement italien pour que la visite de l'Empereur s'étendît jusqu'en Italie, demande écartée jusqu'ici. Il m'a cité la correspondance échangée à Vienne entre Nigra et Lobanoff. Nous avons parlé du mariage du prince de Naples. Il le dit très intelligent et m'a cité un mot de lui à Cronstadt au prince Alexis, mot qui le montrait *tout* entier : « C'est la confiance de la force ». Je lui ai parlé du traité franco-italien relatif à la Tunisie qui était d'un bon augure pour la reprise des relations meilleures avec l'Italie. Nous avons observé

que la politique italienne, décontenancée par les échecs éclatants de M. Crispi, pouvait chercher sa voie en dehors de celles qu'elle a suivies jusqu'ici ; nous avons examiné les chances qu'il y avait de voir renaître, en Italie, une politique irredentiste, alors que Tunis et l'Afrique étaient décidément fermées, tandis que l'Adriatique rentrait, par le mariage du prince de Naples, dans les préoccupations péninsulaires et nous avons été d'accord qu'il y avait là quelque chose à « surveiller ».

⁂

14 octobre 1896

Dans le deuxième entretien avec M. Chichkine nous avons surtout examiné les conditions dans lesquelles pouvaient être conçues et rédigées les « instructions identiques » préparées pour les ambassadeurs, tant les instructions générales que les instructions particulières à Constantinople. Nous sommes tombés entièrement d'accord et nous avons décidé d'envoyer ensemble le télégramme identique adressé à Constantinople et annonçant l'envoi des instructions identiques dès que l'Empereur et le conseil des ministres auraient approuvé nos projets.

Dans le troisième entretien nous avons passé en revue les affaires dans lesquelles les deux pays étaient intéressés en vue de régler notre marche commune.

Nous avons parlé de la question d'Egypte et de l'expédition de Dongola. Il a été entendu que les deux puissances s'appuieraient sur le procès intenté par les porteurs et sur les embarras financiers de l'Égypte pour amener l'Angleterre à aborder avec nous et, si possible avec l'Europe, les conditions dans lesquelles elle entend exécuter ses engagements en Egypte. J'ai fait sentir à M. Chichkine que c'était un point sur lequel la France devait compter sur le plein concours de la Russie. M. Chichkine m'a demandé de voir M. Yonine et de m'entendre avec lui. Nous avons été amenés à parler de l'Abyssinie et de Ménélik. Il a été entendu que nos deux diplomaties feraient en commun les plus sérieux efforts pour s'attacher Ménélik. Nous avons pensé qu'il y avait intérêt à tâcher de hâter le plus possible la paix avec l'Italie pour nous laisser à l'égard de Ménélik toute la liberté d'action. Nous avons envisagé l'hypothèse de l'envoi simultané

d'une mission officielle française et d'une mission russe auprès de Ménélik. M. Chichkine m'a dit que la Russie était disposée à livrer au Négus 30.000 fusils hors d'usage ; mais qu'elle était préoccupée de ne pas laisser uniquement les aventuriers russes ou autres bénéficier d'un acte de générosité qu'ils exploitent en faisant payer à Ménélik les fusils qu'on lui cède trois fois le prix qu'ils sont payés aux arsenaux russes.

Nous nous sommes aussi entretenus de l'Italie. J'ai remarqué que M. Chichkine n'avait pas un désir bien vif de pousser l'Italie à sortir de la Triple Alliance. Il m'a dit : « L'Italie sera toujours un poids gênant pour ses alliés ». J'ai essayé de lui prouver l'intérêt que nous avions à développer les ambitions de l'Italie du côté de l'Adriatique. Mais il n'a pas soutenu la conversation sur ce point. Il reste évidemment à M. Chichkine certaines arrière-pensées ou certaines habitudes d'esprit remontant à l'ancienne politique russe et qui paraissent différentes des sentiments si clairement manifestés par l'empereur Alexandre III et par Nicolas II.

Il y aura lieu, cependant, de régler avec précision dans notre correspondance avec l'ambassade les conditions dans lesquelles les deux puissances devront à l'avenir régler leur action en ce qui concerne l'Abyssinie.

Nous avons examiné aussi la question des Lieux Saints. J'ai montré que c'était un des rares points sur lesquels il pouvait y avoir un certain désaccord dans les deux politiques. Il a été entendu que, de part et d'autre, nous ferions le nécessaire pour calmer les susceptibilités et M. Chichkine m'a promis, comme marque de bon vouloir, le prochain déplacement de M. Arsenieff. Il m'a laissé espérer qu'il le remplacerait à Jérusalem par M. Yacobleff qui a déjà géré le poste et dont nous avons été plus satisfaits.

J'ai parlé à M. Chichkine du règlement de l'affaire de Tunisie sur lequel M. Witte fait quelques difficultés. Il m'a promis d'intervenir pour une prompte solution.

Je lui ai signalé, à ce sujet, certaines divergences que j'ai cru remarquer entre la politique « financière » de la Russie et sa politique « diplomatique » et je lui ai, à titre d'exemple, cité ce qui se passe en Corée. Il m'a paru que les arguments de M. Weyler ne l'avaient pas laissé indifférent, car il m'a dit qu'on craignait en Russie de voir la Corée s'engager plus qu'il ne convenait

dans des concessions aux Européens. J'ai insisté pour que le concours des agents russes en Extrême-Orient fût acquis à notre industrie. Il y aura lieu d'insister sur ce point.

J'ai entretenu M. Chichkine de la situation de la Bulgarie et notamment du prince Ferdinand, à l'occasion de la mission de M. Stancioff. La première impression n'était pas favorable. Je crois cependant l'avoir frappé en lui démontrant l'intérêt que nous avions à pouvoir nous appuyer sur l'élément bulgare dans les Balkans. Je lui ai recommandé la modération dans les relations avec la Bulgarie, notamment en ce qui concerne la question des émigrés bulgares. Il me l'a promis et au dernier entretien donnant suite à cette idée, il m'a prié d'annoncer à M. Stancioff qu'il était agréé en qualité d'agent bulgare à Saint-Pétersbourg.

Au cours des entretiens relatifs à la reconstitution de la commission de la Dette à Constantinople, j'ai dit à M. Chichkine combien le choix du délégué russe serait important, la question de personne pouvant décider de l'avenir de l'œuvre. Il m'a promis d'y attacher tous ses soins et de chercher dans les agents d'Orient un esprit conciliant et pratique, désireux de s'entendre avec le délégué français.

J'ai trouvé dans M. Chichkine un fonctionnaire timoré, sans situation, de peu de hauteur de vue et de peu d'initiative, attaché aux détails et en somme soucieux seulement de ne pas se compromettre. Ce n'a pas été une des moindres difficultés de ce voyage d'avoir à traiter avec un élément aussi réfractaire, non pas tant peut-être à la combinaison franco-russe qu'à toute combinaison en général. Je n'ai pas cru devoir cependant par prudence aborder avec lui le détail des questions très confidentielles. M. de Montebello m'avait averti que le gérant du ministère russe ne savait probablement pas tout.

GABRIEL HANOTAUX

# GOURAUD

Il s'est rencontré en tout temps des hommes de foi et d'abnégation qui, après avoir embrassé le métier des armes par vocation ou parfois même par nécessité, s'en sont épris au point de lui tout sacrifier et de l'exercer comme un sacerdoce. On découvre de tels hommes jusque dans les plus humbles grades et c'est à leur propos que Vigny a cru devoir évoquer la grandeur qui se mêle à la servitude apparente de leur état. Quand ils ajoutent à leur inclination des dons innés de chef, ils s'élèvent rapidement dans la carrière, mais sans se départir pour autant de leur modestie et sans jamais rien solliciter pour eux-mêmes, si ce n'est de servir là où il y a péril. Détachés de la politique, mais inviolablement fidèles au régime qui les emploie, ils n'ont souci que d'accomplir avec honneur et désintéressement les tâches qui leur sont confiées.

Dans l'histoire de la IIIe République, le général Gouraud se détache comme un des plus purs modèles de cette sorte de vertu militaire. Le soldat l'aimait parce qu'il reconnaissait en lui un vrai soldat, juste, humain, généreux et intrépide au combat. Jusqu'à la fin de sa vie rendue douloureuse par de glorieuses blessures, il n'a eu de pensée que pour son pays et pour ses anciens compagnons d'armes. On sait que son dernier vœu a été de ne point reposer dans la crypte glacée des Invalides parmi ses pairs de haut grade, mais parmi les combattants de son armée tombés en Champagne pendant la guerre 14-18.

Sans doute dira-t-on de ce soldat heureux dans ses batailles qu'il fut servi par les circonstances et qu'il eut la chance de se trouver à point nommé pour résoudre des situations de guerre imprévues et difficiles. Mais comment saisir la gloire si les occasions font défaut et à quoi servent les opportunités

si le génie n'est pas là pour les discerner, accepter le risque et forcer le succès ?

***

La vie militaire du général Gouraud, depuis l'échelon subalterne, n'est qu'un tissu d'actions bien conduites et de services éclatants. Le précieux ouvrage que Pierre Lyautey lui consacre cette année rappelle cette victorieuse épopée de Tombouctou à Kham Messaloun. Il débute par la capture de Samory au Soudan, puis pacifie et organise la Mauritanie. Au Maroc, comme général, son nom s'attache au dégagement et à la consolidation des marches du Nord, de Fès à Taza. Enfin pendant la première guerre mondiale, ce sont les inoubliables faits d'armes accomplis sous son commandement par le corps des Dardanelles et la 4e Armée française en Champagne.

Le volume de ses Mémoires qui paraît aujourd'hui n'a trait qu'à son passage au Maroc. Il y vint comme colonel en 1911 pour participer brillamment à la marche sur Fès quand le général Lyautey, premier Résident Général de France au Maroc, y fit son entrée sous les balles. C'était au lendemain des journées sanglantes qu'avait provoquées la révolte des tabors et il importait d'agir au plus vite contre les tribus rebelles accourues au pillage et dont le flot tumultueux et agressif avait commencé à déferler sur la ville.

Avec cette sûreté d'instinct qui l'a toujours guidé dans le choix des hommes, Lyautey fit appel à Gouraud pour diriger cette opération de dégagement et il eut vraiment la main heureuse. Le combat d'Hajra Kohila du 1er juin 1912, audacieusement conçu et exploité avec la dernière énergie, fit l'effet d'un coup de tonnerre et donna immédiatement de l'air à la capitale et à notre corps d'occupation. Promu général sur le lieu même de sa victoire, Gouraud fut dès lors investi du commandement de la région de Fès qu'il devait, en deux ans et par une action continue, déblayer et organiser au Nord jusqu'à l'Ouergha et ouvrir à l'Est par la conquête du seuil de Taza.

J'ai lu ses Mémoires avec l'émotion attendrie d'un homme penché lui-même sur un fragment de son passé. C'est que bien des étapes qui y sont retracées, je les ai parcourues moi aussi et comme lieutenant dans la foulée de ce chef prestigieux.

Je leur dois ces impressions très fortes qui trempent et abreuvent de fierté l'âme d'un jeune officier.

***

Je me souviens de ce 1er mai 1914 où, pour la première fois, je rencontrai Gouraud. C'était au feu. Nouvellement affecté au tabor marocain du commandant Pœymirau, j'avais rejoint la veille le groupe mobile de Fès concentré sur le Leben en amont de Tissa. Après une marche de nuit, la colonne avait débouché au petit jour sur l'Ouergha pour surprendre dans son repaire un rogui du Nord, El Hadj Hami, qui n'avait cessé jusque là de nous donner de la tablature et qu'il convenait de neutraliser par un grand coup avant de s'aventurer en direction de Taza.

Chaude affaire et assez téméraire en vérité, par son caractère de va et vient, mais menée de main de maître par Gouraud qu'on apercevait debout et impassible auprès de son fanion, sur un tertre terriblement exposé. On eût cru, dans ce paysage kabyle inondé de lumière, assister à la reconstitution d'une scène de bataille de la conquête de l'Algérie. Il semblait même que le duc d'Aumale se fût réincarné dans ce plus jeune général de la République. C'était la même silhouette altière, la même indifférence aux balles qui trouaient l'air, le même regard clair et droit qui embrassait tout le champ de l'action, attentif aux moindres incidents de l'attaque, puis du décrochage. On se sentait rassuré par cette présence où l'on devinait une tête froide mais prompte aux décisions.

Le soir venu et le repli achevé, j'avais longuement médité au bivouac, malgré la fatigue, la leçon militaire qu'il convenait de tirer du succès de la journée, et Gouraud m'était apparu encore plus grand par l'audace et l'habileté de sa manœuvre, fondée sur la surprise et l'emploi des moyens de feu. Car, déjà à cette époque, il avait découvert des procédés qui ne devaient faire leur apparition que fort tard sur les champs de bataille de la grande guerre, à savoir les concentrations massives de l'artillerie et des mitrailleuses — les premières que nous eussions — disposées en puissantes bases de feu.

Un court répit et Gouraud nous relançait à marches forcées sur Taza où la jonction devait se faire avec les forces du Maroc

oriental conduites par le général Baumgarten. Fort judicieusement et pour ne pas perdre de temps, Gouraud avait évité d'emprunter la vallée encaissée de l'Inaouene où il se fût trouvé coincé entre les Tsoul au Nord et les Riatta au Sud. Il avait délibérément pris le parti de passer par les hauts du terrain et sur le ventre même des Tsouls, réduits les 10 et 12 mai par de vigoureuses actions. Mais il fallut bien ensuite, en partant de Taza, revenir en arrière pour affronter les Riatta et ouvrir la route naturelle de Fès qui passe par le col de Touhar. Et ce fut alors, dans l'enfer surchauffé de l'Inaouene, toute une série de combats acharnés marqués de part et d'autre par de lourds sacrifices.

***

Dans la phalange de Gouraud les unités ne se désignaient que par les noms des chefs. C'était Prokos et ses marsouins, Daugan et ses zouaves, Pœymirau, Pellegrin et leurs marocains, Billotte et ses sénégalais, Rollet et ses légionnaires. Girodon, Niessel, Lardemelle conduisaient les groupes de manœuvre et au-dessus d'eux directement inspiré de la pensée de Lyautey, Gouraud toujours présent qui, non seulement combattait au premier rang quand il le fallait, mais s'efforçait de rallier la dissidence par une action politique et militaire étroitement conjuguée et toujours profondément humaine. Tous ces hommes du plus grand jusqu'au plus petit étaient pareils de sentiments et de bravoure. On en voyait qui affectaient par coquetterie de ne paraître que bien sanglés, en gants blancs et le visage soigneusement rasé, tandis que d'autres tiraient orgueil de leurs barbes hirsutes et n'entendaient se battre qu'en espadrilles et le torse nu. Mais pas un ne se fût couché sous la mitraille et ils ne se disputaient que pour l'attribution des postes les plus exposés, l'assaut des pitons les plus durs.

Une nuit la nouvelle parvint au camp de la guerre qui venait d'éclater entre la France et l'Allemagne, événement capital pour tous ces officiers dont c'était la raison d'être, le rêve si souvent caressé dans la monotonie des garnisons métropolitaines où ils avaient eu la sensation de tourner à vide. N'était-ce pas au fond pour en tromper l'attente et s'y mieux préparer qu'ils avaient sollicité de servir en Afrique ? Or voici que cet événement les surprenait loin de la frontière de l'Est et de leurs

foyers menacés, rivés à une tâche inachevée qui n'avait plus dès lors qu'un intérêt secondaire à leurs yeux. Quelques-uns étaient déjà désignés pour partir et ils ne dissimulaient pas leur joie ; mais la plupart devaient rester avec le chef qui ne pouvait décemment lâcher la barre en pleine action. Gouraud avait le cœur contracté, mais il n'en laissait rien paraître, car il se devait de donner l'exemple et de réconforter ses compagnons. Du reste, la guerre était partout. Le Maroc en était un des enjeux, et le devoir, impérieusement défini par Lyautey, exigeait qu'on s'y maintint coûte que coûte même avec des moyens extrêmement réduits.

Néanmoins, un soldat comme Gouraud ne pouvait pas se garder indéfiniment au Maroc. L'âpreté et les difficultés de la lutte sur notre propre sol requéraient des chefs de sa valeur et de sa trempe. Une fois les opérations de Taza terminées — et heureusement terminées — il fut autorisé à aller prendre sur le front le commandement d'une division coloniale.

***

Ses mémoires paraissent au bon moment. Il n'y a pas lieu de craindre qu'ils réchauffent des passions. Ils sont plutôt de nature à les apaiser. En mettant sous les yeux des Français, qui ont subi tant de dures épreuves et se montrent encore incertains et divisés, quelques fragments de leur histoire contemporaine imprégnés de grandeur, il semble que Gouraud ait voulu continuer à ranimer la flamme comme il aimait à le faire de son vivant sur le parvis de l'Arc de Triomphe.

L'Homme se retrouve tout entier dans ces pages d'action qui ne sont à la vérité que la transposition à peine sensible de notes écrites simplement au jour le jour. Aucune recherche de l'effet, aucune trace de critique et de forfanterie. Gouraud n'était pas un raisonneur et n'avait nullement besoin de plaider pour lui-même.

Au Maroc son souvenir est pieusement gardé dans le cœur de ceux-là même qu'il a combattus et ralliés. En juillet dernier, comme je passais par Taza, je fus reçu au sommet du Tazerka par notre fidèle ami le caïd Si Driss des Riatta. A nos pieds se déroulait le paysage tourmenté qui avait servi de théâtre aux opérations de Gouraud en 1914. Reconnaissant dans le lointain

le glacis crevassé du Koudiat el Biod où la colonne dont j'étais, avait livré une semaine avant la déclaration de guerre, le plus dur de ses combats, je demandai à Si Driss s'il se souvenait de cette journée :

« Oui, je me souviens, me répondit-il ; il faisait très chaud comme aujourd'hui et comme aujourd'hui c'était en période de Ramadan. J'étais bien jeune alors, mais je tenais déjà un fusil contre vous. Nos pertes furent sévères, comme les vôtres du reste, mais notre soumission au Makhzen était à ce prix. Quelques jours plus tard le grand chef franc qui vous commandait nous accueillit la main tendue. Nous reconnûmes en lui l'homme juste et généreux choisi par Allah et par la France pour nous apporter tous les bienfaits que nous avons connus depuis : nous ne l'oublierons jamais. »

A. JUIN.

# SITES ET MIRAGES

### *LE CIMETIÈRE DES PRINCESSES*

L'entrée du sanctuaire est dans la rue Nfissa, près de la mosquée appelée Djama Safir. On vous y conduit toujours. Là passe obligatoirement la promenade officielle. Et d'ailleurs il faut bien que l'on vous guide, car, livré à vous-même, vous ne trouveriez pas ce petit cimetière dont l'accès semble confidentiel. Mais c'est là trésor précieux qu'on aimerait à découvrir tout seul par une faveur singulière du hasard. Dans ce cimetière reposent deux princesses, mortes, dit-on, d'amour pour un beau cavalier. On connaît leurs noms : Fatma Bent Hassan Bey et Nfissa Bent Hassan Pacha.

Près de leurs tombes, d'autres tombes. Trois vieux figuiers. Tout autour les murailles aveugles et blanches des maisons. Le sol est d'argile durcie ; les murs, passés au lait de chaux, enveloppent étroitement le petit cimetière.

Des brins de laine pendent au figuier. Des bouts de bougie sont collés aux tombes.

Et l'on voit aussi trois énormes chats. Ils dorment. Du moins on le dirait; car c'est feinte, peut-être... Mais ils sont là chez eux, et mon arrivée ne les trouble pas. L'un, le plus gros, la queue ramenée sous le ventre, strié de gris, dodu, sommeille, sur la princesse Nfissa Bent Hassan. C'est grand sommeil de chat compétent en sommeil, qui savoure bien son repos, l'immobilité de la tombe, et l'odeur rassurante de son poil tiédi par le soleil encore léger du matin. Les deux autres, moins imposants, ont choisi pour dormir des tombes anonymes, et ils les chauffent de leurs ventres délicats. Chacun de ces trois chats dort pour son propre compte sur ces mortes, hélas ! qui ne dorment plus pour personne, Et ils sont chats. pleinement chats,

dans leur exclusivité. Cependant leur âme si dense contient une telle puissance communicative que je les crois liés dans le sommeil par une même sensation de l'être. Je ne dis pas qu'ils aient mêmes pensées, ou, dans l'hypnose naturelle, quelque même songe. Je pressens que ces illusions purement mentales, leurs têtes calmes et indifférentes les perçoivent à peine ; mais ils possèdent un génie secret de l'inexistence elle-même. Leur présence sur ces tombes et la paix, cette paix des bêtes sacrées en communication avec la pierre et l'ombre, dénoncent ce génie. Ce ne sont pas des animaux funèbres, mais des signes vivants de ce qui n'est ni la vie ni la mort, immobile empire des puissances...

Ah ! évitons de les troubler ! Car leur fonction est de donner un sens à ce qui n'en a pas, et ici même à ce qui n'en a plus, hélas ! Un sens qu'on ne saurait comprendre, mais dont on sait qu'il est un sens et, pour informulable qu'il soit à l'esprit, un sens valable ailleurs...

Comme je comprends que, la nuit, ici, viennent des nègres, magiciens du sang et de l'ombre. Avides et de sang et d'ombre, ils sont en quête du surnaturel. On m'a affirmé qu'il en est d'étranges qui hantent ces deux tombes. Elles ont conservé sans doute un secret prestige et il fascine ces têtes laineuses, ces habitués des démons nocturnes. Tout ce qui tremble sauvagement au seul nom de l'amour cède au sortilège des tombes où de l'amour et de la mort s'enlacent les symboles, Et ce qui tremble ce n'est pas nos cœurs seulement, mais aussi la peau dure de la darbouka et le bronze du sistre barbare.

Sans bruit s'est glissé dans l'enclos funèbre un mendiant fantomal. Il est très vieux. De la tête au pied un burnous huileux enveloppe sa vermine. Il porte un long bâton. Soigneusement il le pose contre le mur, puis il s'accroupit. C'est un bloc. Il a ramené les pans du burnous sur sa poitrine ; il y cache ses mains ; mais ses pieds sortent, de vieux pieds d'argile aux orteils écaillés, les pieds insensibles et gris de la misère, moins faits pour la fatigue de la marche que pour les stations dans la boue. La tête est inquiète, ridée ; et le vent, le soleil, la pluie en ont tanné le cuir. Grise et rude la barbe, une barbe de patriarche encore viril. Bien caché sous l'énorme arcade sourcilière, l'œil ne regarde pas ; mais l'expression est dure, le nez cruel et le pli de la

joue bronzée dédaigneusement amer. L'homme est là. Il n'a rien. Mais il est là. Il porte le monde...

Qu'il pense ou non, qu'importe ? Il me suffit que sa présence ait donné à ces murs, où s'est adossé son vieux corps, un caractère tutélaire. Ce mur abrite l'homme et sa vieille misère humaine, familière des tombes et des sanctuaires, où la halte est permise, la paix secrètement proposée par les morts...

La paix !

Mais ce matin la lumière ébranle le monde. Avril !... C'est, ô délices, partout au dehors le printemps. Et ici même !... Une herbe délicate croît, inconnue mais bien vivante, sur les dalles disjointes. Aux trois figuiers les bourgeons pointent, violets et durs ; et çà et là, dans sa peau verte la figue se forme. Un parfum amer émane de l'arbre où, laiteuse, la feuille pousse. Toute jeune et encore tendre elle verdit le tronc rugueux. Entre les maisons très hautes et blanches palpite le ciel. Il va du bleu vif à la fleur la plus fine du pêcher... Un merle se pose sur l'arbre et sautille puis, rassuré, s'immobilise, me regarde, attend. Il attend un autre merle. Et les fils de la vierge tombent, glissent, hésitent, montent et s'enfuient sur d'invisibles nappes d'air, elles-mêmes flottantes. Cet air a la fraîcheur des hautes vallées où les sources coulent encore et descendent des neiges. Car l'eau des neiges se cache sous la terre jusqu'au cœur de l'été. En avril, son ruissellement annonce l'abondance, et on en reconnaît l'odeur, quand la brise a passé sur elles, dans les premiers souffles du Sud, ceux que la terre, encore fraîche de l'hiver, envoie aux villes de la côte où leur descente émeut tout à coup les vergers...

Or c'est là le réveil étrange de la vie.

Et je dis bien : étrange ; car, parmi ces tombes, si l'herbe et l'arbre ressuscitent, ô vous, hanches fragiles, épaules délicates, mains troublées par la tentation, que ne sortez-vous du sommeil ?

...Rien ne bouge. Ni le mendiant, ni les chats, ni le merle. Ma question indiscrète n'a troublé personne. La terre monte, jeune encore et toujours vivante, à l'appel de l'universelle ascension qui attire, en avril, vers le soleil les planètes lentes et lourdes... Qu'importent nos curiosités et ces absurdes formes du langage ?... Il fait beau ! Le ciel est si près de la terre que l'on sent l'air enveloppant et velouté qui en émane s'effilocher entre

les doigts quand on lève la main pour toucher la lumière. Tout joue et si facilement que l'on jouit partout de la bienveillance du monde. On vit. Les vents qui viennent de la mer cèdent les hauteurs aux vents de montagne. Y a-t-il un nuage ?... Il flotte, flocon léger, dans ces parfums qui remontent du Sud par-dessus les crêtes des collines : car ces parfums errent un peu partout sur le littoral, où les myrtes, les genêts d'Espagne et les cystes exhalent leurs essences tellement amères. De légères vapeurs de pollen et de miel adoucissent les brises. Parfois un souffle plus vif les éparpille, et je connais des sites, très loin dans le Sud, où déjà la ruche et l'amandier tiédissent.

Vivre ! Vivre ! ah ! l'ivresse ! la joie ascendante de vivre ! Et quel calme parfait ! Quel calme que celui de la vie pleine, quand on s'y abandonne avec sagesse, c'est-à-dire en jugeant plausibles ses mystères et raisonnables ses contradictions ! Calme non point d'abstention ou d'absence, de séparation, ni d'oubli définitif, mais tranquillité des eaux planes, limpides, des eaux pondérables...

Mais je pense, ou plutôt je parle, et ainsi je romps l'équilibre entre moi et la vie. Je pèse sur moi-même ; je me retiens de céder à l'absurde par prudence, quand il ne s'agit pas d'élucider une ombre, mais de vivre soi-même l'ombre, comme on vit la lumière...

C'est là pure sentimentalité et non point logique exigeante ; puérile irritation de ne pas connaître, regret, nostalgie, et révolte obscure contre la mort.

Je le sais.

Ne suis-je pas devant ces tombes où ne persistent plus que des noms inutiles et tendres ? Trop tendres, peut-être... Sait-on quel trouble ils communiquent, ces noms, aux vivants imprudents qui en connaissent et redisent les syllabes suggestives ? Et comment vivre, vivre, en suivant les vestiges invisibles de ces créatures maintenant dissoutes, qui furent, là, des corps formés, fermes et lisses, pleins de mouvements doux du col à la cheville ?

De leurs âmes je n'ose dire ; mais qui est l'âme, qui ? dont ne témoigne que notre désir d'avoir une âme ?... L'imaginerai-je, ou réellement puis-je l'entendre ? Est-ce un écho, mon propre écho ? Peut-être ai-je miraculeusement l'oreille sensible au silence et, seul ici, inapaisé, ai-je la vertu d'y trouver des voix. Il faudrait chanter pour pouvoir entendre ; et, à travers son

propre chant n'écouter que le souffle, le murmure indéfinissable qui lui répond.

Je ne le puis.

Toute ma raison est là qui m'épie. Je la connais mal, mais je la redoute. Le moindre déplacement d'âme l'éveille, l'inquiète et même l'irrite. Et je ne l'aime pas ; j'aime mon âme. Elle le sait bien.

Quel serpent vient de se glisser entre les tombes ? Il surgit. Est-ce en moi ? Et il évoque un autre sanctuaire et d'antiques méditations sur la Connaissance et la Paix... Ailleurs !

...Le site (1) est beau : des ruines, des arbres énormes, des milliers d'oiseaux, une source. Souvent de pieux visiteurs hantent les tombes et parfois, le soir, viennent y camper. Alors on entend la *rhaïta* qui est une flûte très enveloppante. Des chants, des battements de mains accompagnent la mélopée. Ils s'accordent familièrement à la grandeur et à la paix du sanctuaire. Grandeur et paix qui font de ce lieu saint un des plus rares, l'un des plus secrets de l'Islam. Du moins à qui, sensible aux signes, perçoit, sous la beauté des formes, la présence d'un sens profond et incommunicable. L'être est là ; on ne sait quel être ; mais il y a un être. On ne peut pas le situer, car il est en deçà et au delà de sa propre présence ; et, inaccessible à la vie mentale, il se tient devant la pensée, qui calcule et qui doute. Le serpent la tourmente avec des nombres et la fascination de ses anneaux multiples qui se soulèvent et se fondent en eux-mêmes. D'insaisissables précisions hallucinent cette pensée, et peu à peu elle se sépare de l'être pour se retirer dans son propre songe et y peser avec un soin méticuleux les illusions dont l'écoulement est intarissable...

Vaines mesures ! Tant d'infiltrations, tant de racines souterraines, à son insu, travaillent la pensée et en troublent les calculs. Ce ne sont que géométries de la fluidité et de l'éphémère, créations d'étendues perceptibles, conçues pour délimiter la lumière et l'ombre, la vie et la mort, le néant et l'être. On y cherche dans l'inquiétude la satisfaction de l'esprit et l'apaisement. Mais ce qui distingue et sépare ne saurait apaiser. L'heure compte dans les calculs, et il n'y a de paix que parfaitement intemporelle.

(1) C'est, au Maroc, le site de Chella, sanctuaire de l'époque mérinide.

Il n'est, hélas ! de destin vraiment achevé qu'un destin anonyme et quelques mots gravés sur une stèle suffisent à suspendre cet achèvement. Il n'y a pas de paix pour ces morts dont le souvenir lie encore une ombre à la pierre. L'inscription d'un nom, la moindre prière, le plus humble souhait, attirent la curiosité ou la pitié humaine, et alors faiblement les morts revivent dans ces mêmes âmes vivantes qui les plaignent, car elles pensent à leurs propres destinées, qui est, à leur tour, de mourir.

Et moi-même...

Car je suis là, et ces deux noms de filles m'astreignent à cette magie qui ruse sur les tombes avec de simples souvenirs. La terre et l'eau ont dilué les cendres. A qui s'adressent désormais ces paroles intactes ? Leur effacement eût permis au silence de favoriser des destins devenus si parfaitement impersonnels. Les mots, trop doux pour cette terre quand ils viennent des tombes, importunent la contemplation. On ne peut qu'avec peine y être inattentif ; et s'abolir soi-même dans la paix est difficile tâche, quand si tendrement vous parlent encore ceux qui reposent dans le Sein de la Station divine, et jouissent de l'Unité.

Je le sais. Et je sais aussi ce que peut le mot juste, à l'heure juste de son énonciation...

L'Islam perd ses morts dans l'immensité. Ils rentrent en Dieu. Ils sont Dieu. Leur abolition personnelle est parfaitement accomplie quand, passés dans l'inexistence, ils ont atteint l'Identité complète. Ils n'ont plus d'âme. Ils sont eux-mêmes devenus l'âme du monde. Au delà des oiseaux, des vents et des nuages, plus loin que les astres étincelants du zodiaque, ils se tiennent au Centre. Et le Centre n'est nulle part. Mais Il est.

Ces deux âmes (leurs noms n'étaient-ils pas des âmes ?) comme leur corps dissous se sont abolis dans l'inexplicable Unité. Nul intercesseur que moi-même (ou quelque visiteur mieux doué de puissances) ne les rend à la vie distincte d'une Outre-tombe plus humaine. De quelque tendre, grave et pur médiateur elles ont manqué en ce monde aux mensonges délicieux et insaisissables. Rentrer en Dieu, après une vie incompréhensible et pourtant si chère, est-ce vraiment rentrer en Dieu, et n'être que Lui, être vraiment Lui ?

Ah ! combien me sourirait mieux la pensée de ne pas m'y perdre, et, illuminé de Ses feux, de rester le même.

Mais paix !...

Ici non point tant s'apprivoise au silence la captive de l'ombre qu'elle n'offre, infidèle au repos, le regret de n'être plus au monde une éphémère forme de la grâce, le lieu d'élection de l'amour, et, flexible mensonge, celle qu'on poursuit sans jamais l'atteindre. Les belles mortes ne sont point patientes, que contraignent à l'ombre et à l'effacement les nécessités de la mort. L'oubli leur pèse. L'abolition lente et fatale défait le peu qui reste d'elles, chaque jour, et elles entrent dans le dénuement. Leurs noms seuls, plus sensibles, opposent encore à cette furtive déchéance une identité irréelle. Cependant communiquent-ils à ces Ombres (que je voudrais inconsolables) quelque faible murmure de la vie, fût-ce la simple mélopée de la flûte berbère qui sent encore le roseau du fleuve ? Flûte à demi végétale, dis-leur (dussent-elles en verser des larmes) l'eau fraîche qui circule entre les chênes des montagnes, la fumée du feu domestique odorante de chêne-liège, et ce soupir si simple des jardins qu'on vient d'arroser, à l'entrée du soir, et dont l'argile s'ouvre.

Ce sera l'adieu de la terre, vainement adressé, peut-être, à celles que la terre a déjà abolies. Mais qu'importe ? Plus il est vain le chant que l'on adresse aux morts, plus est, pour les vivants, émouvante sa voix hautement solitaire.

Maintenant la nuit tombe.

Se taire est sage. L'ombre va composer un autre monde.

Déjà le mendiant s'est levé, et, sans me voir, il s'éloigne, appuyé sur son bâton, d'un pas lourd.

Les trois chats ont disparu. Ils ont dû se désincarner, car leur disparition s'est accomplie, sous mes yeux, par évanescence. Ils étaient chats. Du chat ils possédaient la forme et le signe irréfutable. Rien de plus concret que leurs corps, ni de plus chat. Il n'en reste qu'une idée...

Quelques ombres ont déjà repris leurs places accoutumées contre les murs et bleuissent délicatement le lait de chaux.

C'est l'heure d'une autre magie, à laquelle je suis heureusement peut-être, trop inégal.

Qu'il me suffise, en moi, d'entendre ce que murmurent ces deux Ombres unanimes que je laisse seules...

*O Séparation, c'est la Nuit qui entre*
*Sans lampe dans le vieux jardin.*

*Que suis-je ? Un cœur au pied de l'arbre,*
*Ou l'arbre qui n'a plus de cœur ?...*
*Nul ne me l'apprend qui le sache,*
*Pas même toi, ô Nuit...*
*Cependant ni moi, ni l'autre Ombre,*
*Ma sœur mortelle,*
*Nous ne fûmes, quand nous vivions encore,*
*Inattentives à l'étoile...*

***

C'est naturellement chez mon ami, le docteur T... que je suis allé le lendemain. Il sait tout. Moi qui ne sais guère, je me plais à l'écouter. Et surtout il aime les contes, ou plus généralement les histoires, comme moi. Il leur accorde une valeur cachée et subtilement significative; il va même jusqu'à prétendre que tout récit renferme, mais latente, au repos, une puissance surnaturelle. « Les dieux, dit-il, ont déposé dans les contes les secrets du monde visible et invisible. » S'il advient qu'il ait à les dire, il le fait presque religieusement. Conter, pour lui, c'est accomplir un rite, expliquer le sacré. Dans sa calme mémoire, avec une extraordinaire déférence, il les choisit et il les prend. Celui qu'il tire du repos, il le soulève avec beaucoup de précautions, le soupèse, et, le plus doucement qu'il se peut, le pousse dehors. Car ce sont, nous enseigne-t-il, de vieux trésors que l'on doit manier délicatement : le moindre choc les brise. Ils perdent ainsi pour le moins un sens ou deux, et même tout sens. Lui, vous les offre intacts. Et cependant quoi de plus mince, quoi de plus précaire ? Mais il sait les fortifier d'une vie merveilleuse, celle que donne aux fables les plus insignifiantes une voix grave, richement timbrée, qui ne presse pas le récit, mais lui communique un mouvement noble, en accord avec sa sagesse millénaire et les puissances de fascination dont il est chargé.

T... habite sur le Télemly, dans une petite maison de style turc, au milieu des arbres. Que ce turc soit bien authentique, je ne sais ; mais il « fait » turc et cela sans exagérer en turquerie. La colonnette y est élégante et de marbre blanc, poli avec soin ; la faïence bleue mais assez discrète ; la dalle, en briques vernissées ; et la fontaine avec sa coquille de pierre usée par l'eau, n'a qu'un bec de cuivre. Elle est simple et toute fraîche.

J'aime cette maison éloignée de la rue, et que cachent les arbres. Ils sont énormes : des cyprès noirs, serrés, touffus, quelques micocouliers aux feuillages immenses ; deux platanes ; la haie d'aloès ; des cactus hérissés d'épines ; et les massifs de buis amers, de myrtes, de lentisques, d'absinthes sauvages, qui donnent au jardin l'odeur du feu.

C'est là que vit ce sage. Il connaît les passions. Fort aimablement il en parle, et il les traite en vieilles ennemies devenues amicales. Politesses d'homme apaisé par l'âge, l'expérience, la réflexion. Il n'y filtre point, semble-t-il, de nostalgie indiscrète et vaine. C'est un cœur encore attentif mais qui ne s'émeut, (s'il s'émeut) que dans un monde d'émotions aisément définissables. Vit-il seul ? Je l'ignore. Il vous reçoit toujours dans une pièce étroite, mais longue, haute de plafond, et savamment tenue dans une pénombre conçue pour favoriser les paroles lentes, les confidences calculées, les récits allusifs et quelquefois, la nuit, un mot venu de l'âme, un mot sourd naturellement, et que suit le silence...

Il a deux domestiques furtifs et pour ainsi dire feutrés. Des Harratines, gens du Sud, tout ténèbres et mousselines. Jamais sur un bronze si doux je n'ai vu onduler tant de blancheurs. Mais sans bruit. Cela passe, glisse, lisse les dalles d'un pied souple, huilé, et s'évanouit dans un mur avec une facilité inconcevable. Et cela sent le musc, le henné, le djaoui, imperceptiblement. Mais le parfum dure...

On ne pénètre pas chez T... qu'on n'ait la pure entrée. Elle est difficile à obtenir. Il y faut du temps, quelques intermédiaires, une parfaite discrétion et l'entente tacite avec les lieux, l'hôte, ses familiers... Ses familiers, j'en connais quelques-uns, mais non point tous. Peu nombreux, je soupçonne pourtant cet homme subtil et prudent de les répartir en petits groupes. Groupes séparés, qui s'ignorent, et peut-être jamais ne se rencontreront dans la discrète maison turque, où je retrouve, moi, toujours les mêmes, mais non sans plaisir : un professeur, un musicien et un homéopathe. Le professeur est très savant sur le fait du soufisme. Il a « bu le vin du lion dans le désert », connaît El Hallaj et El Ghazali sur le bout des doigts. Il est gros et tendre. Le musicien, quelque peu folkloriste, excelle surtout à jouer de la viole de gambe et aussi d'une harpe étrange qu'il a lui-même fabriquée. Accordée sur le mode persan, avec

neuf cordes, chacune ayant un nom de ville et un nombre sonore, elle chante avec douceur. L'homéopathe est surtout astrologue et donne quelque peu (mais il me semble qu'il s'en cache) dans la géomancie. Il a le front, l'œil, le nez et la bouche divinatoires. Mais il pronostique avec discrétion et en très beau langage, sans excès d'ambiguïté. Il sait aussi de vieilles mélodies madécasses ; et comme il est d'humeur tout à fait sociable, on les lui fait chanter.

Ces trois hommes, je les rencontre quelquefois (tantôt l'un, tantôt l'autre) chez mon ami. Mais que j'arrive ou non à l'improviste, jamais je ne vois qu'eux. Les autres (qui existent) miraculeusement ne sont jamais là quand je me présente. Nous circulons, sans nous connaître, à travers cette amitié tellement délicate, prudente, qui sagement, peut-être, nous distribue des jours, des heures... J'appartiens ainsi (mais pourquoi?) au souffisme, à l'astrologie, à la musique, ce qui me flatte. Mais le reste m'est mystère.

Je fus donc très étonné, lorsqu'en entrant chez T... je vis un un inconnu assis familièrement à la turque, sur le tapis et qui, avec aisance, roulait une cigarette. Un Européen, et même un Français, visiblement.

— Landel, me dit le docteur T... Un ami.

On se salua. T... devina mon étonnement, ma curiosité, ma réserve. Il compléta la présentation avec son habituelle amabilité :

— Un ami de passage, habite le Moghreb, la montagne...

L'ami, maigre et comme menu, vêtu de blanc, inclina imperceptiblement la tête. Une tête glabre, pâle, au crâne pointu et rasé de si près que la peau luisait comme de l'ivoire. Le menton fin, la bouche mince, les joues creuses, le nez aquilin et pincé n'offraient au regard qu'une très légère matière. Tout y semblait délicatement fait d'une ossature mince, d'une chair transparente. Mais cette fragilité matérielle soutenait la plus extraordinaire expression de vivacité contenue, de hardiesse calme, de certitude.

Les yeux clairs étaient avenants, courtois, illuminés d'idées. Mais le feu qui les éclairait venait de plus loin, et on eût dit même de plus haut. Il luisait d'une très subtile intransigeance. Son éclat, dont je percevais inexplicablement l'immobile pointe dans ces yeux marron, donnait au visage si sensible de cet homme une mystérieuse expression d'unité.

Elle me frappa tellement que je faillis en oublier la discrétion, et que je dus faire un effort pour me détourner de ce visage. Mes yeux tombèrent sur les mains. Longues et diaphanes, un peu noueuses cependant, mais aux doigts qui semblaient dématérialisés, ces mains presque friables (et probablement exclusives) pour lors retenaient l'attention, l'une par sa nervosité à manier la cigarette, l'autre, la gauche, par une singulière indifférence. C'était celle du cœur. Posée sur le maigre genou, elle attendait. Pas un doigt, un de ces doigts frêles, n'en bougeait, sur l'os du genou, immobile lui-même.

— Nous parlions, me dit T... quand vous êtes entré, d'un conte de la solitude. Je ne le connaissais pas. Landel me l'a conté. Vous devinez le plaisir que j'ai eu ; et nous étions en train de le commenter aussi savamment que possible ; mais, comme seul Allah est très savant, qu'il est même le seul Savant, nous errions quelque peu dans l'obscurité ; car les contes viennent de Lui.

— Il n'y a pas de silence pour le solitaire, et il n'y a pas de solitude sans silence, dit le visiteur. C'est là le sujet.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier. Et sa main droite, comme sa main gauche, vint reposer sur un genou sec.

T... me mit au fait de la fable.

— En voici l'essentiel : un saint homme, qui cherche Dieu, mais qui n'a jamais pu en entendre l'appel au milieu des voix importunes de ce monde, se retire dans la solitude. Là, en effet, les bruits confus et vains qui le gênaient expirent. Il est bien seul ; mais si seul qu'il s'entend lui-même tout à coup avec une si insolite insistance, une parole personnelle si dominatrice qu'elle emplit le désert. Et Dieu se tait... Or désespéré de toujours s'entendre, malgré lui, pour se fuir, il revient au milieu des hommes. Mais, hélas ! maintenant il ne les entend plus ; et c'est lui-même qui toujours se parle. Plus il se tait, plus il s'entend. Sa propre voix couvre la voix de ses semblables ; et cette voix lui dit : « Tu ne vaux pas mieux que les autres. Tu n'es que vent ». Il souffre ; mais il est fort et obscurément orgueilleux. Il n'a pour lui aucune complaisance, il n'élève aucune plainte, il n'adresse à Dieu aucune prière... « Si je suis, pense-t-il, comme les autres, eux, que sont-ils ? En moi, je devrais les entendre ? » Et alors, avec répugnance, il écoute plus attentivement cette voix importune qui lui parle. Et elle lui paraît abominable ; elle geint, elle implore, elle prie et blasphème, elle exalte et insulte, elle avilit et s'apitoie,

elle affirme, elle nie, elle doute, elle trompe, elle creuse et brise les mots, elle rompt l'unité des choses et rend absurde l'univers... « Voilà l'homme, dit-il. C'est moi. Qu'ai-je fait pour mériter le silence ? » Et il se sent douloureusement seul, et cet isolement n'est pourtant pas la solitude : il n'est, hélas ! que séparé. Or, si jadis les voix des hommes lui étaient odieuses, quand il les entendait résonner elles-mêmes, maintenant qu'il ne les entend que par sa propre voix où, toutes, elles se concentrent, l'abomination en est pire, l'audition plus atroce. « Il faudrait peut-être les faire taire. Mais comment ? » Or il n'a plus de communication avec les hommes. S'il les entend en lui, eux ne l'entendent pas. Il se tait au monde des hommes. Et d'ailleurs que leur dirait-il ?...

Mon ami s'arrêta de parler. Laissant la fable inachevée, il nous regarda.

Le visiteur, qui se taisait, baissait les yeux sur sa main gauche qui tenait maintenant un chapelet d'ambre. Il l'avait placé devant lui, à mon insu, par une prestidigitation qui tenait du miracle, et il l'égrenait avec une singulière attention. Ce n'était pas d'un air distrait qu'il poussait un grain après l'autre entre ses doigts, mais ce grain venait régulièrement sous l'index et le pouce, y restait un moment (un moment mesurable) puis, avec lenteur, s'évanouissait...

— Il y a, dit-il, sans lever les yeux, les lampes éternelles. Dès qu'elles s'allument en nous, le silence est tel qu'on n'entend même plus son âme. Deux lampes : le renoncement et le pur amour. Cette fable, du moins telle qu'on me l'a dite, laisse la demande en suspens : comment, en soi, faire taire les hommes ?

— Sans doute, dis-je, en s'oubliant pour les aimer.

— Ou bien en les aimant pour s'oublier, peut-être, murmura cet homme étrange. Car eux ne sont que le lieu de passage vers un autre Amour qui dépasse, qui transcende, qui annule tout amour.

— Est-ce un amour, vraiment ? soupire T...

Après un moment de silence, mon ami prit un petit livre sur une étagère.

Il lut :

*« Le contour de la terre entre dans la connaissance de l'ange,*
*Mais celui de ta Connaissance, ô Dieu, on ne saurait l'y faire entrer.*
*Ni l'esprit par le corps ne peut être saisi*

*Ni ton Essence glorieuse*
*Par la pure pensée.*

*Te souviendras-tu de l'accord fait avec Dieu,*
*Mon âme,*
*Dès le commencement du monde ?*
*Du pied de l'oraison envole-toi*
*Jusqu'à la vie contemplative.*
*Là tu prendras des ailes*
*Qui t'élèveront à l'amour de Dieu.*

*Pour toi il n'y a rien au monde*
*Que Lui et toi,*
*L'autre et le même,*
*L'ineffable Unité.*
*Et s'il existe mille formes ou figures*
*Toutes inconsistantes et toutes irréelles,*
*Il n'y a qu'une Essence,*
*Et tu es cette Essence.*

*Que t'importe dès lors le Paradis,*
*Puisque en toi Celui que tu cherches*
*C'est Celui qui créa le Paradis,*
*O parcelle de l'Etre issue de l'Etre*
*Et revenue au sein de l'Etre*
*Par une éternelle Illumination ?* »

T... referma le livre.

— Est-ce bien votre sentiment ? demanda-t-il à son ami.

Les deux frêles mains se joignirent sur le chapelet. Je remarquai soudain l'extraordinaire pâleur du visage. Il attendit un moment avant de répondre ; mais, quand il parla, il le fit simplement, et il souriait avec bonhomie :

— Je ne suis pas, dit-il, un solitaire, et certes je ne fuirais pas cette haute Lumière, si elle me cherchait. En attendant que vienne le silence, je me tais ; et en attendant la lumière, je ferme les yeux. Le silence venu, qu'aurai-je à dire ? et si la lumière me trouve, que pourrai-je regarder d'autre ? A ces questions que nous posons ensemble on ne peut fournir de réponse qu'à l'heure de la mort, Mais alors la parole est inutile : il faut un signe.

Il s'en alla, un peu avant moi, vers minuit.
Je ne l'ai jamais revu.

***

Il y a deux ans, de passage à Alger, je remontai au Telemly. Je retrouvai mon ami T... tel que je l'aime : courtois et accueillant, sociable et secret, calme surtout. Plus calme même que d'habitude. Indéfinissable impression, que rien de précis ne justifiait : un ton plus détaché, peut-être, des gestes plus lents, un regard plus sobre...

Nous parlâmes du désert. Ce n'est pas moi qui en parlai d'abord, mais lui. Il y avait passé près d'une année, très loin, dans le Sud.

— On y trouve encore trop d'hommes, me dit-il, mais on y apprend la patience, et la patience les éloigne...

Le thé à la menthe fumait. Il but.

— Je voulais, me confia-t-il, savoir si vraiment on est seul, dans le lieu d'élection de la solitude.

— C'est cela : le silence...

Il m'interrompit !

— Ah ! vous vous rappelez !... « Pas de silence pour le solitaire et pas de solitude sans silence. » Un dilemme insoluble. Eh bien ! c'est justement cela que je suis allé expérimenter au milieu des sables et des hammada rocailleuses, pendant onze mois.

Il me sourit.

— Je vous étonne ? Rien en moi n'indique un penchant à la vie érémitique. Mais de nature je suis fort curieux, et trop, peut-être. Et puis je venais de savoir qu'enfin il avait fait le Signe...

— Qui ? votre ami ?

— C'est cela. Mon ami. Tout s'est passé le plus simplement du monde. Il était malade. Un matin, on l'a trouvé allongé sur sa natte de prière, dans sa djellaba neuve, le chapelet à la main gauche et l'index de la droite levé au ciel. Il est mort seul.

Il parlait sans aucune émotion perceptible.

— Mais le Signe était fait ; et il n'aura pas été vain. Car c'était un message, et, quoique le mot jure avec la qualité de ce détachement où il avait atteint, c'était même une charité. Je l'ai reçue.

Son impassibilité me peinait un peu. Il le devina et me dit :

— Notre Dieu à nous a du moins un visage pour la terre. J'aime que Dieu ait un visage, et vous aussi sans doute, car notre forme humaine est noble, et elle va bien à un Dieu qui a voulu, ici, n'être qu'un homme, et un homme accessible.

— Mais, ai-je répondu, il s'est Lui aussi séparé. Lui aussi, a voulu la solitude. Rappelez-vous : ces quarante jours au fond du désert...

Mon ami a hoché paisiblement la tête :

— C'était indispensable et naturel à l'homme qu'il était. Car l'homme cherche la tentation. Il en a besoin. Il en vit. Il en tire sa grandeur, et le désert toujours nous la propose. Car au désert, pour l'homme, il n'y a pas de banal silence, je le sais bien. Mais va-t-on y chercher vraiment la solitude et non pas la fiction de ce qu'elle est, peut-être, hors de nous ? Ce qu'on pense y trouver, n'est-ce pas, et uniquement, le seul lieu en ce monde où l'on ait quelque chance de sentir la Présence elle-même ? On se tait pour qu'Elle nous parle et c'est pourquoi Elle se tait. On oublie que tout l'Univers est né de Sa Parole. Hé bien ! j'avouerai toute ma faiblesse, je n'ai pas voulu d'un silence imaginaire. Au désert, j'ai parlé...

Sa voix était toujours tranquille, mais un peu plus basse.

J'ai dit :

— Et quelqu'un vous a répondu ?

Plus bas encore, mais toujours paisible, il a murmuré :

— C'est moi qui ne puis vous répondre. J'ai connu le vrai silence.

HENRI BOSCO.

# L'AVENTURIER DES ILES

## II (1)

### DU MASSACHUSETTS AUX MARQUISES

Le 3 janvier 1841, le trois-mâts « Acushnet » largue ses voiles dans le port de Fairhaven. Point de direction initial : le milieu de l'Atlantique.

Le journal de bord de l' « Acushnet » s'est égaré ou perdu. Sans doute aura-t-il disparu dans le naufrage du bateau, en 1851, alors que Melville, rentré depuis longtemps aux Etats-Unis, corrigeait les épreuves de *Moby Dick*. Tout ce que nous savons de précis sur les étapes du voyage tient, ou presque, dans un affidavit retrouvé aux îles Hawaï. De ce document, signé par le capitaine Pease en présence de l'agent consulaire américain du port de Lahaïna, île de Maui, le 2 juin 1843 — soit deux ans et cinq mois après le départ de Nouvelle-Angleterre — il résulte que la désertion d'Herman Melville à Nuku Hiva, îles Marquises, date du 9 juillet 1842, et que l' « Acushnet » avait fait escale à Santa, sur la côte du Pérou, le 30 juin 1841. Le voilier ayant quitté Fairhaven moins de six mois auparavant, il n'a eu le temps de gagner le Pacifique que par le cap Horn, et non par l'océan Indien, où Melville enverra naviguer son frère romanesque le *Pequod* (2). De cela, nous sommes certains. Quant au reste, nous ne pouvons que l'inférer des usages de la baleinerie.

La première escale des chasseurs de cachalots — qu'ils prissent la route du cap Horn ou celle du cap de Bonne-Espérance — se situait presque immanquablement aux Açores. Les débuts de la navigation servaient à former les novices. L'on composait

(1) Voir *La Revue* du 1er novembre.
(2) Le *Pequod* est la transposition fabuleuse de « l'Acushnet » dans *Moby Dick*.

avec soin les équipes des chaloupes, en assignant un poste fixe à chaque rameur selon sa taille et ses aptitudes. On enseignait la cohésion des mouvements, l'énergie, la discipline. On se livrait à des répétitions à blanc, avec exercices de harponnage sur des pièces de bois flottantes, puis sur des marsouins ou dauphins qui, à défaut d'huile, fournissaient de la chair. Lorsqu'apparaissait le premier gibier de choix, dans les parages des Canaries ou des îles du Cap Vert, l'équipage était à tout le moins dégrossi.

Jeune recrue et baleinier novice, Melville a certainement subi cet entraînement par équipes. Il connaissait les haubans et les voiles, depuis son voyage en Angleterre ; mais où aurait-il manié la rame, des heures durant, avant de vivre sur l' « Acushnet » ? Qu'on se représente la chaloupe d'un baleinier. Construite en bois très léger, peinte en blanc, elle a près de six mètres de long, un peu moins de deux mètres de large, avec un petit mât au centre pour la voile auxiliaire et, à l'avant, un ou deux coffres qui contiennent les quelque cinq cents mètres de corde rattachés à la queue du harpon. L'officier en second qui la commande se tient à l'arrière : une longue et lourde godille lui sert de gouvernail. Devant lui, cinq rameurs sont assis : dans l'ordre, l'arrière, le baquet, le milieu, le premier rameur et le harponneur. Le second et le quatrième nagent à babord avec des avirons qui mesurent un peu moins de cinq mètres ; à tribord, les trois autres sont munis d'avirons plus courts pour les postes des deux bouts de la chaloupe, d'une rame plus longue au milieu. Melville est un des quatre hommes qui s'évertuent entre le harponneur et l'officier.

Approcher une baleine n'est déjà pas facile : au moindre bruit, l'animal se dérobe. Et il faut l'approcher de tout près. Les premiers fusils à harponner n'apparaîtront à Nantucket qu'en 1847, les canons à obus explosifs, plus tard. En 1841 et 42, années où se situent les chasses de Melville, on ne connaît que le harpon classique, instrument lourd que le harponneur, après avoir lâché sa rame, saisit à deux mains. Le lancer ne peut se faire à plus de sept mètres. Une baleine moyenne en mesure dix ou quinze (deux fois la longueur de la chaloupe) et pèse une soixantaine de tonnes. L'on conçoit que, dans son embarcation légère, un novice ait ressenti quelque appréhension.

Encore ne s'agit-il là que d'un hors-d'œuvre. Si le fer ne saute pas, les véritables difficultés commencent. Une baleine franche fuit en surface ; un cachalot peut plonger, et plonger à de grandes

profondeurs. Il arrivait — Melville l'a constaté — qu'on dût couper le filin pour ne pas sombrer ; ou que le cétacé, attaqué par plusieurs chaloupes et portant deux ou trois harpons dans le corps, se mît à tourner follement autour des chasseurs, à les étrangler en quelque sorte dans leurs propres lacs. Le plus souvent, il entraînait la chaloupe au loin, jusqu'à ce que la fatigue l'arrêtât. Le harponneur et l'officier échangeaient leurs places. Le premier saisissait l'aviron-gouvernail, devenant ainsi « timonier ». Le second se calait à l'avant de la chaloupe — comme un matador au moment de l'estocade — une lance métallique à la main ; et lorsque les rameurs avaient réussi à remonter au contact immédiat de la bête, il enfonçait son arme, la retirait, l'enfonçait de nouveau. Cette dernière phase de la chasse était, il va de soi, la plus dangereuse.

Herman Melville n'a vraisemblablement assisté à aucune tragédie. Toutes les « pertes » de l' « Acushnet » — un document qu'il établira neuf ans plus tard, de sa propre main, en témoigne — furent dues à la maladie ou à la désertion. Mais il en a vu assez pendant son voyage de Fairhaven aux Marquises, pour se convaincre qu'il n'avait pas choisi un métier de tout repos. Suffit-il, du moins, de tuer la baleine ? Non. Il faut la remorquer jusqu'au navire et l'arrimer à tribord, la queue par devant, la tête sous la coupée ouverte dans les parois entre le grand mât et le mât de misaine. A cet endroit, dix pieds environ en dehors du bordage, un balcon en planches est établi. Les dépeceurs y prennent place. On perce un trou dans la graisse du squale, entre l'œil et la nageoire, l'on y insère un énorme crochet relié par un système de cordes et de poulies au mât. La baleine ayant été tournée sur le flanc, les hommes du balcon, armés de couteaux à très long manche, lui incisent la tête. Ils en détachent la mâchoire inférieure, ils la séparent après qu'on ait mis le cadavre sur le dos. On ampute le reste de la bête, on la hisse sur le pont, la queue suit. Tous ces exploits anatomiques s'accomplissent alors que huit ou dix pieds séparent les chirurgiens de leur sujet.

Quand Melville, beaucoup plus tard, composera *Moby Dick*, il insérera — au milieu d'aventures imaginaires — la description de ces scènes vécues sur l'Atlantique, pendant les premiers mois de 1841. Il décrira la dissection des grandes pièces graisseuses dans la « chambre à lard », les opérations de boucherie sur la plate-forme de découpage, la mise en marche du grand

fourneau de briques, sur le pont de l'« Acushnet ». La cuisson dégageait une odeur infecte : celle de l' « aile gauche du jour du Jugement », écrira-t-il dans un de ses accès de lyrisme biblique. Elle se poursuivait jour et nuit, pendant que l'équipage harassé pataugeait, pieds nus, dans le sang et dans la graisse. Recueillie et refroidie, l'huile allait s'emmagasiner en tonneaux à fond de cale. On entassait ailleurs les fanons de baleines franches, l'on arrachait les dents de cachalot pour les sculpter, on lavait à grande eau ce qui, à la lueur des flammes, avait paru un champ de carnage. Cinquante heures se passaient parfois entre le début d'une partie de chasse fructueuse et la fin du nettoyage. Oui décidément, c'était une vie dure que celle du marin.

« L'Acushnet » a-t-il croisé autour de Saint-Hélène, après avoir pêché dans les parages des Açores, des Canaries, des îles du Cap Vert ? A-t-il fait escale à Rio-de-Janeiro ? Nous pouvons le supposer bien qu'aucun document ne le prouve. Passé le cap Horn — vers le mois de mai, sans doute — le chasseur de cachalots a dû remonter au plus vite vers les eaux tropicales.

Dans son livre sur les *Iles Enchantées* — les Galapagos — écrit en 1853-54, donc treize ans après son premier contact avec le Pacifique, Melville affirmera avoir passé « cinq longs mois » autour des Galapagos avant d'y mettre le pied pour la première fois. Nous n'avons aucune raison de ne pas le croire : « l'Acushnet » a croisé dans la zone de pêche des Galapagos pendant toute la seconde partie de l'année 1841.

Cette croisière, c'est dans les cent pages des *Iles Enchantées* que nous en retrouverons des images.

« Prenez vingt-cinq amas de cendres disséminés çà et là sur un terrain vague de banlieue, écrit Melville, prêtez à quelques-uns d'entre eux des proportions de montagne et faites du terrain vague une mer, vous aurez alors une juste idée de l'aspect général des Encantadas ou Iles Enchantées. Un archipel de volcans éteints plutôt que d'îles, évoquant assez bien l'image que ce monde pourrait offrir après une conflagration punitive. Il est douteux qu'aucun lieu de la terre puisse égaler cet archipel en désolation... » On relit ces lignes, on se sent accablé. Les Galapagos, des Iles Enchantées ? « Nulle part le vent n'est aussi léger, aussi incertain, aussi trompeur, aussi fertile en calmes déconcertants, poursuit Melville. On a vu un navire mettre plus d'un mois pour aller d'une île à l'autre, bien qu'il n'y eût que trente milles entre elles...

Mais d'autres fois, un mystérieux tirant d'eau entraîne parmi les îles un navire de passage qui n'y veut point aller... La fugacité et l'apparente irréalité des îles furent sans doute l'une des raisons pour lesquelles les Espagnols leur donnèrent le nom d'Encantadas ou d'Archipel Enchanté. »

Ajoutons la superstition. Le second nom espagnol de l'archipel — les Galapagos — est celui des Tortues que l'on y rencontre : animaux énormes, aux sombres carapaces, fossiles vivants auxquels Melville ne pourra songer, bien des années après, sans malaise. Qu'on était loin, sur ces grèves mortes, des « charmantes îles à palmes » que le cousin Thomas lui avait dépeintes et qui demeuraient son but, au centre du Pacifique : aussi loin, nous dira-t-il, que le Tartare l'est du Paradis. Mais quoi ! l' « Acushnet » n'a rien d'un bateau à touristes : il est venu là comme tant d'autres, pour pêcher.

Toute la journée, des vigies demeurent postées dans la mâture, guettant l'apparition, à la surface des eaux, d'un « crachement » : deux jets de vapeur pour la baleine franche, un seul panache pour le cachalot. « Sur un de ces baleiniers du Sud, écrira Melville, au cours d'un long voyage de trois ou quatre ans tel qu'on en accomplit fréquemment, le total des heures passées dans les hunes équivaut à plusieurs mois entiers. Il est d'autant plus déplorable que l'endroit auquel vous consacrez une part si considérable de la vie que vous accorde la nature soit aussi tristement dépourvu de confort, ou de rien qui y ressemble... Le point sur lequel vous perchez le plus habituellement est la tête du mât de grand perroquet ; vous vous y tenez debout sur deux minces bâtons parallèles, nommés les barres de grand perroquet. Là-dessus, ballotté par la mer, le débutant se sent à peu près aussi à l'aise qu'il le serait, installé sur les cornes d'un taureau. » Pauvre Melville... Le soir, du moins, cette maudite garde s'interrompt : les voiles sont amenées ou réduites, et le bateau se retrouve à l'aube, prêt à reprendre sa quête, à peu près sur la position où il s'est mis en panne, la veille.

Le 3 novembre 1841, l' « Acushnet » continuait de croiser dans la zone des Galapagos. Un baleinier de Nantucket, le « Rousseau » l'y rencontre ce jour-là : son journal de bord l'atteste. Ces sortes de rencontre donnaient lieu à des visites entre capitaines ou équipages, à des échanges de renseignements et de nouvelles. Si l'un des bâtiments était sur la voie du retour, on

lui remettait du courrier ; parti après vous, il pouvait vous en remettre. Nous n'avons aucune preuve néanmoins qu'une lettre quelconque des Etats-Unis soit parvenue à Melville durant les quarante-cinq mois de son absence ; aucune raison de croire qu'il ait donné signe de vie lui-même à sa famille, pendant les deux premières années. Le jeune Herman Melville, baleinier novice à bord de l' « Acushnet » est, en esprit comme en fait, un vagabond. Il ne pense qu'aux Mers du Sud. Avant d'atteindre leurs principaux archipels, restent 6 ou 7.000 kilomètres de Pacifique à franchir.

L' « Acushnet » devait arriver aux Marquises, nous l'avons vu, au début de juillet 1842. Pour y parvenir à cette date — celle que nous indique l'affidavit du capitaine Pease — il lui a suffi de quitter les Galapagos en janvier, ou même en février. Suivent, cinq à six mois de navigation ininterrompue. « Six mois en mer ! s'exclamera Melville au premier chapitre de *Typee*. Oui, six mois sans avoir vu la terre, à courir après la baleine, sous le soleil brûlant de l'Equateur, ballottés par les vagues du Pacifique avec le ciel au-dessus de nos têtes, l'océan autour de nous et rien d'autre... » De quoi se nourrit Melville ? De biscuits, de conserves, de la chair de quelques marsouins attrapés au passage ; d'un mélange de farine, de lard et de pommes séchées, le tout bouilli et servi avec de la mélasse : ce « duff », qui écœure les équipages de baleiniers d'alors, comme le « Ham and beans » écœurera un siècle plus tard les GI de la seconde guerre mondiale. Et c'est encore de la mélasse que l'on trouve dans le thé, dans le café. Mais aussi quelles promesses au bout de cette traversée ! « Les îles Marquises ! Quelles visions ce nom n'évoque-t-il pas ! Des houris enivrantes, des banquets de cannibales, des bois de cocotiers, des rochers de corail, des chefs tatoués et des temples de bambou ; puis des vallées riantes, plantées d'arbres à pain... des rites païens et des sacrifices humains. » Souvenirs de lectures, imaginations, récits du cousin Thomas... Le jeu valait la chandelle.

« Je n'oublierai jamais, écrira Melville, les dix-huit ou vingt jours pendant lesquels les vents équatoriaux nous poussèrent doucement vers les îles... Il n'y avait rien à faire, ce qui s'accordait au mieux avec notre paresse naturelle. Nous abandonnâmes complètement l'avant du bâteau, étendîmes un prélart au-dessus du pont et y passâmes toutes nos journées. Chacun de nous semblait être sous l'influence d'un narcotique... Le ciel offrait une

grande étendue d'un bleu pâle sauf à l'horizon où l'on pouvait apercevoir les légères draperies de nuages dont la forme et les couleurs ne variaient jamais. Les longs flots cadencés du Pacifique déferlaient, surmontés de petites vagues qui étincelaient au soleil. De temps à autre, un banc de poissons volants, effrayés par le passage du navire, s'élevait puis retombait, en cascade d'argent, dans la mer... Parfois quelque monstre informe mollement bercé par les vagues, s'enfonçait dans l'onde à notre approche et disparaissait à notre vue.

« Mais ce qu'il y avait de plus impressionnant dans tout ce décor, c'était le silence presque ininterrompu qui régnait dans le ciel et sur l'eau ; on n'entendait rien que le bruit de la mer fendue par l'étrave.

« Quand nous approchâmes de la terre, je saluai avec joie l'apparition de nouveaux oiseaux qui, criant et tournoyant, accompagnèrent le bâtiment et vinrent parfois se poser sur nos vergues et sur nos mâts... Bientôt d'autres signes de la proximité d'un rivage devinrent apparents et nous ne tardâmes pas à entendre l'exclamation joyeuse prononcée de la manière traînante qu'affectionnent les marins :

— Te...rre !

« Le capitaine bondit sur le pont et réclama à grands cris sa longue-vue ; le second, d'une voix plus stridente encore, appela la vigie pour lui demander le point... Terre ! Oui, c'était elle : une ligne bleue irrégulière et à peine perceptible délimitant vaguement les hauteurs de Nuku Hiva... »

Nuku Hiva est (avec Hiva-Oa, située à quelque 80 milles au sud-ouest dans le même archipel) l'île la plus importante des Marquises. Elle mesure un peu plus de trente kilomètres d'est en ouest, une vingtaine du nord au sud. Comme presque toutes les Marquises elle forme un massif plutôt abrupt et profondement raviné ; ses sommets dépassent onze cent mètres. Les passagers de l'« Acushnet » l'avaient entrevue au coucher du soleil. Le lendemain, « après avoir navigué toute la nuit sous une brise légère, » ils en étaient proches. Mais, arrivant du nord, alors que la baie de Taiohae où le capitaine voulait jeter l'ancre se trouve sur la face opposée de l'île, l' « Acushnet » dut longer le rivage pendant un certain temps.

« Ceux qui se rendent pour la première fois dans les mers du Sud, reprend Melville, sont généralement surpris par l'aspect

des îles, telles qu'on les voit du large. D'après les descriptions vagues que l'on a faites de leur beauté, beaucoup de personnes sont enclines à se les figurer sous forme de plaines fertiles, ombragées par des bosquets délicieux, arrosées par des sources jaillissantes et peu élevées au-dessus du niveau de la mer.

« La réalité est très différente : on aperçoit des côtes rocheuses, battues par les flots qui se brisent en écumant contre les hautes falaises, coupées de gorges profondes qui laissent voir des vallées boisées, séparées par des crêtes montagneuses aux pentes herbeuses. Vers midi, nous approchâmes de l'entrée du port et nous longeâmes le promontoire qui la coupe pour pénétrer dans la baie de Nuku Hiva (Taiohae). Aucune description n'est capable d'en révéler la beauté, mais à ce moment je ne la voyais pas car je n'avais d'yeux que pour le drapeau tricolore français qui flottait sur six vaisseaux, dont les coques noires et les canons montraient qu'ils appartenaient à la marine de guerre.

« Ils étaient à l'ancre dans ce ravissant petit golfe où leur présence paraissait absolument anormale. Mais nous ne tardâmes pas à apprendre ce qui les y avait amenés. Tout le groupe des îles venait d'être pris par l'amiral Dupetit-Thouars, au nom de l'invincible nation française. »

## LES SIRÈNES

Arrêtons-nous ici un instant pour jeter un coup d'œil vers le passé. L'archipel des Marquises — ou plus exactement sa partie méridionale — avait été découverte en 1595 par l'Espagnol Mendana, puis quasi oublié pendant près de deux siècles. En 1774, Cook fait escale à Tahuata (Sainte-Christine) dans la baie de Vaitahu : amours, délices et coups de fusil. En mai 1791, l'Américain Ingraham, de Boston, aperçoit la partie nord de l'archipel ; le mois suivant, Etienne Marchand, commandant le « Solide » des frères Baux de Lyon, s'y arrête. Au nom du roi de France il prend possession de Roa-Pou et de Nuku Hiva, plaçant sur le rivage, dans la baie de Taiohae, une pierre qu'on y voit encore. Il est le premier Blanc qui ait mis le pied à Nuku Hiva. Cela, tout juste cinquante ans avant Melville.

Vers la même époque les baleiniers américains et européens

apparaissent ; deux missionnaires anglais les suivent en 1797, et décampent bientôt.

En 1813, entrée en scène d'un autre personnage, le commodore américain Porter qui depuis l'année précédente fait campagne dans le Pacifique contre la marine anglaise. Un beau jour, ce Porter surgit dans la baie de Taiohae. Il construit un semblant de fort pour protéger le mouillage ; il décrète Nuku Hiva possession américaine, prétend imposer le chef des Teiis (la tribu qui habite autour de Taiohae) à toute l'île ; et comme les voisins protestent, il va brûler quelques villages dans les vallées voisines, chez les Hapaas ou les Taïpis. Après quoi, il reprend sa course en mer.

Le premier Melville de Nuku-Hiva — le cousin Thomas, le jeune midshipman de Broadhall — arrivera avec le « Vincennes » seize ans plus tard, en 1829. Son aumônier Stewart, n'est pas qu'historiographe ; il s'intéresse à la politique, il voudrait utiliser le « prince héritier » des Teiis, garçon de huit ans, nommé Temoana. La brièveté de l'escale (un peu plus de deux semaines) ne lui en laisse pas le temps. A peine le « Vincennes » s'est-il éloigné de Taïohae, qu'y atterrissent deux pasteurs anglais, dont le célèbre Pritchard (1), député depuis cinq ans à Tahiti par la *London Missionnary Society*. Pritchard embarqua Temoana pour l'Angleterre ; on l'y laissera dix ans, avec l'espoir d'en faire un bon agent des missions britanniques. Espoir vain, Herman Melville pourra le constater.

En juillet 1835, un certain « baron de Thierry » qui se prétend déjà roi de Nouvelle-Zélande, se déclare roi de Nuku-Hiva. Nous sommes en pleine opérette. Elle ne durera pas. Le capitaine de vaisseau Abel Dupetit-Thouars, neveu du héros d'Aboukir, visite Tahuata (Sainte-Christine) en août 1838 ; à la fin du même mois, l' « Astrolabe » et la « Zélée », commandées par Dumont d'Urville que Louis-Philippe a chargé de reconnaître le Pacifique, mouillent à Taiohae, où un oncle de Temoana joue les régents. « A cette époque, écrit Louis Rollin — un des rares connaisseurs français des Marquises — Taiohae hébergeait quatre Américains, deux Espagnols et un Anglais ; une quinzaine de baleiniers y relâchaient chaque année. » En février 1839, trois missionnaires français de la Congrégation de Picpus y débarquent ; volés et

(1) C'est ce même missionnaire qui, en 1844, deviendra le héros de « l'Affaire Pritchard » et manquera de brouiller la France et la Grande-Bretagne, malgré lord Aberdeen et Guizot.

brimés, ils en seront repartis avant l'arrivée de Melville. En décembre le « roi » Temoana revient de Londres ; on l'y a exhibé pour deux pence au bénéfice de la Société des Missions. Il a dix-huit ans ; c'est un catéchumène douteux, un pochard accompli. Son impresario anglais, le révérend Thomson, veut faire de lui le Constantin de Nuku-Hiva ; il ne réussit qu'à déclencher dans l'île une magnifique guerre inter-tribale, compliquée d'anthropophagie. Un Français le capitaine de vaisseau Bernard, dépêché sur les lieux à bord du « Pylade », essaie de réconcilier les chefs rivaux. Enfin, en mars 1842, Dupetit-Thouars devenu contre-amiral, quitte Valparaiso sur la frégate « Reine-Blanche », précédant huit vaisseaux de guerre, plus quatre cargos. Il dispose de 260 canons et de 3.000 hommes.

Où est Melville pendant ce temps ? Parti des Galapagos, sur l' « Acushnet », il vogue comme l'amiral français vers les Marquises. Mais la « Reine-Blanche » est beaucoup plus rapide. Le 1er mai, le représentant de Louis-Philippe prend solennellement possession de l'île Tahuata (Sainte-Christine) ; cinq jours après, il laisse une seconde garnison à Hiva Oa (la Dominique). Le 31, il se présente devant Nuku-Hiva, toujours sur la « Reine-Blanche » ; il pénètre dans la baie de Taiohae, où le rejoignent les autres bateaux que verra Melville. Le 2 juin, en présence du « roi » Temoana et des chefs de deux autres tribus, le drapeau tricolore est arboré sur le « mont » Tuhiva, sorte de morne qui bossèle la rive est de la baie. La construction d'un fort — le fort Collet — y est entreprise.

« Le roi Temoana, écrit Dupetit-Thouars le 18 juin au ministre de la Marine, nous a accueillis avec un empressement très remarquable : il a changé de nom avec M. Collet, espèce de contrat en usage parmi les Polynésiens, qui fait de celui auquel on donne son nom un autre soi-même. Nous lui avons fait présent d'un uniforme rouge, d'une paire d'épaulettes de colonel, de chemises, d'un pantalon. Il porte tous ces vêtements avec aisance, et s'est montré très reconnaissant de nos bons procédés. Il nous a donné en échange douze arbres à pains magnifiques et six cocotiers. »

Voilà ce qui se passe à Nuku-Hiva, une quinzaine de jours avant que Melville y arrive. Si l'on songe que les communications les plus rapides en ce temps se faisaient par voiliers et que par surcroît les instructions de Dupetit-Thouars au départ de Valparaiso étaient secrètes, l'on comprendra mieux l'étonnement des

passagers de l' « Acushnet », lorsqu'ils découvrirent dans la baie de Taiohae les vaisseaux français.

Leur attention, d'ailleurs, allait être sollicitée par d'autres spectacles beaucoup moins inattendus.

Et d'abord par l'approche des pirogues. « Tandis que nous avancions lentement dans la baie, raconte Melville, de nombreux canots sortirent des plages environnantes, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une véritable flottille de petits bateaux occupés par des indigènes qui cherchaient à monter à notre bord et se bousculaient dans leurs efforts infructueux... » Mais où donc étaient les femmes ? Où sont les femmes dont l'accueil légendaire emplit, depuis Cook et depuis Bougainville, tous les récits des mers du Sud ? « J'ignorais à cette époque, dit Melville, que en vertu du tabou l'usage des canots était absolument interdit au sexe faible sur toutes les parties de l'île. » Une naïade va moins vite, apparemment, qu'une pirogue. Patience : le marin de l' « Acushnet », le cousin de Thomas H Melville ne perdait rien pour attendre.

« Nous étions, poursuit-il, à un mille et demi environ du fond de la baie quand quelques uns des insulaires qui étaient parvenus à monter à bord au risque de couler leurs canots, attirèrent notre attention sur un singulier mouvement qui se produisait dans l'eau, devant le navire. Tout d'abord je crus qu'il était causé par un banc de poissons qui dansaient à la surface, mais les sauvages nous déclarèrent que c'étaient des « Winhenées » (jeunes filles) qui venaient nous souhaiter ainsi la bienvenue.

« Tandis qu'elles s'approchaient et que j'observais leurs mouvements, le geste de leur bras droit qui soulevait au-dessus de l'eau leur ceinture et leurs longues chevelures sombres qui traînaient derrière elles, j'aurais pu croire que c'étaient des sirènes car elles en avaient l'apparence et la grâce.

« Nous étions encore à quelque distance de la côte et nous avancions lentement ; nous passâmes au milieu de ces nymphes qui nous entouraient. Beaucoup d'entre elles s'emparèrent des anneaux pour grimper le long des flancs du navire, d'autres, au risque d'être écrasées par lui, se hissèrent à l'aide de filins. Toutes réussirent à atteindre le plat bord où elles s'accrochèrent ruisselantes d'eau, à demi enveloppées par leurs tresses d'un noir de jais ; elles étaient pleines de gaieté, s'interpellaient les unes les autres et riaient. Elles ne demeurèrent d'ailleurs pas inactives et s'entr'aidèrent pour faire leur toilette.

« Leurs luxuriantes chevelures furent roulées serrées aussi étroitement que possible et débarrassées de l'écume marine ; leurs corps furent soigneusement séchés puis enduits d'une huile odorante contenue dans une petite coquille ronde qui passait de main en main. Leur parure fut complétée par quelques plis d'étoffe blanche dont elles entourèrent leur taille. Une fois prêtes, elles n'hésitèrent plus et ne tardèrent pas à gambader sur le pont, plusieurs se penchèrent sur les rambardes ou sur le beaupré, tandis que d'autres s'allongeaient dans les chaloupes... Jamais navire ne fut capturé par une bande de pirates plus irrésistibles. »

Pour un habitué des mers du Sud, le scène eût été familière : elle se reproduisait à chaque arrivée de bateau. Le 31 mai précédent, lorsque la « Reine Blanche » est entrée en baie de Taiohae, ses matelots et ses officiers ont fait une expérience identique. Max Radiguet, l'historiographe de l'expédition, qui en ce début de juillet se trouve dans la même rade que Melville, nous en laissera un récit tout aussi charmant.

« Dans la soirée, poursuit Melville, lorsque nous eûmes jeté l'ancre, le pont fut illuminé avec des lanternes, et ces pittoresques sylphides, ornées de fleurs et vêtues de tappas (tissus de fibres indigènes) organisèrent un véritable bal. Elles adoraient la danse, et la grâce sauvage, la vivacité de leurs mouvements dépassaient de beaucoup tout ce que j'avais jamais vu. Il y avait un tel abandon voluptueux dans leurs attitudes que je n'oserais essayer de le décrire. »

Pour la seconde fois, voilà Melville submergé : le décor, les filles nues des Marquises, c'est trop en même temps. Un jeune presbytérien qui n'a jamais connu que des amours éthérées, un ancien membre des sociétés de tempérance est plus vulnérable qu'un autre. Et les tentations, admettons-le, étaient fortes. Quatre ans auparavant, lorsque l' « Astrolabe » et la « Zélée » ont mouillé dans cette même rade, il a fallu mettre les filets d'abordage pour éviter la prise d'assaut immédiate des navires par les jeunes personnes. Ensuite, une sorte de *modus vivendi* s'est établi : tous les soirs un coup de canon avertissait les naïades que les deux vaisseaux leur étaient rouverts. Elles n'attendaient que ce signal pour piquer une tête dans l'eau et rejoindre. Il semble, d'après Max Radiguet, qu'il ne fût pas beaucoup plus difficile de leur faire observer l'heure de fermeture : avec le même ensemble, elles piquent une tête dans l'autre sens et regagnent le rivage. Cette

police-plaisirs était-elle inconnue sur les baleiniers ? On le dirait. Melville ne limite pas au premier soir l' « orgie » et la « débauche » auxquels l' « Acushnet » fut en proie. « La licence la plus hardie et la plus honteuse ivresse, affirme-t-il, y régnèrent avec de rares intervalles de sobriété, pendant toute la durée de notre séjour. »

L'auteur de *Typee* a-t-il été hypnotisé par l'aspect libidineux du tableau ? Ce qu'il découvrait aux Marquises, ce qui allait l'y retenir était la parfaite antithèse de ce qu'il avait vu, quelques années plus tôt, à Liverpool : un monde dont il avait souvent imaginé l'existence, mais comme on rêve d'une vie antérieure, d'un paradis primitif d'où la masse des hommes eût été chassée. Ce monde est là, devant ses yeux, presque vierge, attirant, d'une beauté bouleversante, riche en voluptés : à bord de l' « Acushnet », des filles fleurs aux bouches rieuses, aux seins nus ; autour du bateau, debout dans leurs pirogues, un harpon à la main, des Marquisans tatoués de larges bandes bleu ardoise, leur longue ceinture de tissu blanc passée entre les cuisses et pendant par derrière, deux mèches de cheveux disposées en cornes de part et d'autre de leur crâne rasé ; et lorsque revient la nuit, sur toute cette flottille, la lueur des torches fumeuses, reflétée par les eaux. Un monde de « sauvages » certes, mais de sauvages heureux. Ne ferait-il pas bon s'y perdre ?

La baie de Taiohae a la forme d'un fer à cheval. Quand on a franchi l'entrée, large d'un mille à peu près et flanquée de deux cônes, l'on se trouve, écrit Max Radiguet, « au centre d'un vaste amphithéâtre de montagnes dont le manteau végétal s'épaissit jusqu'au rivage... Le regard embrasse alors un paysage imposant et gracieux, limité par la crête aride des mornes qui barricadent l'horizon. Vers la baie s'inclinent, formant des vallées et des croupes, les contreforts de l'arête escarpée qui traverse Nuku Hiva... Les vallées, au nombre de six, ne sauraient être mieux comparées qu'à un éventail vert dont les six branches, à moitié déployées, convergeraient vers la rade... »

Regardons de plus près. A l'est de la baie, ce morne est le « mont » Tuhiva, que Dupetit-Thouars a choisi pour y édifier le fort Collet : une assez modeste redoute, garnie de sept canons, protégée par un fossé de trois mètres. La plage qui s'étend à droite s'appelle Hakapehi, comme la vallée qui y aboutit. La vallée a été ravagée pendant la révolte de 1840 contre les ordonnances du roi Temoana ; les cases y ont été incendiées ; ce n'est plus qu'un

désert de brousse. Sur la plage se dressent quelques ateliers du camp provisoire établi par les marins français durant les semaines qui précédèrent l'arrivée de Melville ; à présent ils l'évacuent pour occuper leur fort. A gauche du « mont » Tuhiva, l'on aperçoit des cases indigènes, faites de bambous jaunes, et couvertes de feuilles de palmiers. Seul le roi Temoana dispose d'une bicoque en maçonnerie.

Melville, quand il est descendu à terre, a pu voir de près cette bicoque. Il a pu voir le roi Temoana, costumé en colonel et chaussé de godillots neufs, galoper sur un étalon — le premier quadrupède de son espèce qui ait jamais foulé le sol de Nuku Hiva — qu'un transport français a débarqué un mois auparavant et dont les indigènes se sont d'abord effrayés, comme d'un animal fantastique. Il a pu surtout se rendre compte de la disposition des lieux. Rien de plus facile que d'entrer à Taiohae par mer. En sortir par terre implique à tout le moins une rude escalade. Une fois quittées les plages et les pentes inférieures des vallées, le terrain s'élève rapidement. De rares sentiers facilitent l'ascension des crêtes. En fait, l'Eden de Taiohae, avec ses naïades, ses sauvages et les montagnes abruptes qui les gardent par derrière, est une sorte de trappe dans laquelle on ne pénètre et d'où l'on ne ressort aisément que par bateau. Les principales rades de l'île, avec leur système de vallées convergentes forment autant de principautés quasi autonomes, qu'habitent, ici, les Teiis, à l'ouest les Taivas, à l'est les Haapas, un peu plus loin les Taïpis. Quand les guerriers passent de l'une à l'autre par la montagne, c'est souvent avec l'intention de se battre, sinon de manger leur ennemi.

Voilà, ce que Melville — s'il ne le savait pas déjà — aura pu apprendre de n'importe quel Blanc arrivé dans l'île avant lui. Où aller s'il veut fuir l' « Acushnet » ? Comment faire pour déserter ?

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : de désertion. Avant de quitter les Etats-Unis, Melville s'est engagé à servir sur l' « Acushnet » pendant toute la durée du voyage. Il a signé les règlements du bord. S'il abandonne l' « Acushnet » à Nuku Hiva sans l'accord de son « skipper », celui-ci a le droit de le poursuivre, d'offrir une récompense à qui le livrera, de requérir l'aide des équipages français présents à Taiohae. Juridiquement, le cas de Melville est perdu d'avance. Moralement, peut-on le plaider ?

Dans *Typee*, Melville invoquera l'état de légitime défense. Il parle de contrat violé ; de mauvaise nourriture et de croisières

trop longues ; d'usages tyranniques et d'abus ; de coups de garcette. Admettons. La sévérité qu'il dénonce était coutumière sur les baleiniers de son temps. Rien n'indique au surplus que le régime de l' « Acushnet » ait été exceptionnellement pénible. On y a travaillé dur, c'est vrai. Mais par à-coups. Les dernières semaines de la traversée du Pacifique, en particulier — celles qui se situent précisément avant la désertion de Melville — ont été, de son propre aveu, une « délicieuse période de langueur ». Alors ? Les véritables raisons de Melville sont ailleurs.

Jadis, partant pour l'Angleterre, il s'était figuré qu'il devenait, comme son père, un « grand touriste ». Et qu'avait-il vu de l'Angleterre ? Rien d'autre que Liverpool. « Ce fut là, confessera-t-il dans *Redburn*, que je commençais à comprendre que mes chances de voir le monde comme marin, n'étaient après tout que très douteuses : car les marins ne voyagent qu'*autour* du monde, sans pénétrer *dedans* ». Il ne veut pas que cette déception se répète. Il ne veut pas être venu jusqu'au seuil du Paradis, sans y entrer. Les rigueurs du capitaine Pease ? Simple prétexte. Le dessein de Melville est arrêté depuis longtemps.

Ce dessein, pourtant, il ne l'accomplira pas seul. Pendant le voyage il s'est lié avec un de ses compagnons de bord, un certain Richard Tobias Greene, jeune bourgeois, natif de Rochester (Etat de New-York), dont le nom figure sur le rôle d'équipage de l' « Acushnet ». Richard Greene — dans le service « Toby » — appartient comme Melville « à cette catégorie de vagabonds qu'on rencontre parfois en mer, qui ne révèlent pas leur origine, ne parlent jamais de leur famille et parcourent le globe comme poussés par une force mystérieuse à laquelle ils ne peuvent résister. » Toby a le teint olivâtre ; des « boucles d'un noir de jais » entourent son front ; « c'était, écrit Melville, un garçon étrange, nerveux et mélancolique, presque morose, et que son caractère vif jetait parfois dans de véritables crises de fureur... Depuis quelque temps j'avais constaté que la mélancolie de Toby augmentait beaucoup et je l'avais vu regarder la terre d'un air triste. Je savais qu'il détestait le navire et je pensais qu'il s'en évaderait volontiers si l'occasion se présentait ; mais la tentative était si périlleuse que je me croyais seul à bord capable d'y songer ; en quoi je me trompais. »

L'entente se fit un soir, en baie de Taiohae, alors que les deux jeunes gens rêvassaient sur le pont. « Il nous suffit de peu de mots pour nous mettre d'accord. » Le lendemain, 9 juillet 1842, l'équipe

à laquelle appartiennent les complices doit descendre à terre en permission. L'occasion, la voilà : « Tandis que nos camarades s'habillaient en vue de produire de l'effet sur les indigènes, nous nous contentâmes — poursuit Melville — de revêtir des pantalons neufs ainsi que d'épaisses blouses, de mettre à nos pieds des chaussures solides et de nous coiffer de chapeaux de paille. » Plus précieux que les quelque cinquante dollars de son avance, Herman a dissimulé sur lui plusieurs paquets de tabac et des cotonnades, sur lesquels il compte pour acheter la sympathie des indigènes. Au dernier moment il y ajoute, pour lui-même, une provision de biscuit. Le capitaine harangue les permissionnaires ; il les met en garde contre les traquenards des « cannibales ». On descend la chaloupe, elle atteint la rive ; les passagers débarquent.

Le sort en est jeté. Jamais Herman Melville ni Richard Greene ne retourneront à leur navire.

## UN ÉDEN CANNIBALE

S'attarder sur les plages ? Dangereux. S'en éloigner par eau ? Impossible. Les « touristes » ne pouvaient que gagner le sommet des montagnes, s'y cacher, y vivre de fruits en attendant le départ de l' « Acushnet ». Ensuite, explique Melville, leur intention était de redescendre se mêler aux indigènes des vallées ; ils goûteraient les plaisirs de Nuku Hiva ; rassasiés, ils chercheraient un autre bateau pour quitter l'île. Rien de plus clair, ni de plus candide que leur plan, on le voit.

Les voilà donc partis d'un bon pas. C'est la saison des pluies. De lourdes et longues averses s'abattent sur la terre ; elles obligent les indigènes à rentrer dans leurs huttes. Pour plus de précaution, nos deux fugitifs font un détour à travers le taillis ; ils rampent, ils grimpent, ils débouchent à mi-pente. La pluie cesse. « Au-dessous de nous... les sauvages... avaient l'air de pygmées... Même s'ils se mettaient à notre poursuite nous avions trop d'avance pour qu'ils pussent nous atteindre... » L'ascension reprend, le long d'une arête escarpée. Le départ avait eu lieu de bonne heure le matin. Trois heures avant le coucher du soleil, Melville et Greene prennent pied sur un massif montagneux qui leur paraît être « le point culminant de l'île. C'était une immense falaise composée de roches

basaltiques couvertes de plantes parasites. Nous devrions être à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer et la vue était magnifique. »

Ce qu'ils voient, c'est la baie de Taiohae qu'ils ont quittée huit ou neuf heures auparavant : la baie tout entière, avec ses deux cornes rocheuses et son enclave d'eau bleuâtre où l'« Acushnet » — point minuscule — repose non loin des bâtiments de l'escadre française. Mais vers l'est, vers le nord, dans la direction des vallées qu'occupent les tribus Hapaas ou Taïpis, quel spectacle décevant : un plateau rocailleux, coupé de crêtes, parsemé de fourrés et dépourvu du moindre arbre à pain. L' « Acushnet » ne repartira pas avant dix jours. Pendant dix jours Herman et Toby ne peuvent songer à redescendre vers Taiohae : on les y reprendrait. Comment se nourrir, d'ici là, des « fruits de la nature » ? Problème inattendu qui va bouleverser tout leur plan.

Ils font l'inventaire de leurs ressources : quelques mètres de calicot, un étui à couture, une boîte de rasoirs, un abominable mélange de tabac et de biscuit détrempés par la pluie. Ils grattent une partie du tabac. Ce qu'ils peuvent sauver du biscuit est divisé en six minuscules rations d'une journée. Ils enveloppent leur trésor et, tournant le dos à la baie, ils se mettent en quête d'un endroit où se terrer. Le plateau est désert, leurs voix y résonnent étrangement. Un vague sentier leur apparaît enfin ; ils le suivent, ils s'enfoncent dans une gorge arrosée de sources et de cascades ; ils profitent des dernières lueurs du crépuscule pour construire une hutte de feuillage.

Nuit affreuse... La pluie s'est remise à tomber. Elle transperce leur abri, elle leur ruisselle dans le dos. Toby grelotte. Melville est pris de fièvre ; une de ses jambes enfle et lui fait mal. Le matin, les deux déserteurs de l' « Acushnet » regagnent le plateau, et franchissent plusieurs crêtes, à la recherche d'un taillis plus épais où se nicher. En écartant les branches d'un fourré, au bord d'une nouvelle faille, Melville tout à coup découvre un paysage étonnant. « J'avais devant moi le cœur d'une vallée qui se déroulait en molles ondulations jusqu'à la mer. Ça et là, les toits de feuilles des huttes de sauvages brillaient aux rayons du soleil qui les avaient complètement blanchies. La dépression de terrain dont je parle avait environ quinze kilomètres de long, et, au plus, deux kilomètres de large ; elle était bordée de chaque côté par des pentes abruptes et verdoyantes qui se rejoignaient près de l'endroit où j'étais éten-

du et formaient un hémicycle de falaises herbeuses et de précipices dans lesquels tombaient d'innombrables cascades. »

Le point que Melville avait atteint — un coup d'œil sur une carte de Nuku Hiva suffira à nous en convaincre — se situe sur la lèvre sud de la vallée de Taïpi (1), à peu près à l'endroit où cette vallée s'infléchit franchement vers la baie du Contrôleur. En parcourant le plateau, les deux jeunes gens ont dépassé la vallée des Hapaas, indigènes réputés moins dangereux que leurs rivaux du bout de l'île. Mais cela Melville ne le sait pas. Tout ce qu'il sait est qu'il a devant lui, à ses pieds, une vallée habitée, et que cette vallée aboutit à la mer. Il voit la mer, au loin, à sa droite. Il voit les huttes. Et ces huttes qui l'attirent (là où il y a des hommes, il y a de la nourriture) l'inquiètent en même temps : leurs occupants sont-ils, ou non, des cannibales ? Une autre vallée plantée d'arbres à fruits, mais inhabitée, ferait mieux son affaire.

D'accord avec Toby, Melville reprend l'exploration du plateau. Devant eux, les ravins latéraux de Taipi-vai se succèdent, en lignes parallèles. Il en franchissent un, puis un autre. A la fin de la journée, ils s'arrêtent épuisés au fond d'une troisième gorge. Ils y passent la nuit. Le lendemain matin, complètement perdus, ils se résolvent à descendre le lit d'un torrent qui sans doute rejoint la vallée principale : mieux vaut tomber sur des cannibales, si cette vallée est le royaume des Taïpis, que de périr d'inanition. Dans le récit qu'écrira Melville, sous le titre de *Typee*, la descente en question devient une aventure de trois jours, une suite d'acrobaties. A n'en pas douter, le trajet fut dur. Herman Melville et Toby Greene sont arrivés éreintés et affamés au fond de Taïpi-vai. Les y voilà. Ils avancent sous le taillis, en retenant leur souffle. Ils découvrent les traces d'une présence humaine et sitôt après deux silhouettes. « Un jeune homme et une jeune fille, minces, gracieux et à peu près complètement nus. » Hapaas ou Taïpis ? C'étaient des Taïpis.

Que risque Melville ? D'être reçu à coups de flèches ? Sans aucun doute. Si les Taïpis, à ce moment-là, ne sont pas exactement en guerre avec les Hapaas et avec les Teiis, ils n'en représentent pas moins la dissidence à Nuku Hiva ; ou l'une des dissidences. Ils ne reconnaissent pas le protégé des Français, le roi Temoana. Sont-ils cannibales par surcroît ? Occasionnellement, oui. Les

(1) *Taïpi-vai*. Littéralement : eau de Taïpi.

Marquisans ont gardé leurs prêtres ; quand il s'agit de venger un outrage ou de déifier un chef, l'officiant réclame des victimes. Ainsi en 1839, plus de vingt indigènes ont-ils été immolés. Le Père Mathias, résident à Taiohae de 1839 à 1841, assure dans ses lettres que les actes de cannibalisme se commettent presque sous ses yeux. Officiellement l'on en constatera d'autres, plus de vingt ans après le départ de Melville. Si l'on y ajoute les crimes rituels demeurés inconnus, les « accidents » de toutes sortes et les meurtres par représailles, l'inquiétude d'un jeune Américain tombant du plateau de Nuku Hiva dans Taïpi-vai en juillet 1842 n'apparaît plus comme une simple « ficelle » romanesque.

Les premiers contacts ne sont pas rassurants. Melville et Greene se laissent conduire dans une clairière ; une cohue d'indigènes excités les entoure. On les introduit dans une grande case en bambous, devant un aréopage de guerriers tatoués, dont le chef apparent refuse leurs cadeaux et les examine d'un air dur, sans desserrer les dents. Enfin, posant la main sur sa poitrine, il décline son nom : Mehevi. Greene et Melville se déclarent respectivement Toby et Tommo. Ils comprennent que la paix est signée. On les nourrit de poe-poe — une pâte tirée de l'arbre à pain — on leur offre à boire, à fumer ; vers minuit, on éteint les torches, Melville glisse dans un sommeil coupé de cauchemars.

Sa jambe enflée lui fait mal. Le matin, Mehevi reparaît en grand costume, la tête couronnée de plumes, d'énormes colliers au cou, des dents de baleine pendant aux oreilles, les chevilles et les poignets entourés de tresses de cheveux. Il convoque un sorcier rebouteux qui s'empresse de triturer, de frapper le membre malade en prononçant des incantations. Melville hurle de douleur. On le panse avec des herbes mouillées, on l'installe chez un certain Kory-Kory, brave homme de trente-cinq ans, aux tatouages hideux, qui habite une vaste hutte de bambous et de feuilles, construite comme toutes les habitations marquisanes sur un terrassement de pierres. Là vivent une dizaine d'autres personnes : le père de Kory-Kory, sa mère (la véritable ménagère du lieu), trois jeunes gens et plusieurs jeunes filles. La plus jolie, Fayaway, n'est que peu tatouée : trois points sur chaque lèvre et deux traits parallèles sur les épaules. Elle a un visage d'ambre, des yeux bleus, des « mains douces et délicates comme celles d'une grande dame ». Ses formes sont « admirables » et, sauf les fleurs,

l'écharpe, la courte jupe de tappa dont elle se pare de temps en temps, il n'est rien pour les dissimuler.

Un toit, une favorite, de la nourriture à discrétion, du repos, que pourrait encore souhaiter un amateur de vie primitive ? Melville a grand-peine à marcher : l'enflure de sa jambe l'en empêche. Qu'à cela ne tienne. Son « valet de chambre » Kory-Kory le charge sur son dos et le porte jusqu'à la rivière, au milieu d'une foule de gamins et de jouvencelles qui assistent à son bain et s'ébattent dans l'eau en riant. Le merveilleux pays et la divine existence... Mehevi, hélas, revient chercher Herman et Toby pour leur faire les honneurs de la vallée. Ils s'enfoncent dans les bois, ils gravissent une éminence. Ce que Melville distingue peu à peu, dans le demi-jour d'une clairière, hantera sa mémoire pendant des années.

« Nous étions au milieu des taillis sacrés de la vallée qui avaient été le théâtre d'affreux rites et de festins prolongés. Sous les ombres profondes des arbres à pain, voués aux divinités, régnait un silence solennel et le terrible génie du paganisme semblait emplir ce lieu de sa personnalité magique. Les autels des sauvages idolâtres s'élevaient çà et là ; ils étaient formés d'énormes blocs de pierres noires et polies, placées les unes sur les autres, sans le moindre ciment, jusqu'à une hauteur de douze à quinze pieds, et surmontées par des temples ouverts et rustiques qu'entouraient des treillages de bambous ; on y voyait des offrandes de fruits à pain et de noix de coco mêlées aux restes putréfiés des récents sacrifices.

« Au milieu du bois se trouvait le terrain *hoola-hoola* où étaient célébrées les cérémonies religieuses de ce peuple. Un tertre de forme oblongue s'y dressait ; il était terminé à chaque extrémité par un grand autel en forme de terrasse que gardaient, placées sur plusieurs rangs, d'affreuses idoles en bois. »

On pousse Melville dans une galerie, où sont rangés quelques vieux mousquets, des javelots, des massues, des pagaies : l'arsenal de la tribu. Sur les nattes dont le sol est couvert, quatre ou cinq vieillards accroupis sommeillent. L'on sert du poe-poe aux visiteurs, on les convie à fumer une pipe qui passe de bouche en bouche, ils s'assoupissent et, quand ils se réveillent, vers minuit, c'est pour apercevoir des ombres mouvantes autour d'un grand feu. « Celui qui est destiné à nous cuire, murmure Toby. Voilà plusieurs jours qu'on nous gave. Nous serons mangés ce soir. » Mehevi dépose aux pieds de ses invités une écuelle fumante. De la chair

humaine ? Non, ce n'est que du cochon de lait. En pleine nuit, le repas se poursuit. Le matin, l'on repart au milieu d'un cortège d'indigènes psalmodiant.

Melville — cela se conçoit — n'est qu'à demi rassuré. « Malgré les bons traitements dont nous étions l'objet, je connaissais trop bien l'inconstance des sauvages pour ne pas désirer quitter cette vallée et me mettre hors d'atteinte de l'affreuse mort qui en dépit des apparences nous menaçait peut-être encore. » Sa jambe malade le paralyse. Il faudrait que Toby retourne chercher du secours auprès des Français à Taiohae (l' « Acushnet » certainement n'y est plus, rien à craindre de ce côté-là) et ramène, à défaut d'une chaloupe, des médicaments. Après s'être opposés à ce plan avec véhémence, les Taïpis s'amadouent. Ils consentent à fournir un guide à Toby. Celui-ci s'éloigne vers la « frontière » de leur territoire et revient ruisselant de sang, la tête fendue par un guerrier Hapaa. On vocifère, on le panse, il guérit. Quelques jours après, nouveau tumulte dans la vallée. Cette fois, c'est une embarcation, ce sont des Blancs que l'on signale dans la baie du Contrôleur. Les indigènes se précipitent vers la plage. Ils permettent à Toby de les suivre, à condition que Melville demeure leur otage. Toby réussit à s'embarquer. Trois autres jours s'écoulent. En dépit de ses promesses, il ne reparaîtra pas. Melville est seul désormais chez les Taïpis.

Rien qui ne s'enchaîne mieux, jusqu'à présent, que son récit. Toby — que Melville retrouvera aux Etats-Unis, quatre ans plus tard — en attestera la vérité. Mais à partir d'ici les témoins manquent. Que pouvons-nous croire de ce que nous racontera encore Melville ?

D'après lui, les Taïpis étaient environ 2.000 lorsqu'il séjourna dans leur vallée. Ce chiffre, peut-être exagéré, n'est pourtant pas absurde. Les contemporains estiment à 7 ou 8.000 la population de Nuku Hiva, vers 1840 ; et Taïpi-vai, la plus grande vallée de l'île, en est aussi avec sa belle rivière, ses arbres à pain, ses cocotiers, ses oiseaux, ses fleurs, une des plus fertiles. Que la vie des tribus, en outre, y ait été intense, rien de plus évident. L'on y a repéré les restes d'une trentaine d'enclos ou de temples (meaes) et d'une quinzaine de places publiques ou emplacements de fêtes (tohuas), structures qui toutes comportent, comme les maisons d'habitation elles-mêmes, une assise de pierres. L'ensemble de constructions « sacrées » où Melville place l'épisode

de son repas nocturne avec Mehevi était évidemment un de ces « meaes » réservés ; et le terrain de « hoola-hoola », un des « tohuas » publics dont les soubassements se distinguent encore, plus d'un siècle après son départ, au milieu des fourrés de Taïpi-vai.

Peut-on préciser davantage ? Les Marquises n'ont cessé de se dépeupler depuis le temps de Melville. Vers 1925, il ne restait, au témoignave de l'ethnographe américain Linton, que moins d'une douzaine d'adultes dans la vallée ou l'évadé de l' « Acushnet » se promena entouré d'une cohue d'indigènes excités. Les constructions de bois se sont effondrées ; elles ont disparu. La végétation a disloqué l'ordonnance des pierres. Seul dans Taïpi-vai, le « meae » de Paeke — au lieu dit Vai-Tavii — révèle des statues. Elles sont au nombre de huit, en tuf rouge, hautes de deux mètres : images femelles, aux seins marqués par un rond, aux énormes têtes sphériques, les jambes fléchies, les mains sur l'estomac. Ce « meae » de Paeke est encore, nous dit Louis Rollin, « un des sites les plus impressionnants des Marquises : un silence lugubre y règne sous la pénombre des hauts arbres ». Résonnant du roulement de tambours, il n'en recélait pas moins, pour le jeune Melville d'inquiétants mystères.

Mais ce n'est là qu'une des faces — la face barbare — du génie primitif : l'autre — la face épicurienne — renouvelle ses sourires aussitôt. Anthropophages ou non, le fait est que depuis le départ de Toby, écrira Melville, « les sauvages multipliaient leurs attentions envers moi et me traitaient avec autant de déférence que si j'avais été un envoyé du ciel. Kory-Kory ne me quittait jamais, sinon pour exécuter mes ordres... Dans l'après-midi, il me conduisait souvent vers une partie du ruisseau où la beauté du paysage avait une influence apaisante sur mon esprit... Mon regard tombait parfois sur le corps d'une superbe jeune fille debout dans l'onde transparente où elle faisait provision de petits coquillages... ou bien j'observais un groupe de sauvages accroupis sur une roche basse au milieu du courant et fort occupés à polir des noix de coco, en les frottant vivement sous l'eau, avec une pierre. »

Chers Taïpis, heureux Taïpis... Et toi Fayaway, adorable cousine des naïades qui enchantent les marins de Taiohae... Le jeune Herman s'ébat dans l'eau avec elle. Il l'admire quand elle nage, il l'admire quand elle fume, il est amoureux. Voici quelque temps déjà qu'il a adopté le « costume » des Taïpis : le pagne, et dans les grandes occasions, la pèlerine en tappa. Sa jambe a

désenflé. Il va pieds nus, il laisse pousser sa barbe, il rase le crâne des amis. Il joue avec les enfants, il leur fabrique des sarbacanes. Il ne fait rien surtout, puisque c'est la mode en Polynésie. Le soir, avant de s'endormir, il écoute le chant monotone que ses hôtes accompagnent en frappant deux petits bâtons l'un contre l'autre. Evidemment les conversations ne sont pas faciles. Melville n'a réussi à apprendre que dix mots de marquisan. Ses protecteurs l'aiment-ils au point de le manger ? Il en doute. Mais voici que survient un Apollon d'une vallée voisine, un indigène « tabou » qui sait un peu d'anglais pour avoir passé quelque temps à Sydney. Et ce messager, comme le chœur de la tragédie antique, ne semble être là que pour annoncer la mort du héros.

Dès lors, les présages sinistres se multiplient. Un soir, l'on descend des paquets suspendus aux poutres de la maison, chez Kory-Kory. Ils contiennent trois têtes humaines desséchées, dont l'une paraît être celle d'un Blanc. Un autre jour, après une escarmouche de « frontière » avec les Hapaas, les vainqueurs traversent le village, portant les cadavres de leurs adversaires enveloppés dans des feuilles sanglantes. Ces cadavres sont amenés au temple de la tribu. Melville s'y présente. On le chasse. Une cérémonie commence dans l'enclos sacré : un repas de chair humaine, tout le fait soupçonner. Le surlendemain, après que les tambours se sont tus, Melville approche de nouveau. Il aperçoit un récipient en forme de canoë. Il soulève le couvercle avant que les prêtres aient pu l'en prévenir. « Un simple coup d'œil m'avait suffi. Ce canoë était plein d'ossements humains encore frais auxquels adhéraient des parcelles de chair. »

Dira-t-on que cet épisode a été inventé après coup ? C'est possible, quant aux circonstances. Mais le fond, incontestablement, est vrai. On a pu manger de l'homme à Taïpi-vai, pendant que Melville y était. S'échapper, reprendre la mer.. Et le plus tôt possible. Mais comment ? Si l'on admettait, sans rien en retrancher, les données de *Typee*, Melville aurait passe un mois environ à Nuku Hiva (du 9 juillet au début d'août 1842) en compagnie de Richard Greene, et trois autres mois chez les Taïpis. après le départ de son camarade. Cette dernière assertion appartient au domaine du roman. Charles Anderson, le biographe qui a étudié de plus près la vie de Melville dans le Pacifique, est d'avis que le séjour à Nuku Hiva n'a guère dépassé, au total, un mois. Ses calculs paraissent irréfutables. Sans doute pouvons-

nous croire l'auteur de *Typee* quand celui-ci nous raconte qu'il tenta plusieurs fois en vain de partir : les Taïpis l'empêchaient de descendre vers la baie. Mais tout porte à croire aussi qu'entre l' « évasion » de Toby et celle de Melville lui-même, il ne s'écoula que peu de temps : au lieu de trois mois dont il sera question dans *Typee*, peut-être moins d'une semaine.

C'est Toby que Melville s'attend à revoir, c'est lui dont les indigènes annoncent le retour, lorsqu'une nouvelle embarcation apparaît dans la baie du Contrôleur. Les Taïpis autorisent leur « invité » à se rendre au devant de celui qui revient, pensent-ils, s'installer auprès d'eux. Il se hâte, tantôt clopinant, tantôt aidé ou porté, sur le sentier de la mer. Aux trois quarts du chemin, l'on apprend que ce n'est pas de Toby qu'il s'agit. On pousse Melville dans une hutte, on veut l'y enfermer. Qu'on le relâche, supplie-t-il, qu'on lui permette de regagner sa patrie. Le père de Kory-Kory se laisse fléchir ; son fils, sa fille pleurent. « Nous partîmes donc et je n'oublierai jamais mon extase quand j'entendis le bruit des vagues déferlant sur la plage. Peu après, je perçus un bruit de voix et il me sembla distinguer l'accent de mes compatriotes. »

Debout, les jambes dans l'eau, entre la baleinière qui l'amena et la plage, un « Canaque » est là, que Melville reconnaît pour l'avoir vu monter à bord de l' « Acushnet » en baie de Taiohae. Il porte une veste verte à boutons de cuivre, don des Français. D'une main il tient un mousquet, dans l'autre un rouleau de cotonnade : le prix qu'il offre aux Taïpis en échange de Melville. Herman se précipite ; autour de lui une bagarre éclate. « J'embrassais une dernière fois Fayaway que la douleur rendait muette, raconte Melville ; un instant plus tard je me trouvais en sûreté dans la baleinière auprès du Canaque, qui donna aussitôt aux rameurs l'ordre de s'éloigner » Le premier promontoire passé, l' « Eden Cannibale » disparaît. Nous sommes, à peu près, à la mi-août 1842.

*(A suivre)*

PIERRE FRÉDÉRIX.

# PRINTEMPS

TROISIÈME PARTIE (1)

*LA « TORTUE EMPAILLÉE »*

On descend à la « Tortue Empaillée » par un escalier de fer mal éclairé qui conduit à une sorte de cour, où sont alignées des poubelles, pour arriver devant une porte à peine visible qui s'ouvre sur un étroit corridor. Celui-ci est bloqué sur toute sa largeur par un portier en uniforme, un nègre de dimensions colossales, derrière lequel est embusqué le « secrétaire », une espèce de croque-mort en smoking. La « Tortue Empaillée » est un club privé, réservé exclusivement à ses membres ; toutefois, les formalités pour être admis sont réduites à leur plus simple expression. Le nègre tend un registre, le secrétaire tend la main. On inscrit son nom et on donne dix shillings par tête au secrétaire, cotisation des membres temporaires. C'est tout.

A quoi ces clubs doivent-ils leur existence ? S'y rend-on pour danser ? On pourrait à première vue le croire, mais ce n'est là que leur raison d'être officielle ; leur vrai but est, semble-t-il, de vendre à boire clandestinement, c'est-à-dire « après les heures ». Il faut préciser : « après les heures permises », car il existe une loi qui défend, après certaines heures, la vente de ce qu'on appelle en Angleterre des boissons « intoxicantes », c'est-à-dire des breuvages renfermant de l'alcool. A Londres, l'heure de la fermeture forcée des débits de boisson varie d'après les quartiers, mais en général ce n'est pas plus tard que onze heures du soir.

Au bout du corridor, qu'éclairent quelques ampoules voilées d'un mauve maladif, s'ouvre la salle proprement dite et celle-ci,

(1) Voir *La Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

semble-t-il à Claire, n'est pas plus grande que le salon de Sandmunster. Au fond, un jazz-band joue en sourdine, si doucement qu'on entend le choc léger des verres que le barman range sur le comptoir qui est à côté. Une douzaine de tables, pas plus, font le tour de la pièce et, au centre, sur un parquet minuscule, deux couples dansent, si on peut appeler cela danser ; on dirait plutôt qu'ils sont frappés d'un commencement de catalepsie. C'est à peine s'ils se déplacent ; ils ne remuent pas plus que ceux qui, assis dans la pénombre, se contentent de les regarder. Il n'y a ni interpellations joyeuses, ni éclats de rire, ni serpentins qui s'accrochent, ni chapeaux de papier sur l'oreille des messieurs chauves. Pas un pochard, pas une toilette risquée — un calme et un décorum parfaits.

Claire se préparait à faire irruption dans un numéro bruyant de revue à grand spectacle, elle s'est glissée dans un film au ralenti. Même le maître d'hôtel a envie de bâiller quand il les conduit vers une table si étroite que leurs genoux se touchent, même le garçon qui apporte un seau de glace d'où sort un goulot d'or, aurait de la peine à sourire, dirait-on, sans se faire mal. Même les danseuses professionnelles sans clients, jeunes filles aux cheveux pareils à des ors coulés au moule, aux toilettes longues et floconneuses, passent telles des somnambules, légères comme la fumée des cigarettes.

Claire n'y comprend rien.

— Est-ce toujours si... si tranquille ici ? hasarde-t-elle.

— Il est trop tôt, pontifie Johnnie. Ce n'est que vers trois heures du matin que cela se réveille ; entre temps dansons, bientôt on s'écrasera.

Ils dansent et, par intervalles, retournent à leur table pour se désaltérer ; graduellement, comme son hôte l'a prédit, de nouveaux fêtards arrivent, par couples ou en groupe et il y a beaucoup de gentlemen seuls. La salle se remplit, l'orchestre joue plus fort et plus vite, les garçons se hâtent, le secrétaire à la figure épanouie et les danseuses professionnelles ne se distinguent plus dans la cohue.

C'est alors que dans ce brouhaha de joie factice, de camaraderie facile et de fête bruyante, survient le cataclysme dont Claire se souviendra toute sa vie.

L'événement se produisit à trois heures exactement. La salle était comble, la fête battait son plein ; ils étaient sur le point de

partir et Johnnie venait d'entraîner Claire dans un dernier fox-trot endiablé, lorsqu'elle vit, au-dessus de l'épaule de son compagnon, dans l'encadrement de la porte, un inspecteur de police qui levait le bras. Instantanément l'orchestre s'arrêta net, au milieu d'une mesure, comme si quelque auditeur excédé avait éteint la radio et le bruit fit place à un silence consterné. Les danseurs, suspendus en plein vol, se regardaient immobiles ; alors l'inspecteur s'avança au milieu de la salle suivi d'une interminable file indienne d'agents impassibles et énormes.

— Raid ! murmura Johnnie, puis, dans la foule des fêtards que les agents invitaient poliment à regagner leurs tables, il disparut.

Claire, plus morte que vive, s'écroula sur sa chaise, seule à la petite table à abat-jour rose et alors commença la lente formalité de la prise des noms. Mais, pourquoi cette demi douzaine de messieurs seuls, en habit immaculé, qui étaient entrés un à un au cours de la nuit se levaient-ils sans en être empêchés par les agents ? Pourquoi eux aussi sortaient-ils des carnets ? Elle ne tarda pas à le savoir lorsque l'un d'eux s'approcha d'elle :

— Je suis officier de police, dit-il, en lui montrant une carte. Votre nom s'il vous plaît, Madame.

Elle dut lui épeler deux fois, lettre par lettre ce nom peu usuel.

— Etrangère, sans doute ?

Elle fit « oui » de la tête.

— Vous avez votre livret d'identité ?

— Non, balbutia-t-elle, il est à la maison.

Et l'autre d'inscrire ; puis, indiquant la chaise vide :

— Vous n'étiez pas seule ?

— Non.

— Où est... l'autre personne ?

— Je ne sais pas. Il a disparu il y a un moment.

— Quel est son nom ?

— Johnnie.

— Johnnie comment ?

Elle haussa les épaules et à ce geste, que les Anglais appellent « continental », le policier sourit. « C'est à cela qu'on s'expose quand on se laisse entraîner dans des situations comme celle-ci ! » se dit Claire, dont une rage impuissante à ce moment domina la terreur.

— Merci, conclut l'autre avec suavité. Restez assise s'il vous plaît, jusqu'à ce qu'on vous appelle.

Ensuite il regarda la table, leurs deux verres à moitié remplis et il leva, hors de son seau, la bouteille vide qui y était maintenant plongée le goulot d'or en bas. Encore quelques notes à prendre et il passa à la table suivante.

On commença bientôt à appeler les noms ; une douzaine à la fois, puis un intervalle. Les douze partaient, on eût dit une charretée quittant une Conciergerie style moderne, mais les sbires étaient corrects, souriants et un agent courtois écartait galamment la portière de tapisserie au passage des dames. Quand ce fut le tour de Claire, son nom sonnait étrangement, prononcé à l'anglaise par l'inspecteur et elle se rappellera toujours son geste d'approcher la liste de ses yeux pour mieux pouvoir le déchiffrer. On lui permit de prendre son manteau au vestiaire ; il fallut de nouveau passer devant la rangée de poubelles et remonter l'escalier de fer, puis on prit place dans une camionnette à écusson de la Police Métropolitaine.

On démarra et on s'arrêta presque aussitôt devant le poste du quartier. De nouveau on la fit attendre ; c'était un banc dur, long et étroit, dans une salle nue. Claire reconnut plusieurs de ses compagnons d'infortune avec lesquels elle avait échangé quelques mots pendant la soirée, mais Johnnie s'était évanoui sans laisser de trace. De nouveau on les appela un à un, elle fut conduite dans un bureau en présence de l'inspecteur de tout à l'heure et du policier déguisé en gentleman mondain. De nouveau elle dut décliner son état civil, déplorer avec eux le fait qu'elle n'avait pas son livret d'identité (mais on prendrait des renseignements) puis elle fut solennellement inculpée « d'avoir été trouvée à trois heures du matin dans un local non patenté, consommant une boisson « intoxicante », c'est-à-dire du vin de Champagne ».

L'officier ajouta :

— Il vous sera remis demain matin un mandat de comparution devant un magistrat pour répondre de cette inculpation. Entretemps nous ne vous retiendrons pas ici, si vous pouvez trouver une personne honorable pour répondre de vous.

L'idée de Marion lui vint à l'esprit, mais elle la refoula.

— Je... je ne connais personne. Etrangère à peine arrivée...

— Dans ce cas, répondit l'inspecteur avec indulgence, peut-être pourriez-vous laisser une certaine somme entre mes mains,

comme cautionnement, elle vous sera rendue intégralement à votre comparution. Combien avez-vous sur vous ?

Claire ouvrit son petit sac de soie blanche qui, comme elle, parut pathétiquement absurde sous la lumière crue de cette ambiance froidement administrative et en sortit un solitaire billet de dix shillings et quelques pièces d'argent.

— C'est tout ?

— Oui.

— Ce n'est pas suffisant, dit-il plus durement. Je ne puis donc, à mon grand regret, que vous garder ici jusqu'à demain matin. Puis, avec un sourire : vous n'y serez pas trop mal.

A partir de ce moment, ils devinrent plus froids, car maintenant elle était non seulement inculpée mais aussi en état d'arrestation. Un agent l'amena par un corridor vers une petite pièce où elle fut livrée à la « matrone », une femme d'une quarantaine d'années, habillée de gris et coiffée d'un singulier bonnet blanc. Partout ailleurs elle eût pu passer pour une infirmière ou une cuisinière de grande maison.

Quand elles furent seules, celle-ci lui confisqua son sac, ses gants, ses bijoux ; elle la fouilla sommairement et lui prit sa ceinture. (On peut se pendre avec une ceinture.) Tout en remplissant ses fonctions, la geôlière causait amicalement :

— C'est la première fois que tu t'es fait ramasser, ma petite ?

Claire fit un tout petit « oui » de la tête. Jusqu'alors elle avait été digne, d'une dignité outragée par cet absurde formalisme pour une infraction ridicule qui la faisait traiter pompeusement comme une criminelle, mais maintenant, en entendant cette voix de femme sympathique, mais qui se méprenait évidemment sur la nature de sa faute, elle n'y tint plus et fondit en sanglots.

— Ne pleure pas, voyons, continua l'autre. Puis : Il me semblait bien que je n'avais pas encore vu ta tête chez nous. C'est que, tu sais, il y a dix ans que je suis ici et je connais toutes les petites dames du quartier ! Comme c'est la première fois, tu en seras quitte avec quelques jours à Holloway. A ta place, je ne recommencerais pas, ce n'est pas une vie. Maintenant, viens par ici, j'ai là deux ou trois vieilles soulardes qui cuvent leur stout ; elles ne sont pas à prendre avec des pincettes et quand elles... quand elles... ne se trouvent pas bien, elles en font un tintamarre. Alors je te donnerai la cellule du fond, parce que tu as l'air d'une petite *lady*, tu y seras plus tranquille.

Elles descendirent quelques marches dans une atmosphère de caveau, puis, à l'entrée d'un réduit, Claire dut prendre à bras le corps une mince paillasse et deux couvertures.

— Je les porterais bien moi-même, mais j'peux pas, c'est contre le règlement, dit la gardienne en voyant la mince jeune fille disparaître sous ce fardeau.

— Je ne suis pas si faible que ça !

Toujours cette outrageante compassion!

Bruit de grosses clés et de gonds qui tournent. Cellule froide mais propre ; odeur écœurante des désinfectants administratifs. Couchette de planches sur laquelle on étend la paillasse ; escabeau scellé au mur par une chaîne.

Lumière électrique, éternelle et glaciale comme les espaces interplanétaires. Geste discret vers le baquet de nuit. Verrous qu'on tire, et par le judas :

— J'éteindrais bien, mais j'peux pas. C'est contre le règlement. Bonne nuit !

Plafond de ciment d'un gris décourageant...

« La paille humide des cachots », version moderne.

### *LA PERRUQUE GRISE*

Trois mètres de trottoir entre les marches du poste de police et la voiture cellulaire. Trois mètres d'une avenue étroite entre deux rangées de badauds aux faces odieusement goguenardes sous une pluie de novembre qui tombe avec une indifférence triste. Il faut attendre sous le porche ; comme une jolie robe du soir, quoique à moitié cachée par le manteau, paraît fripée, incongrue, inadmissible sous l'impitoyable lumière de tous les jours ! On est à l'étranger, on n'est connue de personne, néanmoins on se fait toute petite contre ses compagnons. Hommes au menton bleu, au plastron souillé et bosselé, femmes aux yeux fiévreux, aux traits ravagés que des restes de maquillage rendent horribles et elle, la plus jeune de tous ceux qui sans doute n'ont osé invoquer l'aide d'amis ou n'ont pu verser un cautionnement.

Que va-t-on faire d'elle maintenant ? « Holloway », disait la geôlière. Qu'est-ce que Holloway ? Elle s'enhardit à murmurer cette question à une de ses compagnes d'infortune :

— Holloway ? C'est la prison pour femmes, ma chérie !

— C'est là que nous allons ?

— Oh ! non ! D'abord devant le magistrat.

Claire rumine ce « d'abord » tandis qu'on leur fait signe d'avancer.

Trois mètres de trottoir, puis la solitude de l'étroite cellule dans la voiture. Quelques minutes pour déchiffrer les réflexions à l'adresse de la police, pleines peut-être d'à-propos mais entièrement dépourvues de politesse, qui ont été griffonnées sur la cloison par ses prédécesseurs. Quelques instants pour examiner les dessins, sans aucune prétention professionnelle, qui agrémentent les inscriptions et c'est la descente dans une cour. Il faut attendre dans une pièce et ici les prévenus ont le loisir de choisir et de s'entretenir avec un défenseur, puis c'est l'entrée dans la salle d'audience.

Ils sont tous là, ceux d'hier, même le secrétaire, même le nègre en uniforme, mais pas de Johnnie ! Le magistrat, un monsieur en perruque grise, très calme, très digne et infiniment pondéré prend place. Tout le monde s'est levé, puis tout le monde s'est rassis au moment où il s'asseyait. Sous les yeux attentifs de cette foule d'accusés et de ce public avide, il a tranquillement taillé un crayon, vérifié son stylo, fait ouvrir une fenêtre par un grand diable de policeman qui a l'air étrange sans son casque. Un à un les inculpés viennent à la barre, on lit chaque fois un acte d'accusation quasi identique, le magistrat interroge et écoute avec une patience inlassable les réponses, les explications, les excuses, les insolences des prévenus et les subtilités des défenseurs. Ensuite, il sépare d'un mot, avec une pénétration prodigieuse l'inadmissible de l'acceptable, la roublardise du naturel, le mensonge de la vérité, puis les peines, suavement infligées, amendes ou jours de prison, de pleuvoir.

— Ne dites rien sans qu'on vous le demande, répondez strictement aux questions qu'on vous pose. Ne brodez pas, ne vous étendez pas, n'expliquez pas, mais surtout ne vous fâchez pas.

Telles étaient les recommandations du défenseur de Claire, faites avant la séance. C'était un tout jeune avocat, un de ces stagiaires qui hantent l'antichambre des tribunaux de simple police.

« Advienne que pourra, faisons tout au moins bonne figure », se dit-elle, lorsque debout, exposée à tous les regards, toute seule dans l'incroyable isolement de la barre, elle décline, sur la requête du greffier son nom, son adresse, son âge et sa qualité. Quand

elle a fini, le monsieur à la perruque grise enlève ses lunettes et, tout en les frottant lentement avec une minuscule peau de chamois, il considère l'accusée pendant la silencieuse éternité de dix secondes.

— Vous êtes bien jeune, commence-t-il, pour vous trouver dans cet établissement à trois heures du matin. Vous y étiez seule ?

— Non, Votre Honneur.

— Vous y étiez en compagnie d'un homme ?

— Oui, Votre Honneur.

— C'est là que vous avez rencontré cet homme ?

— Non, Votre Honneur.

— Vous ne vous êtes pas rendue là seule dans le but de... de rencontrer des messieurs ?

— Oh non ! Votre Honneur !

Ici le magistrat se penche et adresse une question qu'elle ne saisit pas à l'inspecteur d'hier et celui-ci répond « Non » avec une énergie rassurante. Il faut croire que Son Honneur est arrivée à une conclusion différente de celle tirée à priori par la geôlière du poste de police, car il continue sur un ton moins sévère :

— Pourquoi donc vous êtes vous rendue dans cet établissement ?

— Pour danser. J'y avais été invitée.

— Par le monsieur qui vous accompagnait ?

— Oui, Votre Honneur.

Le magistrat s'enquiert si le « monsieur » se trouve dans la salle mais l'inspecteur lui répond négativement et avec regret.

— Combien de temps, continue le magistrat en se tournant de nouveau vers Claire, combien de temps êtes-vous restée là ?

— Depuis minuit, environ, jusqu'à leur arrivée.

— Leur ? Qui ?

— Tous les policemen, Votre Honneur.

Quelques rires fusent dans la salle. Le greffier crie « Silence ! », mais le magistrat continue, imperturbable :

— Vous êtes accusée d'avoir pris une boisson intoxicante — regardant ses papiers — du vin de Champagne, à trois heures du matin, dans un local non pourvu de licence. Saviez-vous qu'en agissant de la sorte vous contreveniez à la loi ?

— Je le sais maintenant !

Sévèrement :

— Répondez à ma question.

— Je ne le savais pas, Votre Honneur.

— Mais vous saviez, sans doute, et, si vous ne le saviez pas, je me charge de vous le dire : l'ignorance de la loi ne peut être admise à décharge.

Elle ne répond pas et il poursuit :

— Vous vous rendez compte de cela ?

— Il ne me semblait pas que ce que je faisais était mal...

— Nous ne sommes pas ici pour discuter la sagesse des législateurs, mais bien pour appliquer la loi ! répond-il en haussant le ton. Puis, se tournant vers le défenseur qui, voyant que les choses se gâtent, s'est levé :

— Un instant, cher maître, je vous en prie. Puis vers Claire : Je vois que vous êtes étrangère et que vous avez déclaré être venue dans ce pays pour étudier. Quelles études faites vous ?

— J'étudie le dessin, Votre Honneur.

— Connaissez-vous ici à Londres, un musée qui s'appelle la National Gallery ?

— Oui, Votre Honneur.

— L'avez-vous visité ?

— Oh oui ! Votre Honneur, très souvent.

— Eh bien ! retournez-y. Vous y apprendrez plus qu'à... qu'à... et il se tourne vers le greffier : Comment s'appelle cet établissement ?

— La Tortue Empaillée, Votre Honneur.

— Ah oui ! Comme je disais, vous y apprendrez plus qu'à.... qu'à cet établissement. Promettez-le-moi.

— Je le promets.

Un silence, puis il reprend, changeant de ton :

— Cause renvoyée. La suivante ?

Claire ne bouge pas, on lui fait signe, mais elle ne comprend pas.

— Allez, dit le magistrat. Vous pouvez vous retirer, rentrez chez vous, vous êtes libre, et il sourit quasi imperceptiblement derrière ses lunettes, un sourire de grand-père.

Elle descend les deux marches, un agent la conduit dans un bureau plein d'employés et il dit :

— Libérée !

Ils sourient amicalement. Il faut signer un papier. On lui a déjà rendu ses affaires lors de son départ du poste, tantôt. Sur une table, elle remarque un tronc intitulé « Orphelinat de la police ».

Bah ! Pourquoi pas ? Ils ont été gentils. Elle y glisse son billet de dix shillings.

— *Thank you, Miss*, dit un agent tout jeune, tout rose. Passez par ici, s'il vous plaît.

Il la précède jusqu'à une porte dérobée dont il tire le verrou et c'est la rue, toujours aussi grise, mais maintenant joyeuse.

— Attendez un instant, fait-il. Que je vous trouve un taxi.

A son geste péremptoire, une voiture vient se ranger avec un grincement de freins. Il lui ouvre la porte :

— Bonne chance, Miss !

Elle est libre, mais qu'est-il arrivé à Johnnie ? Ce n'est que plus tard qu'elle l'apprit ; elle ne le revit jamais.

### *MISS WEDGE*

Quelques jours après l'aventure de la Tortue Empaillée, Claire recevait la visite de Mr James Woodlandson. Elle se souvint immédiatement de l'avocat jeune, éminemment courtois et tiré à quatre épingles qui l'avait défendue devant le magistrat. La scène se passe dans le parloir de Mrs Spindle, dont le jeune homme examine de temps en temps le mobilier rébarbatif d'un air légèrement décontenancé. Claire se demande en vain quel peut bien être le motif de cette visite. Elle a payé la petite note qui lui a été envoyée dès qu'elle l'a reçue ; alors ? C'est elle qui doit faire presque tous les frais d'une conversation qui paraît ne mener à rien ; on passe en revue tour à tour le froid, les possibilités de patinage, le dernier film, le génie de Shakespeare et le brouillard. Propos à bâtons rompus, de ceux qu'on lance en attendant d'aborder le véritable but de l'entrevue. Le jeune gentleman toutefois semble avoir perdu l'usage de la parole et se conduit avec la timidité rougissante d'un collégien. Quand il la quitte, au bout d'un quart d'heure, elle ne sait pas plus la raison de cette démarche que Mrs Spindle qui, du soupirail de sa forteresse souterraine, observe avec des hochements de tête le chapeau haut de forme, le pardessus noir, le parapluie roulé, aussi mince qu'un stylo, les guêtres et les gants beurre frais qui s'évanouissent en s'estompant dans le brouillard.

Mais permettons au sympathique James Woodlandson de retourner chez sa mère, et venons en à Miss Wedge. Fidèle à la promesse faite au magistrat, Claire, de préférence aux boîtes

de nuit, fréquente les salles moins dangereuses, et partant plus ennuyeuses, de la National Gallery et c'est là que quelques jours après Noël, elle fait la connaissance de celle qui doit devenir une grande et sage amie.

Il suffit d'un incident trivial pour influencer le cours d'une existence et si Miss Wedge, le sac à main ouvert, arrêtée à l'extérieur d'une cabine téléphonique dans le vestibule du musée, avait possédé les deux pièces d'un penny nécessaire à sa communication, elle ne se serait pas tournée vers Claire qui passait pour lui demander si elle avait la monnaie de six pence. La jeune fille lui changea sa pièce et n'y aurait plus pensé si elles ne s'étaient pas rencontrées de nouveaux dix minutes plus tard devant une « Annonciation ». Claire, en revoyant la petite dame d'âge mûr se dit, non sans irrévérence : « Voilà la bonne femme pour qui j'ai changé six pence », mais la « bonne femme » lui sourit et entama une conversation qu'on pourrait résumer comme suit :

— Je vois que l'école de Fiesole vous intéresse ! Je vous dis cela parce que les jeunes filles de nos jours préfèrent autre chose, c'est-à-dire, si la peinture mérite encore leur attention...

— Dans mon cas, répond Claire, avec fausse modestie, et, déplorons-le, avec un air de suffisance, l'intérêt est purement professionnel !

— Vous êtes peintre ?

— Non. Rien qu'une des Cendrillons du métier ; artiste commerciale.

— Tiens, tiens, vraiment ? Vous êtes chez quelqu'un sans doute ou pour votre compte ? Vous me qualifierez, j'en suis sûre de vieille curieuse...

— Du tout. Je suis établie pour mon compte ; les petites artistes comme moi parviennent à ramasser les bribes de travail que ceux qui ont un nom nous abandonnent.

Elles conversent sur le même ton pendant quelques minutes ; Claire ne souffle mot de l'Académie Municipale, mais se rend coupables d'allusions à des commandes fictives, d'exagérations qui frisent la vantardise et d'observation impertinentes touchant l'œuvre de Fra Angelico cueillies au hasard des conversations de ses condisciples et émaillées de termes techniques aussi nombreux que possible pour éblouir cette bourgeoise. Ce furent des paroles que plus tard elle regretta amèrement.

— On ne se trouve pas fort à l'aise ici pour causer, continue

la « bonne femme », venez donc prendre le thé chez moi, demain après-midi, il me semble que nous avons quelque chose en commun, ne fût-ce que l'intérêt que nous portons aux primitifs italiens. Elle ouvre de nouveau son sac, qui a les dimensions respectables d'une petite valise, et en retire une carte. La jeune fille est sur le point de refuser, mais depuis plusieurs jours elle n'a parlé à âme qui vive (ce sont les vacances de Noël) et elle accepte. En sortant du musée, elle regarde la carte et lit : Sylvia Wedge.

Sylvia Wedge ? Impossible ! Cette personne quelconque, entre cinquante et soixante ans, aux yeux rieurs dans un visage sans caractéristique et qui a un peu l'air d'une cuisinière ? Rentrée, Claire se hâte de vérifier l'adresse dans un annuaire et doit se rendre à l'évidence : la « bonne femme » n'est autre que la célèbre caricaturiste dont les dessins empreints d'un inimitable humour font sourire chaque semaine les milliers de lecteurs du plus célèbre journal satirique de Londres !

Il est difficile de démêler le motif exact qui, en fin de compte, détermina Claire à se rendre à l'invitation de Sylvia Wedge, bien qu'elle se soit rendue ridicule aux yeux de cette experte en art et surtout en nature humaine ; toujours est-il qu'elle y alla. Seule invitée, elle fut reçue avec une amabilité exquise, avec une grâce souriante. Lorsque l'hôtesse, l'ayant comblée de gâteaux, l'installa dans un fauteuil et lui dit : « Et maintenant racontez-moi la vérité », notre petite Claire, mêlant le rire aux larmes, fit le récit de toutes ses escapades en n'en omettant absolument rien. Ce fut cette franchise qui lui valut la précieuse amitié de Sylvia Wedge, et, pour commencer, fit de Claire l'une des trois Misses de Kensington qui maintenant vont entrer en scène.

### *LES TROIS MISSES DE KENSINGTON*

C'est sous la charmante raison sociale : « les Trois Misses de Kensington Limited », qu'une firme d'artistes expertes en décorations d'intérieur s'est établie, sous le patronage invisible de Miss Wedge, dans la rue la plus distinguée de Kensington, quartier très recherché.

Cette artistique trinité se compose en premier lieu de Miss Dorothy, vingt-huit ans, fille d'un capitaine de l'armée des Indes. Elle a promené son industrieuse application d'abord au secrétariat d'une compagnie d'assurances et plus tard comme chef

de rayon aux papiers peints dans un grand magasin. C'est elle qui reçoit la clientèle, qui régit l'étroite boutique dont le sobre étalage n'exhibe jamais autre chose qu'un bouquet de fleurs et un seul échantillon de papier peint ingénieusement juxtaposé à une draperie assortie de cretonne, de chintz ou de soie pour rideaux et qu'on change tous les jours. La seconde, Miss Winifred, a vingt-deux ans, c'est la cadette de la nombreuse progéniture d'un clergyman de province. Apprentie dans un petit établissement dirigé par deux ladies excentriques, on lui a enseigné à fabriquer des jouets comiques et de petits meubles de bois peint, genre « art paysan » qui ne servent à rien, mais qui font de charmants cadeaux de Noël. Grande et forte, elle est de première force pour manier échelles et tréteaux, pots et brosses et c'est elle qui est chargée des travaux à domicile. Claire est le numéro trois, Miss Claire maintenant ; elle aussi travaille chez les clients, d'ordinaire en compagnie de Miss Winifred.

Il y a encore le menu fretin du personnel, une seconde et moins brillante trinité : Miss Roe, sténo-dactylo-téléphoniste, satellite de Miss Dorothy ; Mollie, gavroche londonienne de quinze ans à la figure chafouine, affligée, dirait-on, d'un rhume de cerveau continuel est le factotum de Winifred et de Claire. Il y a enfin Harold, le seul personnage masculin de l'établissement, un bonhomme de soixante ans, embauché au hasard d'une annonce. Il fait les courses, conduit la camionnette, aide les misses à manœuvrer les échelles et s'évertue avec le sourire à exécuter les ordres, hélas, parfois contradictoires, de ses trois jolies patronnes.

Pour tenir, la firme n'a derrière elle que quelques centaines de livres sterling, souscrites en grande partie par Miss Wedge qui, dans la coulisse, ne s'inquiète que médiocrement des possibilités de profit qu'elle pourra retirer de ce placement précaire. En effet, elle trouve bon marché à ce prix, la pinte de bon sang qu'elle est sûre de se payer en observant la façon dont ses trois protégées, tout d'abord se débrouilleront, mais surtout réussiront (connaissant à peine les rudiments du métier) à jeter de la poudre aux yeux du public en général, et de quelques-unes de ses propres relations en particulier, dont le snobisme l'amuse.

Pour réussir, les trois fougueuses misses n'ont en définitive comme seul capital qu'un petit mot anglais qu'il n'est pas nécessaire de traduire car, répondant à un regrettable besoin des temps

modernes, il est entré sans changement dans notre langue : c'est le mot « bluff ». Quoique la maison soit établie dans un quartier chic, sa clientèle, chose étrange, se recrute surtout dans les faubourgs neufs où se logent des employés bien payés des maisons de commerce de la Cité. Leurs épouses, en tournée de « *shopping* » s'éprennent du nom peu usuel de la firme ; les plus hardies franchissent le seuil de la gentille boutique, tombent sous le charme de Miss Dorothy, s'émerveillent en entendant : « Oui, Madame, tout le travail est exécuté par de jeunes ladies artistes », et succombent enfin à ce qu'elles s'imaginent être la vogue dernier cri du monde élégant de Kensington.

Assurément le « bluff » est le principal actif des Trois Misses, car ce n'est pas leur connaissance du métier qui peut leur donner l'espoir de faire concurrence à des maisons plus sérieuses. En effet, sur le chapitre des capacités, nous pouvons facilement nous faire une idée assez juste de ce que vaut Miss Winifred en nous souvenant de son apprentissage. Quant à Claire, que nous connaissons, nous ne pourrions que lui accorder un zéro. Ce n'est donc pas lourd. Mais le « bluff » à lui seul, même le mieux organisé, n'est pas une garantie infaillible de succès, loin de là, et le chroniqueur fidèle des événements croirait manquer à son devoir s'il s'abstenait de rapporter que les débuts ne se passèrent pas sans quelques légers contretemps. Pour prendre un exemple au hasard, citons celui où Claire fut chargée de retapisser le salon chez une certaine Mrs Gargle. Miss Winifred étant occupée ailleurs.

Nous pouvons nous imaginer son départ de grand matin pour les régions éloignées de Willesden Green, où se trouvait la villa Gargle. Elle s'y rendit accompagnée de Mollie et conduite par Harold en camionnette avec un chargement de matériel et de précieux rouleaux choisis après beaucoup d'hésitation, de délibérations et, n'omettons pas de le dire, de disputes, par le ménage Gargle, dont le chef aurait préféré les services plus rassurants du petit tapissier du coin. Nous pouvons aussi nous figurer les artistes arrivées à destination et, ayant renvoyé Harold, revêtant leur costume de travail composé d'un pantalon et d'une blouse, un ensemble blanc, sorte d'élégant pyjama, et se coiffant d'un large béret à grand chiffre 3 brodé en bleu, monogramme de la firme. Mrs Gargle fut très impressionnée par leur belle apparence, par la quantité et la qualité du matériel et par le sérieux avec lequel

celle qui était l'ouvrière principale faisait ses préparatifs. La bonne dame perdit une heure de sa matinée à espérer que ses voisines, en passant, verraient, dans son salon dépouillé de ses rideaux, ces petites artistes qu'elle avait découvertes à Kensington et qui étaient maintenant à la page dans le monde le plus select. Heureusement, ce spectacle ne fut donné à entrevoir à personne, car Claire, en murmurant quelque chose qui ressemblait à « procédé secret », avait résolument fermé la porte à clef. Précaution qui n'était pas superflue si on se rend compte que cette entreprenante jeune fille n'avait de sa vie rien collé de plus grand qu'un timbre poste et qu'elle n'était armée que de quelques directives rapidement données la veille par Winifred et fortifiée uniquement des mots du vieil adage qui assure que c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Nous ne pouvons pénétrer dans une pièce fermée à double tour, pas plus que Mrs Gargle, mais il nous est loisible de nous avancer avec elle, sur la pointe des pieds, dans le corridor et alors nous entendrons le bruit saccadé des gros ciseaux, le sucement juteux de la brosse à colle et la petite toux nerveuse de Claire accompagnée du reniflement intermittent de Mollie. S'il ne nous est pas possible d'ouvrir cette porte, notre imagination peut la forcer sans difficulté et nous représenter la scène. Claire, peu embarrassée des finesses du métier, puisqu'elle les ignore, n'y va pas par quatre chemins et c'est avec brio qu'elle manie ciseaux et brosse sous le regard inquiet de Mollie dont la confiance reste néanmoins inébranlable. A la vérité elle est un peu alarmée, ayant déjà vu Miss Winifred exécuter un travail similaire, mais en s'y prenant d'une manière toute autre. On peut se représenter ensuite les contorsions acrobatiques auxquelles elles doivent se livrer pour échapper à l'étreinte collante des longues bandes déroulées et si généreusement enduites de pâte.

L'heure du lunch n'interrompit pas leur travail. Quand enfin ce fut fini, chose surprenante, cela n'avait pas l'air mal du tout et c'est en allumant la cigarette de la détente que Claire ouvrit la porte pour livrer passage à la curiosité de Mrs Gargle. L'exécution avait indéniablement un air très professionnel ; toutefois il était une chose dont Claire n'avait pas tenu compte, et elle le constata à l'instant même où Mrs Gargle de son côté en fit la remarque : c'est qu'elle avait collé le papier sens dessus dessous, de sorte que le dessin était, comme qui dirait, la tête en bas. La

faute, hâtons nous de le dire, n'était pas aussi facile à éviter qu'on le croirait car le papier choisi par la cliente était de conception artistique ultra moderne. Ce fut la planche de salut à laquelle Claire s'agrippa avec une présence d'esprit que nous recommandons à tous les praticiens du bluff.

Quelques lignes suffiront à esquisser cette scène finale où Claire dut faire face à la cliente outragée tandis que derrière elle se montrait la petite figure terrifiée et enduite de pâte jusqu'aux cils de la pauvre Mollie. Avec une apparence de tranquillité qu'elle était loin de ressentir, avec une souriante assurance, Claire déclara froidement qu'elle avait fait cela de propos délibéré, car, « de nos jours, dans la décoration d'appartements *smart*, fréquentés par le *high life* on pose le papier avec un abandon qui donne libre cours aux instincts artistiques, sans se laisser dominer par des usages qu'impose une étroite coutume ». Elle ajouta avec une dignité délicatement peinée qu'elle était sûre que Mrs Gargle partagerait son artistique conviction, que le papier « faisait mieux » à l'envers. Finalement Mrs Gargle, impressionnée par ces audacieuses impostures, parut convaincue.

Sur la route du retour, Claire, réconfortée d'ailleurs par l'affection admirative de Mollie, se félicitait chaudement de cette victoire remportée à la dernière minute. Triomphe éphémère et incertain, victoire trop prématurément fêtée car, le lendemain matin, avant d'aller à son bureau, Mr Gargle fit irruption dans l'élégant magasin de Kensington. Tout le charme, toute la suavité de Miss Dorothy ne parvinrent pas à calmer ce client furibond. Le papier, trop libéralement enduit de colle, s'était en parti détaché au cours de la nuit et pendait, paraît-il, en festons humides, gluants, visqueux et tristes. L'offre de faire exécuter de nouveau et gratuitement le travail « par une autre artiste », ne fit que provoquer les réflexions les plus désobligeantes à l'adresse du personnel des Trois Misses et le client se retira enfin en jurant que, si elles avaient l'impertinence de lui envoyer la note, elle irait à la corbeille à papier.

Ce fut une perte sèche et l'incident provoqua entre Dorothy et Claire des propos aigres-doux qui, sans l'heureuse intervention de Winifred, auraient pu tourner en de plus graves malentendus. Toutefois le feu de certaines expressions qu'elles crurent bon d'employer ne s'éteignit pas dans la mémoire de ces deux demoiselles ; il couva sous la cendre pendant longtemps.

Son passage chez les « Trois Misses » fut pour Claire la période la plus active de son existence à Londres car, après des journées éreintantes, elle avait encore ses cours du soir, plusieurs fois par semaine. Elle se procura aussi, au gré de relations qu'elle commençait à cultiver, quelques besognes du genre de celle qu'elle avait faite pour le *tea room* de Highgate. Tel magasin de son quartier, sollicité avec un aplomb que la pratique renforçait tous les jours, lui commandait des pancartes réclame pour égayer son étalage, telle maîtresse de maison, renseignée par Miss Wedge, voulait des programmes illustrés à l'aquarelle pour une fête enfantine. Claire passait aussi une partie de la nuit du jeudi au vendredi à peindre *in situ* les larges banderoles de calicot qui annonçaient le film de la semaine prochaine à l'Orphéum, le cinéma du quartier. A ce casuel venaient s'ajouter des travaux publicitaires plus importants que le Pinn Studio — Art Commercial — lui procurait lorsqu'une abondance excessive et momentanée de commandes forçait la direction à recourir à une aide extérieure.

Aubaines malheureusement trop rares, rétribuées promptement et sans chicane, tandis que, trop souvent pour les autres besognes, son salaire horaire atteignait un niveau inférieur à celui d'une femme de ménage. La modicité de ce revenu supplémentaire ne l'inquiétait guère d'ailleurs, car la vogue des « Trois Misses » lui assurait appointements et part dans les bénéfices d'une ampleur inattendue.

Au printemps, la jeune fille renouvela sa garde-robe de fond en comble, égaya sa chambre de plusieurs objets aussi inutiles que charmants et s'offrit des *week-end* au bord de la mer avec Winifred qui, elle, avait achetée une voiture d'occasion. Pendant ce bel été, ce furent des baignades au clair de lune et des randonnées sans but bien défini en compagnie de jeunes gens en vacances dont on ignorait tout, sauf le prénom. On les rencontrait sur les courts de tennis et au jazz du samedi soir dans les sous-sols peinturlurés de quelque hôtel balnéaire.

Travaillant et s'amusant ferme à la fois, Claire, restée toujours « cigale », se démenait dans une dèche joyeuse que l'enveloppe remise chaque vendredi par Miss Dorothy comblait automatiquement. Vie idéale, à condition que cela durât. Malheureusement cela ne dura pas et ce fut en grande partie par la propre faute de Claire.

*LES TRISTES OFFICES D'ISAAC MEYERBAUM*

On n'a pas oublié qu'il existait entre Dorothy et Claire un antagonisme latent, dissimulé soigneusement pour des raisons « business », sous une souriante amabilité. Or, le hasard voulait que l'une et l'autre fussent blondes. Un jour, Claire et sa fidèle satellite Mollie, se trouvaient debout, côte à côte, sur une planche étroite, à mi-hauteur entre le plafond et le dallage d'une cuisine. La première maniait la lampe à alcool, engin menaçant dont la flamme et le bruit la terrifiaient, tandis que la seconde enlevait au couteau de larges plaques de vieille peinture.

Les deux jeunes filles, pour se distraire au cours de cette besogne fastidieuse, discutaient cheveux. Mollie, qui possédait une tignasse d'un jaune peu engageant, soupira :

— Ah ! Miss Claire, comme je voudrais avoir les cheveux d'un beau blond doré comme... comme Miss Dorothy !

Cette observation, est-il nécessaire de le dire, ne brillait pas précisément par le tact, mais on n'ignore pas qu'à l'âge si tendre de Mollie, cette faculté n'est pas encore très développée ; aussi Claire répliqua-t-elle, non sans quelque âpreté :

— Pourquoi comme Miss Dorothy, Mollie ?

— Parce que, répondit Mollie avec une attristante maladresse, les cheveux de Miss Dorothy sont si uniformément blonds !

— Ça, dit Claire, avec, dans son for intérieur, un ricanement démoniaque, c'est parce qu'elle y fait quelque chose ! Tandis que chez moi, ajouta-t-elle en retirant son béret, c'est naturel, C'est d'ailleurs pour cela qu'on voit par ci par là une mèche qui est un tout petit peu plus sombre.

Cette révélation ouvrit à la petite des horizons inconnus, des possibilités inespérées et elle s'empressa de demander :

— Vous ne savez pas ce qu'elle fait à ses cheveux, Miss Claire ?

— Non. Le plus simple ce serait de le lui demander.

Mollie se contenta de sourire en entendant un conseil aussi saugrenu ; comme si elle aurait osé demander cela à une personne à ses yeux si haut placée ! La conversation en resta donc là, mais, si elle ne pouvait consulter Miss Dorothy, rien n'empêchait Mollie de s'adresser à un personnage de moindre importance. C'était Miss Roe, qui maintenant portait le titre officiel de secrétaire de Miss Dorothy et pour qui Mollie faisait de temps en temps des courses d'un caractère privé pendant les heures qui légiti-

mement appartenaient à la firme. Ce fut donc chez Miss Roe qu'elle alla aux renseignements.

Miss Roe posa à Mollie quelques questions d'apparence inoffensive et l'innocente lui rapporta par le menu sa conversation avec Claire. L'histoire ne dit pas si Miss Roe fournit à Mollie les éclaircissements qu'elle attendait, mais la suite révèlera que Miss Roe était une secrétaire modèle et le fait qu'elle détestait Claire, qui à son avis se donnait des airs supérieurs, vint prodigieusement en aide à sa perfection.

De cet affront, que Dorothy enregistra sans broncher, rien ne parut à la surface ; ce fut l'incident Woodlandson qui mit le feu aux poudres. Un soir, en rentrant à Kensington comme de coutume, afin d'y prendre les instructions pour le lendemain, Claire fut stupéfaite en apercevant James Woodlandson s'entretenant avec Miss Dorothy. Qu'il suffise de dire que ce jeune homme avait à deux reprises déjà renouvelé ses visites courtes et indéterminées chez Claire et qu'au cours de la seconde il s'était enhardi jusqu'à murmurer qu'il s'était permis de lui apporter les œuvres complètes de William Shakespeare, qu'à sa honte elle avait avoué ne pas posséder. La jeune fille, on le sait, s'inquiétait fort peu de Woodlandson, mais, dès qu'elle le vit en conversation animée et souriante avec Dorothy, dès qu'elle aperçut que cette dernière déployait toutes ses grâces, tout son charme, son indifférence se changea d'un coup en une conscience très vive de la distinction qu'on fait entre « le tien » et « le mien ». Elle s'avança donc vers James avec un air de propriétaire, et fut sur le point de remercier Dorothy d'avoir bien voulu s'occuper de son ami avant son arrivée ; mais elle fut quelque peu décontenancée lorsque sa collègue prit la parole pour lui expliquer la présence du jeune avocat :

— Claire, dit-elle, sur un ton qui était tout miel, votre ami est un nouveau client ; il vient de nous commander la remise en état de plusieurs pièces de l'appartement de sa mère...

— ... et j'aurais aimé, interrompit James, vous confier personnellement l'exécution de ce travail, malheureusement...

— Malheureusement, continua Dorothy, avec plus de douceur que jamais, je vous ai inscrite pour vous rendre à Brighton afin de repeindre tout l'intérieur de la maison de lady Tock. Vous en avez pour trois semaines, au moins, termina-t-elle avec une suavité souriante.

— Je croyais, protesta Claire, que Winifred serait chargée de cette besogne ; c'est elle qui va toujours en province.

— Impossible. Winifred doit commencer un autre travail demain, cela lui prendra trois jours, après elle ira chez Mrs Woodlandson.

— Alors, lady Tock attendra.

— Au contraire, Mademoiselle, vous commencerez chez elle demain.

— Ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, que nous pourrions nous donner quelque peine pour satisfaire un nouveau client ?

— Il serait incorrect, Mademoiselle, de le faire aux dépens d'une cliente qui déjà compte sur nous.

— Dans ce cas vous pourriez envoyer Winifred.

— La désignation des travaux à exécuter m'appartient exclusivement, Mademoiselle. C'est un arrangement dont on a convenu dès le début. Il n'a jamais été mis en cause.

— Il le sera maintenant, Mademoiselle.

— Il ne le sera pas, Mademoiselle. Vous irez à Brighton demain.

— Je n'irai pas à Brighton demain, Mademoiselle.

La suite de cette triste altercation est bien trop pénible pour que nous continuions à la rapporter. Qu'il suffise de noter que ces deux jeunes demoiselles oublièrent qu'elles étaient des personnes bien élevées, qu'elles échangèrent des épithètes d'un goût regrettable en présence d'un client qui, dans sa consternation, en était réduit à émettre des « oh » et des « ah » à intervalles et enfin, qu'elles se chamaillèrent sous les yeux ironiques de leur personnel subalterne.

La scène se termina par la démission de Claire que Dorothy accepta avec alacrité, d'autant plus qu'elle avait déjà depuis longtemps une candidate pour le numéro trois, maintenant vacant. C'était une de ses cousines qui languissait comme dame de compagnie chez une douairière. Cette jeune fille, soit dit en passant, ne possédait aucune connaissance technique qui pût la rendre capable de remplacer Claire, mais ce détail n'embarrassait guère les « Trois Misses » de Kensington, artistes expertes en décoration d'intérieur.

Les conséquences de cette funeste prise de bec ne tardèrent pas à se manifester. Pas plus tard que le lendemain matin Claire recevait une lettre, l'informant en termes d'une politesse exquise,

que la firme acceptait avec regret la démission verbale qu'elle avait remise la veille et qu'il avait été décidé qu'elle ne serait pas poursuivie pour rupture de contrat si elle acceptait le chèque qui lui parvenait sous le même pli. A cette lettre était épinglé un relevé de comptes qui mentionnait d'abord le modique capital qu'elle avait placé dans l'affaire, majoré d'une plus-value de cent pour cent, sa part étant reprise à cette évaluation. En second lieu, le pourcentage de bénéfices qui lui revenait et enfin ses appointements. Ces derniers étaient calculés jusqu'à la fin du mois, comme cela se fait pour les gages d'une servante qu'on congédie sans préavis, subtile petite méchanceté de Dorothy qui alla droit au but.

Le montant du chèque fut une surprise agréable, mais pas pour longtemps, car Claire avait vécu largement et il ne lui fallut que quelques minutes pour se rendre à l'évidence qu'il couvrait tout juste les dettes qu'elle avait contractées avec une si gaie insouciance.

— Et que feras-tu maintenant, Claire ?

C'est Miss Wedge qui parle, chez qui elle s'est rendue immédiatement de peur qu'une version inexacte n'influence l'amie et protectrice des « Trois Misses ».

— Oh ! il me reste mes travaux libres. J'aurai plus de temps maintenant pour m'en occuper et ils rapportent quelque chose. Après tout, c'est plus dans mon genre que la... peinture en bâtiments !

Paroles dépourvues de délicatesse quand on songe que c'est son interlocutrice qui lui a proposé cet emploi. Aussi Miss Wedge, qui a deviné que ce n'est pas uniquement pour l'informer de cette rupture que Claire est assise en face d'elle, répond avec un fin sourire que la jeune fille ne remarque pas :

— Dans ce cas, nous n'avons qu'à nous féliciter de ce malentendu. Il t'oriente dans ta vraie direction et, comme tu dis, les travaux libres rapportent...

— Si on les trouve, complète Claire, croyant le moment venu.

Mais Miss Wedge est dure d'oreille aujourd'hui car elle parle d'autre chose.

Si on les trouve !

Cela se passa en plusieurs étapes. D'abord les camarades bien informés qu'on va trouver ; les anciennes promesses qu'on

rappelle à des amis distraits. En second lieu, les démarches quotidiennes, les patrons inaccessibles derrière la barrière goguenarde de garçons de bureau impolis. Après cela, les visites au hasard, les annonces dans les journaux consultés sur la table des bibliothèques publiques ; les courses à pied qui épargnent quelques pence d'autobus et le lunch réduit à une tasse de thé et un petit pain.

Si on excepte quelques rares travaux âprement saisis, de quoi subsister et pacifier Mrs Spindle, ce furent un printemps désenchanté, un été plein de cartes postales d'amis en vacances et un automne qui annonçait la menace d'un hiver où les ressources seraient maigres. Bref un état intermédiaire entre la dèche joyeuse et la véritable misère.

Le manteau fatigué, les chaussures qui prennent l'eau, les gants défraîchis, sans compter tous les menus procédés pour prolonger la vie éphémère des bas de soie, tout cela constitue déjà le premier pas vers une baisse générale de ton que l'œil froid des clients éventuels sait discerner et qu'il faut éviter sous peine d'irrémédiable déchéance. Il est essentiel d'être toujours bien coiffée et cela coûte cher, il est bon d'avoir toujours le sourire et c'est pénible quand le regard hostile de Mrs Spindle se fixe sur un indispensable nouveau chapeau alors qu'il y a plusieurs mois de loyer en souffrance.

Et cependant il suffirait d'une lettre à l'oncle Auguste pour arranger les choses. C'est samedi aujourd'hui ; son chèque arriverait à la rescousse lundi après-midi au plus tard. Un joli chèque bleu épinglé soigneusement à une réponse qui serait la cordialité même. Mais que penserait-il ? Oh non ! Il est préférable de ne pas réveiller la famille dont les récriminations se sont assoupies. Plutôt mettre quelque chose en gage ! Sa montre ? Insuffisante. Son manteau de fourrure ? L'hiver approche. Alors il ne reste que le collier de perles.

Une bijouterie comme une autre, mais qui comporte un bureau discret avec porte dérobée donnant sur une petite rue. Mieux vaut y aller vers six heures, quand il fait sombre. Mieux vaut passer et repasser plusieurs fois afin de s'assurer que c'est bien là. Cela donne l'occasion de lire et de relire l'inscription d'un jaune sale qui informe le passant que Isaac M. Meyerbaum prête sur gages et n'hésite pas à avancer de cinq à cinq mille livres sur une simple reconnaissance de dette ! Mais il ne faut pas

descendre et remonter le trottoir trop souvent car il semble que le policeman du coin vous regarde avec une singulière insistance. Allons-y tout droit, cette fois-ci, sans hésitation.

Des yeux ternes vous soupèsent, tout comme des doigts pâles aux ongles douteux retirent le collier de son écrin et palpent les perles. Des doigts indifférents, des doigts qui ignorent tout de l'histoire de ce collier ; les perles de maman. « A ma fille bien aimée, Claire, Alexandra, Marie... » La voix de prêtre du notaire, le gros encrier de cuivre sur son bureau, le crêpe au chapeau haut de forme sur les genoux de l'oncle Auguste, tous ces cousins et cousines qu'on confondait et elle, toute petite, qui regardait ses doigts gantés de filoselle noire.

Non, elle ne peut pas, plutôt écrire à l'oncle Auguste. Mais c'est fait ; l'homme vient d'emporter le collier dans une pièce voisine où une forte lumière s'allume sur un établi. Si elle disait qu'elle a changé d'avis ? Chose étrange, c'est l'écrin qui lui suggère cela : l'écrin ouvert sur le comptoir, devant elle, où elle relit le nom, si familier, un nom de son pays, celui du meilleur joaillier de Bruges ; lettres d'or sur le velours noir défraîchi. Mais déjà l'homme revient, pose les questions d'usage, pour la forme :

— Le collier vous appartient ?

— Oui.

— Voulez-vous vendre, ou mettre en gage ?

— Mettre en gage.

Ensuite ce sont les formalités, le reçu qu'on vous recommande de garder précieusement, la consolation qu'on a un an et un jour pour dégager le collier, et enfin les billets qui font tendre le cuir du mince portefeuille en une bosse inaccoutumée.

Déjà c'est la grande artère bruyante avec son air spécial du samedi soir, déjà l'inévitable pluie londonienne qui au tournant de la rue vous frappe au visage... « Quand je ne serai plus avec toi, Claire, et que tu seras grande, promets-moi de les porter souvent. Il faut que les perles se portent, sinon elles meurent ! » Est-ce l'eau qui lui dégouline du front dans les yeux, et qui s'attarde aux cils, qui fait des réverbères des étoiles à longues branches entourées de cercles lumineux ?

L'escalier est noir, la chambre froide et elle s'assied tout habillée sur le bord de son lit. C'est comme si elle venait de dire au revoir à une amie chère qui est partie pour un long voyage.

## *LE CHARME BIEN CONNU DE DOUGLAS PINN*

Le premier sourire après cet hiver glacé et douloureux fut une carte postale signée Marc :

« Les peuples impatients attendent le récit de nouvelles victoires. Claire, sérieusement, comment cela va-t-il ? »

Ranimée par ce témoignage de sympathie, elle se rendit le jour même au Pinn Studio, où on lui avait autrefois confié des travaux. Depuis cette source de revenus s'était tarie comme les autres, malgré les coups de téléphone qu'elle hasardait de temps en temps.

« Je suis trop timide, se dit-elle en montant l'escalier, payons d'audace. »

L'employée, qui la connaissait, la salua d'un sourire distrait :

— Mr Dowd sans doute ? questionna-t-elle.

— Non. Mr Pinn lui-même.

— Il vous attend ?

— Je suis bien sûre que non.

— Le patron ne reçoit pas souvent les artistes libres, enfin...

— Donnez-lui toujours ma carte, on verra bien.

Elle écrivit en-dessous de son nom : « Désire vous parler pendant cinq minutes. »

Elle ne l'a jamais rencontré et s'étonne de le voir si jeune, mais, à l'examen, c'est un faux air de jeunesse qui n'accepte pas son demi-siècle avec grâce.

Il a cinq minutes à perdre ; mais que lui veut cette jolie petite ? Du travail, assurément, mais comment va-t-elle s'y prendre ? Soyons charmant, comme toujours, avec tout le monde. « Le charme bien connu de Douglas Pinn », comme disent les petits échos dans les toutes petites gazettes.

— J'ai déjà travaillé pour vous Mr Pinn, commence Claire.

Il fait un vague signe de tête qui peut ou ne peut pas signifier « Je sais ».

— J'ai lu, continue-t-elle, votre dernier article...

Il lève les sourcils ; tiens, voici donc une de ses lectrices. Lui-même adore lire ses propres articles et il l'encourage d'un sourire.

— ... qui préconise une coopération plus étroite entre l'artiste qui dessine la réclame et l'annonceur. Quelles chances peut avoir

l'artiste libre qui travaille pour une agence, croyez-vous ? elle ne voit même pas l'annonceur !

— La faute en est à lui, à l'annonceur. Il est pressé, ne veut point s'embarrasser de détails, vient chez nous, etc. — Puis avec conviction : — C'est une déplorable erreur et elle conduit au gouffre dans lequel s'engloutissent les budgets insuffisamment préparés !

Les expressions fortes font les délices de Douglas Pinn et ses articles sont semés de mots tels que dynamisme, impératif, cataclysme, puissant, exubérant, jeunesse et enthousiasme. Surtout, enthousiasme.

— A nous alors, réplique Claire, comme vous l'écrivez, de lui faire voir, de l'éduquer, et de...

— Ah ! soupire-t-il.

Elle est heureuse de cette interruption car elle ne sait vraiment pas où sa phrase va la conduire. Il la fixe ; elle se tait, elle va s'embrouiller et elle esquisse un battement intimidé de ses longs cils. Pendant ce silence, il prend la carte qui traîne sur son buvard et relit le nom, avec intérêt cette fois-ci. Elle le croit conquis, elle a peut-être raison, car pour Pinn, la pratique du charme intensif dans le « *business* » est une méthode, et il faut des êtres exceptionnels pour reconnaître leurs propres armes chez les autres, surtout lorsqu'elles ne sont pas employées intentionnellement.

C'est lui qui met fin à la pause, la carte toujours entre les doigts ; le nom a fait surgir un souvenir.

— Je crois que c'est de vous que nous parlions l'autre jour. Est-ce vous qui avez réalisé la série des petites filles jumelles pour les Poupées incassables Prince ?

— C'est moi.

Il prend la pose du *business man* qui réfléchit, celle de la réflexion profonde et silencieuse. Cela dure deux minutes puis il sursaute :

— Excusez-moi, s'exclame-t-il en saisissant son téléphone.

Il avait oublié un instant son dynamisme à regarder un nouveau battement de cils, cette fois, rapportons-le avec honte, volontaire.

— Priez Mr Dowd de venir me voir, commande-t-il dans l'appareil et, ce tournant vers Claire en raccrochant : — Je crois que tous les parents du Royaume Uni ont acheté ces poupées à la Noël passée ! Ah ! Dowd, voici Miss Blankaert que vous connaissez ; je parlais à Prince l'autre jour et il était enchanté des résultats de la série des Jumelles. Nous devons entretenir cet

enthousiasme. D'ici deux mois il fixera son budget pour la saison prochaine. Pendant que notre collaboratrice est ici, ne croyez-vous pas qu'il serait bon que vous fassiez un bout de causette avec elle ? Vous pourriez me soumettre quelques projets préliminaires d'ici une semaine et j'irai voir Prince.

L'entretien est terminé, le charme automatique fonctionne de nouveau. Claire en prenant congé y répond en exagérant légèrement son accent étranger ; une inflexion inusitée sur quelques syllabes qui est irrésistible pour certains Anglais. Elle quitte Mr Dowd une heure plus tard pour descendre dans Mitre Yard, cette impasse, autrefois la cour d'une auberge à l'enseigne de la Mitre, vestige du vieux Londres qui subsiste à l'ombre de la cathédrale Saint-Paul et où sont installés dans un immeuble d'une incroyable vétusté, les studios Pinn.

L'humidité de cette soirée de fin d'hiver rend les pavés d'un noir brillant et fait croire qu'on marche sur de l'ébène poli. Au bout de la ruelle, le léger brouillard se teinte d'une douce fluorescence orange autour des lampes à arc dont le chapelet lumineux descend Ludgate Hill. Sortant des rues adjacentes, une foule pressée vient grossir le fleuve sombre de la cohue du soir qui s'écoule vers les gares. Les étalages délaissés brûlent une électricité inutile. Des passants assaillent des vendeurs de journaux avant de sauter sur les autobus. Ceux-ci, brillamment éclairés, montent et descendent l'étroite artère au bout de laquelle se tasse le dôme écrasant de Saint-Paul.

Coincée près de la porte d'un car bondé, au point qu'elle ne parvient pas à déplier son journal, Claire rentre chez elle. Mais qu'à cela ne tienne, tout le monde est si aimable ce soir et ses compagnons de route sont si polis !

### *LES ENTHOUSIASTES DE MITRE YARD*

— Allons voir Prince !

Cette décision tombe des lèvres de Douglas Pinn lorsqu'au bout de trois semaines, après de nombreuses discussions et d'interminables palabres, les projets préliminaires se sont cristallisés.

— Sa fabrique est au diable vert, mais j'ai ma voiture en bas, continue-t-il.

Claire le suit, silencieuse et le cœur battant, nullement préparée à affronter ce « grand annonceur » qui semble inspirer,

même à Pinn, une respectueuse considération. En cours de route, le patron lui donne de précieuses directives :

— N'hésitez jamais en répondant à une question. Soyez sûre de vous ; si vous avez une opinion, ne l'abandonnez pas. En face de la critique, tenez ferme. Prince est un dur à cuire, mais il respecte toujours ceux qui tiennent à leur idée.

On les fait attendre quelques minutes. Prince a le sourire aussi figé, aussi incassable que ses poupées. Il serre froidement la main de Claire, écrasée par le luxe massif de l'énorme bureau, consciente de ce que, pour la première fois de sa vie, elle est admise aux imposants conciliabules des « grands ». Le comique de la situation : ces deux personnages vieux à ses yeux, auxquels vient se joindre Clarke le chef de publicité, réunis pour discuter techniquement sur un jouet de fillette ne lui apparaît pas, sinon elle rirait et ce n'est pas le moment.

Un à un ils considèrent gravement les dessins destinés à illustrer des réclames dont le texte manque encore. Par une gradation savante, ces réclames devront convaincre les parents des avantages qu'il y a à donner à leurs fillettes des poupées incassables, mais elles doivent les convaincre aussi de l'incontestable supériorité de celles qui portent la marque Prince. Ce qui frappe la jeune fille, c'est que Prince et son collaborateur ne disent rien, ne font aucun signe d'approbation ou de désapprobation, tandis que Pinn pérore, explique, suggère et conseille et que Claire se risque à de petits commentaires brefs, se fiant, moins à la parole qu'au jeu habile et vif du crayon qui change une pose, souligne un détail, indique une lacune avec une prestesse qui la surprend elle-même.

— Bon, dit enfin Prince, nous verrons ce que cela peut donner. On pourrait peut-être développer les idées dans ce sens. Laissez-moi ces croquis, nous étudierons cela en détail et nous vous écrirons.

Puis, comme à regret, et se tournant vers la jeune artiste :

— Cela a de la fraîcheur, je ne dis pas, mais avec ce damné public, on ne sait à quel saint se vouer !

— Je crois que nous les tenons, jubile Pinn quand ils s'en retournent, et à propos, inutile de leur servir tant de mots techniques, ils ne les comprennent pas. Ils regardent un dessin comme le public le voit, et au fond, c'est la bonne façon. Les gens du métier

comme nous, s'exposent trop souvent à s'égarer dans des considérations techniques ; c'est un tort. Pendant que vous causiez avec Clarke, Prince m'a fait entrevoir son budget, un chiffre vraiment imposant ! Je lui ai donné à entendre que vous faisiez partie de mon personnel permanent. Je vous préviens de cela car il se peut qu'ils y fassent allusion... petit mensonge *business* ! Si j'enlève l'affaire, cela vous prendra le plus beau de votre temps. J'espère que vous n'êtes pas trop occupée à d'autres travaux.

— J'ai été fort prise ces derniers temps, répond Claire sans sourciller, lâchant elle aussi son petit mensonge *business*. Elle se console du fait que ce n'est qu'un demi mensonge, les allées et venues et les travaux préparatoires pour l'affaire Prince lui ayant en effet donné beaucoup de travail.

Pendant les semaines suivantes, Claire vit sur la pointe des pieds, prête à courir à Mitre Yard au premier signal. Vers la fin de la deuxième semaine, elle risque un coup de téléphone, mais Pinn lui répond distraitement qu'il n'y a rien de neuf, comme si l'affaire avait été oubliée. Elle ne sait pas encore que, dans les grandes organisations d'affaires comme dans la vie, les décisions graves sont remises au dernier moment.

Entre temps, il fallait vivre ; le manteau de fourrure prit le chemin du collier de perles et ce n'est qu'à grand peine qu'elle réussit à endormir la légitime méfiance de Mrs Spindle. Mais, quand le moulin se mit à tourner, il tourna vite. Un lundi à midi, au début du mois de juillet, Claire, qui s'était absentée pendant à peine une heure, fut informée par Mrs Spindle qu'un gentleman l'avait réclamée quatre fois au téléphone. C'était Pinn. Elle eut le bon sens de le faire attendre et ne se présenta au Studio que vers trois heures où Pinn, débordant d'un super-enthousiasme impatient, lui jeta la nouvelle :

— Prince exige que tous les dessins soient exclusivement de votre main. Il faudra les signer. Vous en avez pour deux mois au minimum. Je lui ai fait un prix un peu raide pour le travail d'une inconnue ; nous vous ferons des conditions 50-50, donc vous n'aurez pas à vous plaindre. Si vous désirez un petit acompte passez chez le caissier en sortant. Il y a des détails à régler, allez voir Prince, vous pouvez y aller seule, mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

C'était la première commande vraiment importante que la jeune fille décrochait, aussi, est-ce avec une sorte de rage qu'elle

se mit à la besogne et sa chambre, dont la section « travail » n'occupait autrefois qu'un modeste coin, se transforma en atelier où elle peinait seize heures par jour. Cela ne dura pas longtemps cependant, car à tout moment, Prince ou Clarke appelaient le Pinn Studio, demandaient à parler à Miss Blankaert et s'impatientaient lorsque la téléphoniste leur répondait invariablement qu'elle « était sortie un instant. »

— Vous devrez vous résigner à venir travailler ici, dit Douglas Pinn, avec un sourire, mon mensonge *business* s'est tourné contre moi !

— Et mes autres clients ?

— Vous les garderez, naturellement. Voyons ? Seriez-vous disposée à entrer dans mon organisation d'une façon... permanente ? Il y a pas que Prince et ses poupées ! Réfléchissez-y.

Claire s'installa temporairement dans les vastes ateliers du Pinn Studio, parmi une douzaine de collègues des deux sexes, tous pénétrés du « dynamisme » du patron et dont pas un ne dépassait la trentaine. (Du jeune ! Du frais ! Du neuf !) On y travaillait avec joie, par ordre ; on y travaillait vite, toujours. Souvent même on y travaillait bien.

Deux mois plus tard, Claire exécutait les retouches finales aux dessins destinés à faire la fortune de l'inventeur des Poupées Incassables Prince. Pinn, fidèle à sa parole, en lui présentant son chèque, offrit à Claire la situation permanente qu'il lui avait fait entrevoir. Il lui indiqua des appointements inespérés. Elle demanda quinze jours pour réfléchir et le lendemain déjà, dans l'après-midi, elle foulait les pavés de Sandmunster, ne se rappelant pas qu'ils étaient si mauvais.

— Mais Claire, tu as l'air d'une... d'une grande personne !

Exclamation ravie de tante Justine qui résume tout.

Ce fut un bain dans le passé. Elle embrassa Euphrasie, qui n'avait pas changé, elle gravit l'escalier en mettant le pied, comme toujours, à l'endroit qui craquait. Saint-Christophe lui sourit du haut de son vitrail et elle trouva sa chambre plus petite et nouvellement tapissée. Au fond des tiroirs, il y avait des écharpes et des gants dont elle ne se souvint qu'en les voyant.

Elle dîna en tête à tête familier, comme autrefois, avec tante Justine :

— Tu m'as écrit que tu avais quitté tes « Trois Misses » ; que fais-tu maintenant ?

Le ton d'inquisiteur a complètement disparu ; on dirait une amie intéressée à une autre.

— Mon vrai métier. Je dessine des réclames pour les journaux. Je viens de terminer une série pour un fabricant de poupées ; c'est pour Noël.

— Comme on en voit dans les journaux d'ici ?

— Oui, dans ce genre...

Claire pose sa fourchette et s'envole vers sa chambre, redescend quatre à quatre et place devant sa tante des épreuves encore toutes fraîches.

— Et c'est toi qui as fait cela ?

— Oui, regardez.

La fière signature au coin inférieur droit de chaque dessin !

Et plus tard :

— Claire, sais-tu ce qu'est devenu ton Valzancara ?

— « Mon » Valzancara, tante ?

— Ma petite fille, tu n'as pas changé ! Tout de suite la moutarde au nez ! Tu devrais avoir assez d'expérience maintenant pour savoir quand ta vieille tante te taquine !

— Touché, tante.

— Eh bien ! il a épousé une veuve très laide et très riche. Autre chose. Nous nous sommes souvent demandé, Euphrasie et moi, ce que tu as fait de ton chien. Tu ne pouvais l'emmener avec toi en Angleterre, je crois qu'ils ont des règlements très stricts à ce sujet, alors, qu'est-il devenu ?

— Je l'ai mis en pension, pas loin d'ici, chez... chez un éleveur de chiens qui habite du côté de Vrede.

— Tiens, ce n'est pas un monsieur à barbe noire ? On le voit parfois en ville, il a toujours cinq ou six chiens avec lui. On s'étonne qu'il fasse ce métier ; il s'habille d'une façon assez excentrique il est vrai, néanmoins il a l'air très distingué...

— C'est bien lui. Il me tarde de le revoir... Knud, je veux dire. J'y vais demain matin.

Elle s'y rendit à la première heure. Ce qu'elle vit la cloua sur place.

Une jeune femme lui ouvrit :

— Monsieur Debeer... Monsieur Marc Debeer ? réussit-elle enfin à balbutier.

— Monsieur Marc ? Oh ! il n'est pas ici, il est parti en voyage. C'est mon mari et moi qui nous occupons des chiens pendant son absence. A votre service, Mademoiselle.

— Je suis venue voir mon chien.

— Votre chien ?

— Oui. Un fox. Il s'appelle Knud.

— Knud ? Alors c'est vous la demoiselle qui habitez l'Angleterre ? Monsieur Marc a emmené Knud avec lui. Il est allé faire du camping en Ardenne. Poste restante, Bouillon. Il ne reviendra pas d'ici trois semaines.

Après cela, ni la triomphante visite chez les Collard, ni le déjeuner très amical chez l'oncle Auguste (« Je suppose qu'on doit te demander la permission maintenant pour te glisser un billet de mille ! ») ni les bouches bées de cousins et de cousines ne parviennent à remplacer la joie si avidement attendue de se pavaner devant Marc, parée des plumes de son premier succès !

Elle retourna à Londres sans le voir et, ayant accepté l'offre de Pinn, un contrat d'un an, elle vint grossir les rangs de ceux qui, dans le monde de Fleet Street et de la grande Publicité, sont appelés avec une affectueuse ironie les enthousiastes de Mitre Yard.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

ANDRÉ STEYLAERS

# JACQUES COPEAU

Avec la mort de Jacques Copeau, c'est le plus grand homme de théâtre français depuis Molière qui vient de disparaître. Non l'acteur ni l'auteur dramatique, car il y en eut, certes, de plus considérables, mais le réformateur passionné qui marqua son art d'une empreinte ineffaçable, dans la mesure où en procède, depuis qu'il entreprit son action, tout ce qui s'est fait de valable.

C'est en 1913, que Jacques Copeau lançait dans la *Nouvelle Revue Française* le manifeste fameux qui déclarait une guerre sans merci « à cette industrialisation effrénée qui, de jour en jour, plus cyniquement, dégrade notre scène et détourne d'elle le public cultivé ; aux amuseurs, aux marchands éhontés, à l'esprit de cabotinage et de spéculation, à la veulerie, au désordre, à l'indiscipline, à l'ignorance, à la sottise, » à tout ce qui achevait de ravaler le théâtre et d'en faire *le plus décrié des arts*. En contrepartie de ce tableau peu flatté mais véridique, Copeau opposait « un désir, une aspiration, une volonté » soutenus, ajoutait-il « à défaut de génie par une ardeur résolue, une force concertée, le désintéressement, la patience, la méthode, l'intelligence et la culture, l'amour et le besoin de ce qui est bien fait ». Et il annonçait la création « sur des fondations absolument intactes, d'un théâtre nouveau, point de ralliement de tous ceux, auteurs, acteurs, spectateurs que tourmente le besoin de restituer sa beauté au spectacle scénique. » Le réformateur n'employait pas encore le mot de *poésie*. Mais tenez pour assuré qu'il y pensait.

Hors du cercle de ses amis de la *N. R. F.* et de *l'Abbaye*, André Gide, Jean Schlumberger, Henri Ghéon, Roger Martin du Gard, Jules Romains, Charles Vildrac, Georges Duhamel et quelques autres, l'entreprise était accueillie avec scepticisme. Quant à ce qu'il est convenu d'appeler « le monde des théâtres »,

si cruellement fustigé, on n'y cachait pas l'espérance, que dis-je, la certitude d'une prompte faillite.

Nous ne rappellerons pas dans le détail les débuts du théâtre du Vieux-Colombier, l'étonnement des premiers spectateurs lorsque au soir du 22 octobre 1913, après *Une femme tuée par la douceur*, du vieux Thomas Heywood, le rideau se releva sur un *Amour médecin* éclatant de fraîcheur et de mouvement. Ce n'était pas, ce ne pouvait pas être un triomphe, car les habitudes étaient encore les plus fortes, la nouveauté trop grande. Pourtant, si d'aucuns se montraient réticents, d'autres ne celaient pas leur enthousiasme. André Suarès écrivait : « ...Je n'ai jamais vu Molière mieux servi. » Et Léon Daudet, dans une de ses intuitions fulgurantes, affirmait : « Il y a là quelque chose qui grandira ».

Cinq mois durant, Copeau et les siens livrent bataille. On joue l'*Avare*, les *Fourberies*, le *Médecin malgré lui*, la *Jalousie du barbouillé*, *Barberine*, la *Navette* de Becque, le *Pain de ménage* de Jules Renard, le *Testament du Père Leleu* de Roger Martin du Gard, les *Fils Louverné* de Jean Schlumberger, *l'Eau de vie* de Henri Ghéon. Les spectateurs de l'orchestre se contentent d'applaudissements de politesse, mais la jeunesse qui emplit le fond de la salle ne se rassasie pas d'acclamer les acteurs. Et puis, brusquement, en mai 1914, c'est la stupéfiante révélation de *la Nuit des Rois*. Paris est conquis.

Chaque soir on se bat au guichet pour arracher une dernière chaise, un dernier tabouret. « En quinze jours, écrit M. Jean Schlumberger, tous les Shakespeariens du monde furent alertés, et surent qu'en France l'œuvre venait d'ouvrir les ailes d'un papillon sorti de la chrysalide ». Deux mois après, la guerre brisait net cet élan merveilleux.

Cette rupture brutale a eu sur le destin de Jacques Copeau — et par conséquent sur son œuvre — une influence considérable. Le tirant de l'action, féconde en soi, elle le rejeta vers des réflexions et des recherches auxquelles ne l'inclinait que trop sa formation intellectuelle et cet impitoyable esprit d'analyse dont il devait, à longue échéance, « éprouver les dommages ». Avec cette lucidité un peu cruelle qui ne le quittait jamais, il n'en faisait pas mystère, dix-sept ans plus tard, et convenait que « s'il avait pu se remettre à l'ouvrage en décembre 1914, le *Vieux-Colombier* eût probablement suivi son évolution sans heurt et atteint son épanouissement naturel, matériellement

et techniquement, dans son exploitation et dans son École ».

En 1917, deuxième et lourde épreuve ; le gouvernement lui demande de regrouper sa Compagnie et d'aller à New-York aider à notre propagande en y jouant le répertoire français. Le labeur qu'il y accomplit l'exténua, au physique comme au moral. Plus de cinquante pièces furent jouées au cours de deux saisons dont la seconde fut, à proprement parler, un véritable enfer : vingt-cinq spectacles à monter en vingt-cinq semaines ! Comme Paris, New-York avait été conquis par la qualité des réalisations offertes. En 1919, Copeau rentrait en France, ayant pleinement rempli sa mission, laissant là-bas un exemple et une réputation. Mais, de ces travaux forcés, il rapportait avec « une étouffante moisson d'expériences, » quelques blessures et le mépris renforcé pour une « exploitation qui use les forces, dévie les volontés, gâche le travail, fausse les idées, détruit l'artiste. »

Au vrai, il ne s'était jamais considéré comme un directeur de théâtre. C'était avant tout un homme de lettres, et la fondation du *Vieux-Colombier* avait eu pour objet premier de fournir à ceux de ses amis de la *Nouvelle Revue Française* qui, comme lui, avaient choisi de s'exprimer dans des œuvres dramatiques, un lieu où ils en auraient la liberté. La nécessité d'une part, son mouvement intérieur, sa « vocation » de l'autre, l'avaient conduit à faire de la mise en scène, voire à jouer la comédie, mais, au contraire de cet autre réformateur qu'il respectait, André Antoine, il restait essentiellement un écrivain, un critique, oscillant sans cesse entre le refus qu'il voulait opposer aux contingences et l'obligation absolue de s'y soumettre.

Quand nous l'avons connu en 1921, et lorsque quelques mois plus tard il nous eut fait l'honneur de nous admettre à son amitié, nous avons été le témoin d'abord amusé — ô jeunesse ! — puis inquiet, puis navré de ce drame intérieur qui le torturait jusqu'à l'âme. Le *Vieux-Colombier* avait rouvert ses portes, jouait presque chaque jour à bureaux fermés, d'où l'on concluait que ses affaires étaient prospères. Et ce n'était plus seulement le public parisien qui se pressait dans la salle aux murs nus. La province, l'étranger accouraient à leur tour. L'influence de Copeau s'étendait à toute l'Europe. Cependant les recettes étaient insuffisantes pour amortir les dépenses. Des amitiés dévouées qui s'ingéniaient à combler le déficit se hasardaient à suggérer la construction d'une salle plus vaste, offraient d'en

assumer le soin. Suivant le gré de son humeur, Copeau gardait le silence ou écrasait l'interlocuteur d'un regard qui lui ôtait l'envie de poursuivre. De toutes ses forces, il se refusait à cette « tentation du succès » qui lui était devenue d'autant plus odieuse qu'autour de lui d'aucuns n'y avaient pas résisté, le mettant dans l'embarras. Meurtrissures ajoutées à quelques autres...

Habitant le quartier, il m'arrivait souvent d'aller l'attendre à la fin du spectacle et de l'accompagner chez « Lipp » avec Michel Saint-Denis, son neveu et secrétaire général, puis de le reconduire jusque chez lui, rue du Cherche-Midi. Un jour qu'il venait de jouer Alceste, comme il nous était apparu plus désabusé que de coutume, je l'avais plaisanté en lui disant que la pièce était finie. Sous l'aile inclinée du feutre cabossé, son bel œil doré me foudroya d'un éclair, tandis qu'il tirait sur sa pipe, dédaignant de répondre.

Nous quittâmes la brasserie. Boulevard Saint-Germain, rue du Dragon, nous allions en silence, le bruit de sa canne dont il martelait le trottoir doublant celui de nos pas.

Devant sa porte je lui tendis la main et lui souhaitai le bonsoir : « Montez avec moi », me dit-il brusquement après avoir repoussé le lourd vantail. Dans l'antichambre, il se débarrassa de son grand manteau brun. Je le regardai, à la fois ému et un peu effrayé par la crispation de sa bouche. Et tout à coup, se plantant devant moi avec une colère grandissante : « Non, jeune homme, la pièce n'est pas finie, comme vous semblez le croire. Elle n'est jamais finie. Elle ne le sera jamais. Vous me manifestez une amitié qui me plaît parce que je la crois sans calcul et qu'elle est parfois insolente. Vous avez donc le droit de savoir que je ne suis pas, comme *ils* disent, un janséniste du décor, un sadique de la pauvreté, un théoricien du renoncement et autres foutaises. La vérité ? Je suis un homme qui use ses jours et ses nuits à une besogne qui n'est pas la sienne. Rien de ce dont on me loue ne me satisfait, parce que ce qui est déjà réalisé ne compte plus et que seule vaut une recherche qui permet d'avancer à tâtons vers la perfection, recherche hors laquelle tout n'est que rabâchage. Ce que l'on me demande, c'est de me contenter d'exploiter ce que j'ai réussi, de me reposer sur mes lauriers, de les monnayer, vous entendez bien, mon petit, de les mon-nay-er. On me tient pour un virtuose... » Puis, éclatant de son grand rire sardonique, il ajouta : « ... comme un pianiste ».

Éprouvait-il, ce soir-là, une âpre joie à se meurtrir ? Il ouvrit une armoire et en tira des lettres qu'il me passait. Toutes — et de quels noms elles étaient signées ! — l'assuraient d'une gratitude éternelle. « Celui-ci m'a traité de maniaque dans une récente interview, sans doute pour me remercier de lui avoir appris, avec l'orthographe, comment on écrit une pièce. Il ira loin... Celui-là, un « ami » de vingt ans que j'ai joué — et avec quel cœur ! — mais, qui pour un paiement d'honoraires en retard m'envoie l'huissier et me menace de saisie. Ce troisième me doit presque tout ce qu'il sait de notre métier et Dieu m'est témoin que son apprentissage n'a pas été facile. Il cherche à me torpiller. Et cet autre... Et cet autre encore... Mais à quoi bon poursuivre ! Voilà ce que m'ont réservé des hommes sur qui j'avais le droit de compter. Pouah ! » J'insinuais alors qu'il y en avait d'autres dont il n'avait pas à se plaindre, bien au contraire. « Oui, bien sûr, murmura-t-il. Mais pourra-t-on jamais comprendre ? »

***

Aussi bien, lorsqu'il nous découvrit un peu plus tard son dessein de fermer le *Vieux-Colombier* et de faire retraite loin de Paris en emmenant les seuls jeunes gens de son École, nous comprîmes qu'en dépit de toutes les instances il ne reviendrait pas sur sa décision. Tous ceux qu'il aimait, qui l'avaient soutenu, qui étaient prêts à l'aider encore avec le plus complet désintéressement s'y employèrent, mais ne purent le fléchir.

Ce fut une imprudence et une erreur. Oserai-je ajouter qu'il n'en avait presque pas le droit ?

Malgré tout ce qu'il pensait, le succès du *Vieux-Colombier* n'était pas un succès de surface. L'élite du public ne tolérait plus le trompe-l'œil du carton-pâte et de la toile peinte. La Comédie-Française elle-même devait en tenir compte. L'action en profondeur était certaine, et pas seulement réduite à des trouvailles de mise en scène. De jeunes écrivains enthousiasmés par ce qu'ils découvraient au *Vieux-Colombier* d'honnêteté dans tous les domaines s'étaient mis à écrire pour le théâtre. Des comédies comme *Bastos le Hardi* de MM. Régis et de Veynes, *la Folle journée*, de M. Emile Mazaud, apportaient plus que des promesses et annonçaient cette floraison « d'œuvres fortes » qu'aux termes du *Manifeste* de 1913 le *Vieux-Colombier* avait l'ambition d'ac-

cueillir. Des aînés comme Ghéon et Benjamin travaillaient et l'on pouvait attendre d'eux, guidés par Jacques Copeau, de grandes choses. Quelles hauteurs, par exemple, n'eût pas atteintes Jean Giraudoux, collaborant avec ce Maître dont la culture et le goût, unis aux siens, l'eussent aisément défendu contre sa facilité, détourné de certaines négligences. La fermeture du *Vieux-Colombier*, il faut le dire, faucha net de grandes espérances, et le malaise du théâtre entre les deux guerres s'en trouva aggravé.

Dans sa solitude de Pernand, Copeau entreprit un autre combat. Les joies qu'il y trouva dès l'abord cédèrent bien vite à ces mêmes contingences qu'il avait cru fuir à jamais, car il lui fallait assurer la subsistance de la communauté dont il demeurait le chef. Le 30 décembre 1926, il m'écrivait de New-York où il était allé monter *les Frères Karamazoff* : « Une fois encore, je suis la victime du terrible surmenage auquel je suis soumis pour gagner ma vie ». Mais il ne se rendait pas. Entre deux tournées de lectures ou de conférences qui le conduisaient en Angleterre, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Hollande et dans les pays scandinaves il s'arrêtait pour quelques jours à Paris, espéré, attendu, fêté par tous ceux qui ne prenaient pas leur parti de son absence. On l'interrogeait avec passion... On l'écoutait... Oui, là-bas, en Bourgogne se préparait l'instrument du renouveau.

Les mois passèrent, puis les années. Un jour enfin, il dut se rendre à l'évidence. Les espoirs qu'il avait nourris n'étaient pas comblés. Là encore les exigences de la vie, les réactions de la matière vivante jouaient contre lui. En 1931 il rendit la liberté à ses élèves, recouvrant la sienne du même coup. Paris crut le ressaisir. Des pétitions circulèrent, où voisinaient les plus grands noms des Lettres, des Arts et du Théâtre qui demandaient qu'on lui confiât la Comédie-Française. Une cabale plus puissante que le vœu unanime réussit à l'en éloigner. Une saison, il mit en scène et joua à l'*Atelier* une comédie de Shakespeare. Ce fut sans lendemain. Très vite le resaisissait un besoin de solitude qui correspondait aux exigences d'une vie intérieure de plus en plus intense depuis qu'il avait retrouvé la foi.

En 1940, il accepta de revenir pour administrer la Comédie-Française, mais certains refus qu'il opposa aux occupants motivèrent un nouveau départ. Et maintenant... Avec quel serrement de cœur ceux qui l'ont aimé, ceux qui ne peuvent oublier

qu'ils lui sont redevables de quelques-unes des plus hautes émotions d'art de leur vie ont-ils appris, en ce début d'automne, qu'il s'en est allé à jamais !

« Le plus grand homme de théâtre depuis Molière », écrivions-nous au début de ces pages qui n'ont d'autre ambition que de dégager quelques traits d'un des êtres les plus intelligents, les plus riches de contradictions, les plus épris d'absolu de notre temps. Encore qu'on ne doive jamais devancer le jugement de la postérité, nous ne croyons pas téméraire de penser qu'elle ratifiera celui-là. Molière, son maître et son modèle, qu'il n'a jamais cessé d'interroger, sur lequel il se penchait constamment pour calquer son enseignement sur le sien, dont il a parlé mieux que personne, et dont il a écrit, sans se douter qu'il se définissait lui-même, ces lignes révélatrices : « Insulté de ses ennemis sous ce nom de comédien dont il se faisait un titre, incompris de ses amis, tourmenté par ses proches, contrarié par ses comédiens, malmené quelquefois par son public, assombri par le souci, le deuil et l'ingratitude... il continuait à trouver de l'honneur dans cette dignité que sa profession recevait de lui sans qu'elle parvînt à le diminuer ».

PIERRE VARILLON.

# CHOSES VUES EN ITALIE

## VENISE INDUSTRIELLE

*Venise* 26 *avril* 1949.

Venise, Venise du clair de lune et des rêveries romantiques, est une grande puissance industrielle. Et de ce fait, elle possède un prolétariat très important, et naturellement très extrémiste. Mais où sont donc les usines de Venise ? Et qu'y fabrique-t-on ? M. Pasquato, qui préside l'association des industries de la région vénitienne et qui, lui-même, est à la tête de diverses sociétés, m'en propose pour un jour prochain la visite.

Le port industriel de Venise est en terre ferme, à Marguera, à l'extrémité de la lagune. Il est le centre d'une énorme activité. Des bateaux y débarquent de tous les points du globe de la matière brute que les usines de Marguera transforment immédiatement et dont Venise ensuite alimente l'Europe Centrale, l'Autriche, la Suisse, l'Allemagne et jusqu'aux Etats nordiques. L'équipement du port est des plus modernes. En une journée les bateaux du plus fort tonnage sont vidés de leur contenu.

C'est au comte Volpi qu'après l'autre guerre revint l'initiative, d'un intérêt économique prodigieux pour Venise, de la fondation du port industriel. Cette guerre-ci l'a naturellement complètement ruiné, détruit, mis hors d'usage. En quatre ans, les usines ont été reconstruites, et remises en état de marche. Marguera est aujourd'hui en plein essor. Vingt mille ouvriers y travaillent nuit et jour. Et c'est ainsi que Venise n'a pas seulement pour industries nationales, l'amour et la poésie.

*Venise 27 avril.*

Je finirai donc mon séjour à Venise, en prenant connaissance d'un monde à l'échelle de Lens et d'Anvers. Pourquoi pas ?

On veut bien m'embarquer dans la suite de M. Sarragat, ministre de la marine marchande et vice-président du conseil, qui vient rendre visite justement à ce qu'il ne connaît pas plus que moi, puisque me dit-on, il n'y est jamais venu: le port commercial et le port industriel de Venise. Lesquels ne font pas qu'un. Le premier est uniquement un port de transit. Le second est, je l'ai dit, hier, un centre de transformation industriel. L'un est régi, comme sous le règne des Doges, par un provéditeur, lequel est le comte Cicogna. L'autre est évidemment soumis à des intérêts privés et exploité par eux.

Rien n'est plus plaisant, dans un certain sens, que les visites officielles. On monte dans des voitures. On en descend en hâte. On s'y précipite à nouveau. On a l'air important. On est photographié. On soulève la curiosité. On regarde. On ne comprend rien. Mais, tout de même, on apprend des choses. Et puis, les gens sont très gentils. Je n'aimerais pas du tout ne faire que cela. Etre ministre, par exemple. Mais quelquefois, par hasard.

Le comte Zorzi se fait accoster par un marin. Ce dernier lui demande s'il pourra dire un mot à Sarragat. Ce sera bien difficile et nous n'y pouvons rien, explique le comte Zorzi. L'autre a l'air de protester. C'est la République et la liberté, oui ou non ? Finalement, M. Zorzi lui demande son placet qu'il fera parvenir au ministre. Le marin est très content. Mais avec ce brave et un peu naïf garçon il n'y a pas grande foule à attendre ou acclamer M. Sarragat. Les quais sont presque déserts, et les ouvriers qui travaillent ne se dérangent pas. A peine s'ils lèvent la tête et se détournent un instant.

Ce port était, il y a quatre ans, un amas de décombres. Bassins crevés, quais démantelés, bâtiments effondrés. Il est aujourd'hui tout neuf. La faculté de bâtir est en Italie une sorte de nécessité physiologique. Elle est de l'ordre de la nature. Et de même que les plantes repoussent instantanément et sur les plus fraîches ruines, de même l'Italien, truelle en main, remet debout tout ce qui vient à crouler de son clocher, en moins de temps qu'il n'en faut ailleurs pour construire une cabane à lapins. Mais les guerres sont quelquefois très utiles. Et à celle-ci Venise devra

donc d'avoir un port tout neuf, équipé avec l'appareil technique le plus moderne.

Nous regardons fonctionner d'immenses grues aériennes, nous pénétrons dans de vastes hangars, nous parcourons des docks considérables. Mais tout cela est visiblement prêt à une activité plus considérable que celle d'aujourd'hui. Il est évident que le port commercial de Venise est loin, actuellement, de travailler à la limite de ses possibilités. C'est que le commerce avec les Balkans, qui fut toujours si important pour Venise, est totalement interrompu par les circonstances politiques, tandis que le commerce avec les Amériques a tendance à être capté par Gênes. L'antique rivalité des deux grands ports est plus vive que jamais. Le grand vœu, l'espoir tenace des Vénitiens, c'est la construction du canal Venise-Locarno qui serait la voie de pénétration naturelle et directe de leur commerce et de leur industrie dans un immense arrière pays.

Dans le bureau du comte Cicogna, le tracé de cette future voie navigable est déjà sur carte, tout indiqué. Je trouve émouvante cette fidélité de Venise à son propre style. Venise rêve toujours à de nouveaux canaux. C'est sa façon de respirer. Peut-être un jour le Grand Canal ira-t-il jusqu'aux lacs suisses ?

Nous embarquons à bord de motoscafs qui nous font faire le tour, en attendant, de cet autre grand canal qui traverse Marguera. Je suis frappé de constater combien ce paysage industriel, ces réservoirs énormes, destinés au pétrole, ces cheminées, ces usines, ces montagnes de sel ou de charbon, ces pylones et ces grues, composent sous le ciel vénitien un spectacle non du tout hostile, ni même attristant, mais au contraire empreint d'une sorte de sérénité et de noblesse. C'est encore le style de Venise qui continue. Il est indestructible, quelque métamorphose qu'il exige de soi.

Tout de même, je m'inquiète rétrospectivement. Comment se fait-il que la proximité de Marguera et plus encore celle de son port commercial, qui ont été l'un et l'autre violemment bombardés, n'aient pas provoqué une catastrophe et pulvérisé Venise elle-même ? Il paraît que, pour une fois, c'est avec un souci évident de ne toucher que ce qu'ils voulaient atteindre précisément, qu'ont procédé les aviateurs bombardiers. Et notamment, ayant à détruire un navire chargé d'explosifs et ancré sinon dans le Grand Canal, du moins à l'entrée de celui de la

Giudecca, les Anglais sont descendus sur lui en piqué, à quelques mètres de ses mâtures, afin de l'atteindre sûrement et lui seul. L'explosion n'en a pas moins fait s'écrouler avec fracas toutes les vitres et tous les lustres de Venise.

A vrai dire, on ne voit pas Venise mourant de mort violente. Il y a là quelque chose d'impossible. Dans très longtemps peut-être ne sera-t-elle plus qu'un coquillage vide, aux circonvolutions inexplicables, mais son destin ne comporte pas la chute de l'étoile Absinthe.

Cet après-midi les armateurs reçoivent, à la Chambre de Commerce de Venise, M. Sarragat. Celui-ci écoute, deux bonnes heures durant, s'exprimer les doléances et les vœux vénitiens. Je n'entends pas très bien ce que l'on demande au ministre. Ma connaissance de la langue italienne ne va pas jusqu'à suivre le fil de tous ces discours. Il ne me semble pas, toutefois, que cette éloquence soit purement académique, comme il arrive souvent en semblable circonstance, dans tous les pays du monde.

Au contraire, les voix sont chaudes, le ton plein d'insistance, la parole vive et empressée. Après la tasse de café dont l'absorption est aussi rituelle en Italie que celle de la coupe de champagne en France, M. Sarragat répond. Il a la langue, si je puis dire sans manquer de respect, aussi bien pendue que ses interlocuteurs. Il va à toute vitesse. Quelquefois une phrase française vient se glisser dans son discours. Il a de l'autorité et du charme. Je conçois assez bien que cet homme encore jeune soit le chef d'un parti puissant et une des personnalités gouvernementales d'Italie les plus en vue. Cela dit, il a le port, l'allure que j'ai connus à tous les ministres et plus généralement à tous les hommes politiques que j'ai rencontrés dans ma vie en France. Comme il y a un genre prélat, un genre boxeur, il y a un comportement ministre.

A l'issue de la séance, on me ménage une petite entrevue avec M. Sarragat. J'ai vingt fois sollicité à Rome l'audience d'un des membres de l'actuel gouvernement italien. En vain. Je suis satisfait de ce que les circonstances me proposent celle-ci aujourd'hui. M. Sarragat représente, dans la coalition au pouvoir, le parti socialiste. Du moins l'aile droite de ce dernier. On sait qu'en effet les socialistes de gauche, ceux qui suivent M. Nenni, sont avec les communistes, dans l'opposition. A vrai dire, plus rien ne distingue ces socialistes-là des véritables communistes.

Mais ces derniers ont tout intérêt à conserver entre eux et leurs alliés une distinction théorique. Il y a donc peu de chances que les uns et les autres fusionnent.

— Ce qui nous sépare des socialistes communisants ? Mais tout, exactement tout, me dit M. Sarragat. Et d'abord, le sens de la liberté humaine.

Je demande au ministre quel est, dans la situation actuelle de son pays et du monde, le problème italien numéro un. Quel est de tous ceux qui se posent à elle, le problème que l'Italie doit résoudre en premier et coûte que coûte. La réponse est comme faditique. Je l'attendais.

— C'est le problème de l'émigration. Il conditionne tout l'avenir de l'Italie. La situation est extrêmement brutale et dramatique. L'Italie a deux cent cinquante mille naissances de trop chaque année. En admettant qu'elle puisse donner de quoi vivre à cinquante mille de ces nouveaux Italiens, il en reste deux cent mille qui sont destinés à mourir de faim. Que faire dans ces conditions ? L'Amérique du Nord pratique depuis longtemps une politique de la porte fermée à laquelle elle ne paraît pas prête à renoncer. Ce n'est pas ce qu'il reste d'Europe qui peut offrir aux Italiens de grandes possibilités d'expatriation. Reste l'Amérique du Sud. Mais elle est peu équipée industriellement. Si les Etats-Unis prenaient la décision d'engager une politique économique tendant au développement industriel des pays latins du continent américain, le problème italien, et quelques autres non moindres, concernant l'ensemble de l'Europe, — telles sont les paroles de M. Sarragat, — seraient résolus. Oui, évidemment, l'Amérique, au centre de tout. L'Atlantique étant la nouvelle Méditerranée. Et New-York, la future Rome. Mais voilà ? Le siècle d'Auguste n'en découle pas tout naturellement.

*Venise 29 avril.*

Le monde moderne passe son temps à tout métamorphoser. Il n'est de substance qui entre ses mains n'en devienne une autre. Il n'est de force commandée par lui qui ne soit destinée à permuter avec une autre.

On me mène aujourd'hui à Marguera visiter quelques-unes de ces puissantes usines que Venise a installées à ses portes et où, tout aussi bien que les villes les plus industrielles d'Italie et du reste du monde, elle triture la matière, selon toutes les

règles du siècle. J'avoue cependant que je découvre un monde. Je regarde des portes s'ouvrir, d'énormes gâteaux de feu s'effondrer par paquets. Une fumée verte jaillit. Le ciel et la terre sont noirs. Il pleut. Il ne peut pas ne pas pleuvoir. Je me passerai de dire que c'est un spectacle « dantesque ». Non. L'univers de Dante est celui de la finalité humaine. Ici, nous sommes comme à l'origine de tout, en pleine Genèse. Ces mécaniques opèrent, avec le feu et la matière, un travail géologique, primordial. Voilà l'impression. Comme quoi l'ère moderne n'en est peut-être qu'aux tous premiers débuts d'un nouvel âge et recommence-t-elle tout du cycle.

Cette usine est celle de la Vetrocoke, société qui a pour activité essentielle la fabrication du verre, mais qui fait dériver de cette industrie première un certain nombre d'autres, annexes, de nature chimique. L'ingénieur qui nous pilote, le comte Zorzi et moi, a longtemps vécu en France, notamment à Rouen, où il travaillait dans des usines comme celle-ci. Il est certain que pour un Français, il est assez émouvant et surprenant de voir combien d'Italiens ont eu commerce avec la France, et parlent sa langue. Mais alors on finit soi-même par éprouver un sentiment de gêne. On se dit que ce serait plutôt au voyageur, au visiteur à s'efforcer vers ses hôtes et à ne pas être plus étranger chez eux qu'ils ne le seraient eux-mêmes chez nous. Quoi qu'il en soit j'écoute les explications qui me sont fournies.

Nous voici devant le premier stade des opérations industrielles de la Vetrocoke. Dans ces chambres de chauffe on distille la houille. Le gaz produit est canalisé dans ces longs et énormes tuyaux en plusieurs directions. D'abord vers l'usine de verre, ensuite vers Venise, enfin, vers l'établissement chimique qui se trouve à l'autre extrémité de Marguera.

Le résidu de la distillation, c'est-à-dire le coke, est poussé hors des casemates par un piston qui le précipite, à l'état incandescent, dans des trains de wagonnets qui n'auront rien de plus pressé que de le conduire à la douche pour l'éteindre. Le spectacle est extraordinaire, je dois l'avouer, quand les portes s'ouvrent et que le coke enflammé tombe à l'extérieur. La température dans les chambres de distillation atteint paraît-il 1.100°. Invinciblement je pense aux fours crématoires des Allemands. Tel est au XX^e^ siècle de quoi est fait l'imagination d'un honnête homme. Voilà de quelle horreur son esprit est encombré.

Nous entrons maintenant dans les ateliers où se fabrique le verre. L'instrument essentiel en est ce four, énorme casemate en terre réfractaire percée de portes. Un ouvrier les ouvre. C'est la gueule du dragon. Il est impossible d'en supporter l'haleine. Pas davantage ne peut-on y risquer un coup d'œil. Du moins, nu. On nous passe des écrans de verre bleu. A travers, s'aperçoit le travail des éléments. Des langues de feu jaillissent des parois, vers l'intérieur des fours et y portent à l'incandescence le mélange de sable, de carbonate de chaux et de sulfate de soude qui va devenir sous leur action la pâte à verre. La fusion est si intense que, tous les deux ans, on est obligé de refaire entièrement les fours. Et un dépôt formidable de verre, une masse congelée, étincelante, stratifiée, subsiste seule qu'on est obligé de concasser, de briser à coups de pioche. C'est le sol de la lune.

Mais voilà, paraît-il, l'organe le plus précieux et le plus difficile à manier de toute l'usine. C'est un rouleau sur lequel s'enroule la feuille de verre à l'état pâteux, visqueux, au fur et à mesure qu'elle sort du four. L'opération est très délicate car d'abord le mouvement doit être d'une régularité absolue, ensuite la température elle-même doit être constante. La moindre erreur de réglage provoquerait sur la pâte de verre ainsi étirée des défauts qui se retrouveraient ensuite sur la feuille elle-même, une fois refroidie. Pour l'instant des flammes rouges la lèchent inlassablement, et l'on se demande comment cette substance pourra dans un instant n'être plus qu'une grande surface lisse et froide qu'il faudra un diamant pour couper.

A ce moment retentit lugubrement une sirène. L'idée d'usine étant liée depuis la dernière guerre inévitablement à celle d'objectif militaire, l'impression est fort désagréable et rappelle quelques mauvais souvenirs.

Mais nous poursuivons en paix notre promenade. A l'intérieur d'un très long conduit, dont la température est de moins en moins élevée, le verre lui-même continue la sienne. Un instant, on me fait regarder à l'intérieur d'un autre four, en forme de cube. Je ne sais plus du tout aujourd'hui à quoi il peut bien être destiné. Mais le spectacle qu'il renferme est d'une beauté véritablement infernale. Là-dedans encore des flammes brûlent, mais situées sur des sortes de corniches internes, elles semblent des flambeaux d'une puissance et d'un éclat incomparables.

Au centre, le vide. C'est un tombeau, une fabuleuse demeure destinée à entretenir en vie on ne sait quelle chose qui est peut-être la mort.

Mais revenons à notre feuille de verre. Elle apparaît enfin sous sa forme définitive, portée par un train de palets et accueillie par des ouvriers qui la rayent sur toute la largeur mécaniquement, tous les deux mètres environ, puis d'une poussée la cassent. Il ne restera plus à accomplir sur elle qu'un travail de polissage et de taille.

Le verre est donc à Venise une industrie. Il y est aussi un art. Je l'ai constaté à Murano. C'est de rigueur. Venise n'est pas née de l'eau sans être vouée à la transparence.

***

Nous nous transportons maintenant à l'usine chimique de la Vetrocoke. Nous traversons une partie de Marguera. Certaines usines sont ornées de drapeaux. Ce sont celles qui attendent M. Sarragat. Ce ministre socialiste doit être plus ou moins considéré comme un traître par les ouvriers auxquels il rend visite, si j'en juge par l'opinion qu'ont en France les communistes de M. Léon Blum. Or, pour être bolchevisés, les travailleurs de Marguera semblent l'être, en totalité. A la porte de l'usine où nous pénétrons, on vend *l'Unita*. Et tout à l'heure, dans un de ces ateliers que nous avons traversés, j'ai vu suspendu, le long du mur, un panonceau portant la faucille, le marteau et l'étoile rouge, amoureusement dessinés.

L'usine dans laquelle nous entrons ressemble à un laboratoire, à une clinique. Elle contraste entièrement avec la précédente. Un ordre minutieux, tel est le seul travail des ouvriers qui ont à surveiller les machines et les appareils desquels dépend la transformation du gaz en ammoniaque, fonction essentielle de la présente usine. Il arrive, ici, par les immenses tuyaux que nous avons vu partir tout à l'heure de l'usine de distillation de la houille, deux à trois cent mille mètres cubes par jour de gaz. C'est par le froid qu'on en obtient le fractionnement. Ce froid doit être intense. 180° au-dessous de O. A cette température le gaz se liquéfie. L'hydrogène s'en sépare. Il suffira ensuite de mêler l'hydrogène à l'azote pour fournir l'ammoniaque. Et l'azote

est tout simplement emprunté à l'air. C'est une matière première toute trouvée.

On se livre devant nous à une petite expérience. On apporte sur la terrasse un seau rempli d'eau. Du moins mon ignorance le croit-elle.

En réalité cette eau se trouve être de l'air liquide, dont la température est d'environ — 190°. On y plonge un rameau. Il gèle instantanément et casse ensuite comme une tige de verre. On y laisse tomber un morceau de bois enflammé. Il jette une lueur étincelante, puis s'éteint. Enfin on répand sur les marches le contenu du seau. Un nuage nous enveloppe. C'est l'air qui retourne à son état naturel.

La grande salle de l'usine ronronne du bruit doux des moteurs. Elle a été au lendemain de la guerre reconstruite en huit mois.

Dans d'immenses réservoirs, le gaz subit une pression de huit cents atmosphères. Ce n'est rien auprès de celle que quelquefois l'âme est capable d'endurer. Sans doute, pourtant, la moindre erreur de la technique ou de la nature ferait-elle voler cette « Métropolis » en éclats. Devant des tableaux couverts de manettes, de cadrans, d'aiguilles, de tubes, les ouvriers sont tout à fait contemplatifs. Il leur suffit de temps à autre de réajuster l'harmonie qui ne doit pas cesser de régner dans ce monde inhumain.

Cette usine produit le nitrate de chaux, le nitrate d'ammoniaque, le sulfate d'ammoniaque, toutes substances qui sont des engrais de première importance. Dans un immense hangar, et du haut d'une passerelle, les sels tombent en pluie blanche et s'accumulent sur le sol. On les recueille, les met en sac, et les entasse sur des camions qui ne cessent d'accourir.

Voilà le cycle terminé de ces grandes manœuvres industrielles. Marguera est le théâtre de bien d'autres encore, tout aussi complexes et laborieuses. Et pourtant cette Venise-ci, toute vouée aux forces de la matière, n'est-elle pas autant que l'autre, celle d'un songe ?

*(A suivre.)* ROGER LANNES.

# L'HEURE DE LA LIBÉRATION

## LES AMÉRICAINS A SCHWÄBISCH GMÜND

### Avril 1944

Après avoir passé quelques mois au camp de concentration de Ravensbruck, j'avais réussi à m'évader en octobre 1944 ; mais mon aventure devait se terminer tragiquement, un mois plus tard, par une nouvelle arrestation sur les bords du lac de Constance. La justice allemande me jeta en prison, où mon sort fut cependant moins dur que celui de mes compagnes demeurées à Ravensbruck. J'étais, en avril 1945, dans une petite ville du Wurtemberg, à Schwäbisch Gmünd, quand l'avance des troupes américaines décida l'autorité judiciaire à ouvrir les portes de la geôle où nous étions une demi-douzaine de Français et de Françaises parmi les détenus allemands de droit commun.

Pendant plus d'une semaine, pourvue de tickets d'alimentation par les services officiels, et d'argent par mes compatriotes prisonniers de guerre, je vécus libre dans le cadre de la petite ville que les bombardements avaient épargnée par miracle. Seul, le quartier de la gare portait la trace sévère des incursions aériennes. Je logeais dans un camp de travailleuses françaises, qui occupait, dans la Pfeffergasse, un hôtel réquisitionné, le *Gasthof Zum Hohenstaufen*. Par une faveur spéciale, j'y avais trouvé place dans l'ancienne salle de bar, la moins malpropre de l'auberge, affectée aux jeunes mères et à leurs bébés. Les bruits de la bataille qui, chaque jour, se rapprochait davantage jetaient dans la terreur les pauvres femmes, et pour les rassurer veillaient avec elles, autour des berceaux, les pères putatifs, tous français, travailleurs libres.

C'est vers le 20 avril, une quinzaine de jours après Pâques, que les attaques incessantes des avions mitrailleurs, le roulement des canons, la hâte des escouades du génie qui faisaient sauter les ponts nous annoncèrent l'imminence de la libération.

Dans l'après-midi, une telle averse de fer me surprend dans la rue que je dois me réfugier, avec la foule accourue de tous les points de la ville en un abri sûr, une grotte creusée au flanc de la colline qui domine la gare. J'y reste longtemps, dans une cohue qui parle les langues les plus diverses, car, aux autochtones, se mêlent les travailleurs étrangers, les prisonniers de guerre, les déportés de Russie.

De l'entrée du souterrain, on assiste à l'ultime bataille qui oppose l'aile marchante des Américains aux nids de résistance allemands accrochés aux collines qui nous font face.

Des essaims d'avions ne cessent de tournoyer, piquent, remontent, virent d'une aile sur l'autre. Le tac tac des mitrailleuses, le crépitement des armes de bord rythment leurs figures dansantes. Et, derrière la colline où nous nous adossons, voici qu'un canon se met à tonner, très proche. Les obus passent au-dessus de nos têtes ; nous voyons les points de chute. Quelques-uns sur la ville étendue tout entière à nos pieds dans le soleil déclinant ; une colonne de fumée monte de l'usine à gaz, une grande colonne droite, car il ne fait pas de vent. Un autre coup atteint la caserne perchée sur une colline à l'est. Entre les grondements de la pièce d'artillerie, s'entend le bruit de moulin à café que font les mitrailleuses de l'autre côté de la crête ; on se bat certainement tout près. Nous percevons même des crissements métalliques, qui doivent être de tanks en marche. Un jeune homme a rampé jusqu'en haut du talus ; dissimulé dans l'épais d'un buisson, il distingue, à quelques mètres à peine, des soldats allemands à plat ventre au bord de la route, pointant leurs armes.

Nous sommes sur la ligne de bataille. C'est très excitant. Et dans la fièvre qui m'agite, où perce un merveilleux espoir : la délivrance, le retour au foyer, j'éprouve avec une extraordinaire acuité, comme si les nerfs vibrants nous mettaient à l'unisson de la musique des choses, j'éprouve le contraste, grandiose comme les prodiges de la nature, entre la guerre qui tournoie dans le ciel, qui pousse sa rumeur partout dans l'ombre descendante, qui apeure les humains tapis dans la caverne, — et le charme paisible de la petite ville qui semble rêver, absente du drame où elle plonge,

Schwäbisch Gmünd que j'embrasse du regard, inondée de soleil couchant ; ses toits de braise rougeoyante, ses clochers allumés de nacre, le Münster en forme d'arche de Noé, dont les clochetons accrochent, quand s'assombrit le soir, les derniers reflets, tout roses.

***

Vers neuf heures, le combat marque une accalmie. Plus un avion dans le ciel. Le canon s'est tu. Des ouvriers français qui occupent l'ancien camp des Russes se sont risqués à traverser la voie de chemin de fer pour réintégrer leurs baraques. Je n'ai pas envie de passer la nuit dans la grotte ; je n'ai ni vivres ni couverture et cette fourmilière d'Europe nouvelle ne m'attire guère. Suivons les traces de mes compatriotes. Entre les rails tordus, je cherche un passage, près des bâtiments écroulés de la gare des marchandises et de wagons troués comme des passoires. Me voici dans la ville ; pas un chat dans les rues. A toutes jambes, j'enfile la route qui passe près de la prison. Un salut au passage aux fenêtres grillagées dont je me sens ce soir si merveilleusement échappée. Le petit pont sur le fossé qui longe les boulevards ; la tour de garde coiffée d'une poivrière. J'arrive à la Pfeffergasse au moment où s'allume le clair de lune qui fait irréelle cette nuit de prodiges, habitée d'ombres bleues sur le pavé et d'enseignes qui tremblent, captant les frissons de la brise dans leur or.

Au *Gasthof zum Hohenstaufen,* je trouve les salles complètement vides.

— Holà ! les camarades ! Hallo France !

A mon cri répond un écho de dessous la terre. Je cherche à tâtons l'entrée de la cave. Au bas de l'escalier, dans le noir que perce à peine un quinquet, des ombres vagissent, comme dans les oubliettes de Barbe Bleue qu'a découvertes Ariane.

— D'où venez-vous ? s'exclament, gentiment inquiètes, les travailleuses-fantômes, qui se sont terrées avec leurs protecteurs et leurs marmots dans le cellier. Nous nous demandions si vous étiez morte. Venez avec nous ; nous avons descendu des matelas, des couvertures.

Pourquoi s'ensevelir ainsi quand tout est calme ? Non, j'attendrai une reprise des hostilités pour me précipiter dans l'abri.

Bonne nuit dans les cachots de Barbe Bleue ! Au fond de la nursery silencieuse, où je suis si bien toute seule, j'ai tapé ma

paillasse pour qu'elle soit plus moelleuse. Je m'endors du sommeil du juste.

Une main qui me secoue l'épaule me réveille en sursaut.

— Qu'y a-t-il ?

— Buvez cela ; il faut prendre des forces, ça va recommencer.

Je ne comprends pas tout de suite. Une forme est penchée sur moi, dans laquelle je reconnais une de mes compagnes de la chambre des nourrices. Elle tient une bougie d'une main, de l'autre un verre d'alcool qui empeste.

— Il n'y a rien comme le schnaps pour vous donner du cœur au ventre. Nous venons tous d'en avaler ; je vous ai monté votre part de gnole.

Attention touchante. Bon gré, mal gré, il me faut ingurgiter le tord-boyaux qui ne parvient pas à me tirer complètement de ma somnolence. Quels signes, au fond de la cave, ont pu faire croire à ces taupes qu'un danger les menace ? On n'entend rien. La lune s'est couchée ; il n'y a même plus une lueur aux fenêtres.

Merci au nocturne échanson ; mais qu'il s'en aille au diable. Je me retourne de l'autre côté, cherche à reprendre mes songes interrompus, quand un bruit dans la rue m'éveille tout à fait. Des pas, des roulements, des voix. Intriguée, je me dresse sur mon séant, je tends l'oreille. Je finis par sauter hors de ma paillasse et sortir de la maison.

Dans la Pfeffergasse qu'un dernier rayon de lune pâlit encore, une procession d'hommes, de femmes est en marche, traînant de petits chariots à quatre roues, portant des sacs vides.

Je les interroge, étonnée :

— Où allez-vous ? Que faites-vous ?

— On fait au jardin de la ville une distribution de vivres, me répond une ménagère sans s'arrêter.

Des vivres ! Quand on a connu la faim en prison, on ne les dédaigne en aucune occurrence. Emboîtons le pas à la caravane. Mais les camarades du camp aimeraient aussi profiter de l'aubaine. Je rentre au Gasthof, les hèle à l'entrée de la cave.

Oui, des provisions leur seraient utiles. Deux hommes sont commandés de corvée par ces dames très autocratiques. Ils m'escortent, un sac sur l'épaule, quand je m'en vais dans la nuit devenue toute noire, à grandes enjambées, vers le Stadtgarten où s'engouffre la colonne migrante.

Où diable a lieu la distribution ? Sur le côté du jardin, dans

un bâtiment administratif qui sert d'entrepôt, je vois disparaître par une porte basse les silhouettes qui se bousculent à l'entrée, s'enchevêtrent, forment des remous désordonnés avec d'autres silhouettes qui sortent, déjà servies.

Et bien servies. Seigneur, quelle générosité ! Le Reich finit en torrent de ripaille. Je ne puis discerner dans l'obscurité la nature exacte des fardeaux d'où me viennent des relents de fromage, de lard, d'alcool ; mais chacun de ces pèlerins de la nuit quitte le sanctuaire avec une charge aussi grosse que lui. On ne voit dans les allées que ballots qui tanguent, charrettes débordantes qui craquent des essieux, sacs qu'on traîne en haletant. Je me crois dans un de ces rêves que je faisais en cachot, quand la faim exaspérait, les poussant aux plus folles prodigalités, les débauches de l'imagination.

Aussi ai-je franchi, le cœur battant, le seuil de ce palais d'ombre où dame Friande en personne doit faire distribution de ses largesses. On n'y voit pas très clair. C'est à une espèce de cave qu'on accède, en descendant quelques marches. Deux hommes qui les remontent me heurtent brutalement, m'envoyant au visage une haleine empestée d'eau-de-vie. J'en perds un peu contenance, et ne distingue rien du tout d'abord dans l'étrange pénombre piquée de quelques points lumineux qui bougent. Seule me prend à la gorge cette odeur d'alcool dont la bouche des deux ivrognes exhalait les premières effluves, mais qui croît à mesure que je descends, m'enveloppe d'ondes où j'ai l'impression de flotter car ces vapeurs vous grisent. Quand je touche le sol, mes pieds enfoncent dans du liquide, y baignent jusqu'à la cheville. Et me penchant, intriguée par cette odeur de spiritueux comme si se concentraient ici tous les chais de la Charente, je m'aperçois avec stupeur que cette inondation, c'est de l'alcool ; on patauge dans les liqueurs. Autour de moi, les hôtes de cette surprenante demeure, nombreux, courbés en deux, braquant des torches électriques ou faisant craquer des allumettes au risque de provoquer des déflagrations, font à chaque « floc » de leurs souliers dans la mare se lever de nouvelles vagues de parfum où mon cerveau s'embrouille.

Où suis-je ? Que fais-je ici ? Que font ces gens qui se lavent les pieds dans un mélange de kirsch, de cognac, de genièvre ? A qui s'adresse-t-on pour recevoir des vivres ?

A personne. C'est dans la nappe de liquide que, plongeant

les mains, on découvre des trésors. Chacun en prend tout ce qu'il veut. Aucun service d'ordre n'exerce de surveillance. Non pas distribution, mais pillage. Les autorités locales ont-elles ouvert la porte pour permettre aux habitants cette ultime régalade, et enlever un butin aux vainqueurs ? Ou plus probablement, quelques énergumènes ont-ils fait sauter les verrous, donné l'exemple, vite suivi, d'une mise à sac ?

Pillage silencieux. L'atmosphère de cette cave où l'on se meut, comme dans une fumerie d'opium, entre le rêve et le réel, invite aux gestes feutrés, aux propos à voix basse. Les ombres penchées, mal dégagées du halo de toutes ces clignotantes étoiles au ras de terre, se pressent de remplir corbeilles et poches de toile, puis glissent vers la sortie.

Mes doigts se sont englués dans une vase de sucre, ma foi fort appétissante. Si privée fut ma captivité de toute espèce de friandises ! Mon instinct aidant de fille et petite-fille de sucrier, je fouille avidement les bas-fonds confits d'alcool, cette pâte composite où se mêlent au sucre qui n'a pas fondu dans le liquide sursaturé, des pois secs, du vermicelle, des fragments non identifiables, et sans doute beaucoup de poussière. Je remplis de cette mixture mon cabas, le seul récipient dont je dispose, un petit sac qu'une compagne m'a confectionné dans la cellule avec une serviette de toilette, pour que je puisse emporter mes hardes le jour de la libération. Le tissu éponge colle, je le touche avec délectation ; et de temps en temps, poursuivant dans une euphorie à laquelle cette ivresse par le nez sans doute n'est pas étrangère, ma pêche en trouble alcool, je me lèche les doigts, je fais même une assiette de ma paume renversée pour lapper à petits coups cette confiserie imprévue qui me paraît plus délicieuse que marrons glacés et confitures de mon enfance.

Le long des murs, il y a des caisses empilées ; elles sont toutes vides. Le saccage touche à sa fin. Vides comme les barriques alignées d'où s'épandit, dans une invraisemblable gabegie, cet étang liquoreux où les pillards prennent des bains de pieds. J'ai opéré à l'aveuglette, n'ayant pas de luminaire. Dans la confusion des ombres dérobantes j'ai perdu mes deux cavaliers. L'un m'a frôlée tout à l'heure, il pliait sous une cargaison de bouteilles.

Quand j'émerge, un peu titubante, en haut de l'escalier, la nuit m'apparaît féerique en son illumination d'étoiles. Elles chantent, ces étincelles au ciel, comme en moi chante, attisée

par une pointe d'ébriété, éclairante ainsi qu'un grand feu de joie, l'espérance du jour qui va poindre, du jour attendu depuis tant de mois au fond des prisons, du jour de miracle.

Au *Gasthof zum Hohenstaufen*, des ritournelles m'accueillent, venues du profond de la cave, mêlées de hoquets, de sons étouffés, de bris de verre. Les bouteilles du pourvoyeur ne sont pas restées longtemps dans le sac.

Je ne tiens pas en place. Une impatience joyeuse me fait humer l'espace comme si j'avais des ailes. Aussi, quand l'une des mères, sortant des bras de Bacchus, s'exclame :

— Il n'y a plus de lait pour les petits ; en pourra-t-on trouver aujourd'hui ?

Je saisis le prétexte. Escortée de nouveau par une paire d'hommes qui tiennent à peu près sur leurs jambes, me voici dans les rues désertes, courant à l'opposé du jardin vers la laiterie, tout au bout de la ville. L'aube est grise encore, froide, elle a un goût de fruit acide. Nos pas résonnent sur le pavé comme dans une cathédrale. De temps en temps, au fond du silence, très loin, des bruits confus nous font dresser l'oreille ; on ne les peut analyser. Une fois, un sifflement nous aplatit sur la chaussée, suivi d'éclats sourds et d'une odeur de fumée ; l'usine à gaz, que nous longeons, est de nouveau touchée. Ce n'est qu'un petit obus, le nuage qui se délite tout doucement au-dessus des murs est un nuage pour rire. Deux autres coups prolongent l'alerte, dont les points de chute sont plus éloignés. Et puis, c'est fini ; de nouveau le silence dans les rues solitaires.

Quand nous avons fait remplir nos bouteilles à la machine dans la laiterie industrielle où les employés ont dû veiller toute la nuit, nous revenons sans encombre au logis, saluant le soleil qui fuse d'un seul coup au-dessus de l'horizon, très pur. Un soleil d'Austerlitz, tout gonflé, crevant, débordant de la gloire qu'irradie aussi mon cœur où bat une charge à le faire éclater.

« Ils entreront à dix heures », le propos court à travers la cité. Les gens bien informés ajoutent :

— On ne se battra plus. Les officiers français prisonniers ont servi d'intermédiaires pour faire savoir aux Américains que Schwäbisch Gmünd est un centre sanitaire, que les hôpitaux sont remplis de blessés de guerre. Ainsi nous seront épargnés des bombardements.

Bien avant dix heures, j'arpente les chaussées fiévreusement.

Par où entreront-ils ? Je ne voudrais pas manquer le prélude. Une lumière de fête en lance déjà les premières notes. Dans le ciel, les avions rôdent par essaims, descendent parfois jusqu'au ras des toits, mais ils ne tirent plus. Et les rues s'animent ; des groupes s'interpellent, peu nombreux, mais qui font du bruit. On n'y parle guère allemand, les autochtones se calfeutrent chez eux ; tous les volets sont clos aux façades vertes, roses, bleues, qui rient dans le soleil, égayées encore par leurs rampes de fleurs. Dans l'entrebâillement de persiennes vite refermées quand on les regarde, on devine des nez curieux. Les boutiques offrent visage de bois ou de fer, derrière leurs rideaux métalliques, leurs panneaux de chêne aux barres verouillées.

— *Nou, slava Bogou ! Nakonietz mui svobodni* (1).

— *Viva il fino della guerra !*

— Veine ! Enfin on sort de la m...

Les exclamations fusent en tous sens ; délire d'une joie cosmopolite, que les mystères de la cave, cette nuit, ont enrichie de charges explosives, car l'enthousiasme a des accents avinés, et mille zigzags fait la marche de triomphe qu'esquissent dans un désordre joyeux, se tenant à trois ou quatre par le bras, garçons et filles venus des quatre points cardinaux de l'Europe, mais qui dansent les mêmes entrechats, se jettent en coulisse les mêmes œillades attendries par l'ivresse.

Plus brutale est parfois l'exubérance des délivrés.

— *Brutta chimmia senza caude !* (Sale singe sans queue).

La réponse est d'une langue que je ne connais pas. Les deux énergumènes se sont jetés l'un sur l'autre, je ne sais pour quel motif ; ils n'en ont peut-être que la fureur de l'alcool. Ils se roulent à terre ; deux *schupos* ont peine à les séparer, les entraînent hurlants dans une rue latérale. Les ruisseaux, le long des trottoirs, sont pleins de pois chiches, de macaroni gluant de liqueurs, reliefs de la nuit fantastique qui me convainquent que je n'ai pas rêvé, qu'il y a bien eu cette caverne de délices dans l'aventure où je nage sans parvenir encore à prendre pied. Je remarque la tenue digne des prisonniers de guerre français en uniforme. Ils n'étaient pas dans la cave cette nuit, ils marchent très droit. Les officiers, au nombre de trois ou quatre, ont un air d'autorité, comme s'ils avaient repris déjà leur poste dans l'armée. Le lieutenant Lehman,

(1) Dieu merci ! Nous voici enfin libres ! (en russe).

le plus ancien en grade, qu'escorte un *Hauptmann* très pâle, lance à chaque groupe qu'il rencontre, calmement, sans presque élever la voix, un avertissement :

— Défense de piller. Toute contravention pourra être punie de mort. Vous avez à défendre l'honneur français.

Un cordon de badauds entoure le Marktplatz qui est entièrement vide ; vide comme le plateau d'un théâtre où la pièce attendue ne commence pas, bien que tous les lampions soient allumés, la grande illumination du soleil qui verse à pleine liesse ses gerbes d'étincellements sur le pavé, sur la vieille fontaine où la Madone au croissant de lune redorée par son feu, porte, goguenarde, l'auréole.

Devant l'hôpital militaire, sur le côté étroit de la place qui fait face au Rathaus, un groupe impressionnant se détache, disposé sur les marches du perron : quelques blessés, la tête enveloppée de bandages, ou le bras en écharpe, et, les encadrant, tout le personnel sanitaire, infirmières vêtues de neige, la croix rouge sur le voile, militaires en uniforme, marqués de la même croix rouge sur le brassard. On dirait des statues, si grave est l'immobilité de ces personnages sur leur socle.

L'horloge de l'Hôtel de Ville marque dix heures et quart quand débouche, inattendu, un cortège. Une douzaine de gamins de la *Hitlerjugend*, en blousons de toile à camouflage, qui pédalent à la queue leu leu sur leurs bicyclettes trop grandes, font à trois reprises le tour complet de la place en chantant leur chant de guerre émaillé de cris gutturaux. Ils le chantent cette fois lentement, tristement. C'est comme une cérémonie funèbre. Si lugubre ce défilé de collégiens déguisés en soldats, dans l'atmosphère de défaite. Un mutisme absolu les accueille, fait de surprise et de pitié, me semble-t-il. Quand ils ont fini leurs trois tours, ils disparaissent comme ils étaient venus, à la queue leu leu.

Onze heures. Onze heures et demie. Que font donc les Américains ? Viendront-ils ? Le cercle des spectateurs, autour de la scène vide, commence à s'impatienter.

Apparaît soudain le délégué belge à bicyclette :

— Mais ils défilent déjà devant l'hospice civil. Dépêchez-vous si vous voulez les voir.

Courbé sur son guidon, il file comme le vent.

Débandade générale. Dans la direction qu'indique le cycliste, je galope à perdre haleine. Je ne rencontre partout que badauds en attente, dans le soleil plus étourdissant à mesure que tombe

plus droit du ciel où il monte sa clarté. Déçue par ma quête ; je reviens vers le Marktplatz, lorsqu'au détour d'une ruelle très étroite, un tonnerre me fige sur place.

Surgit de la chicane un monstre d'acier, gris de poussière, qui allonge à son avant une gueule de canon. Sur les tôles, parmi les sacs à terre, les équipements, des hommes assis, à genoux, accroupis, le visage noir de poudre et de crasse, traits tendus, mains crispées, tiennent en joue des fusils, braquent des revolvers, prêts à tirer à la moindre alerte. Doucement, très doucement, le monstre tourne, fait un difficile virage, de toute sa masse pesante, autour d'un pâté de maisons, disparaît à la croisée des rues étranglées. Et un autre monstre tend son mufle en gueule de canon, tout semblable au premier, chargé du même équipage harnaché de guerre, qui pointe ses armes avec des mines féroces. Même manœuvre lente pour doubler le cap des bâtisses en éperon.

Trois, quatre... L'un après l'autre ils arrivent à leur allure lourdement obstinée, traînant à grand fracas leurs patins de ferraille. Chaque tank apporte sa grappe humaine de la même couleur que l'acier souillé du véhicule. La toile kaki des vêtements, les ceinturons d'où pendent grenades, cartouchières pleines de balles brillantes, les casques voilés d'un treillis de corde, tout est d'un brun grisâtre, comme si c'étaient des fantômes qui hantaient la cité moyenâgeuse, parmi les maisons aux longs toits, doublées d'ombres étrangement nettes dans la splendide lumière. Ces sombres nuances, à la fois revêtent d'effroi les géants mécaniques hérissés d'hommes, qui roulent sur leurs chenilles dans un tapage d'enfer, et leur enlèvent de la réalité. L'engin formidable qui menace de sa gueule muselée tournante en tous les sens, n'est-il point taillé dans de la boue et de la poussière, avec les êtres bronzés, maculés, qu'il porte, qui s'accrochent aux tôles, qui surgissent de la tourelle centrale dont le calot oscille, rabattu, qui montrent leurs figures sales à l'avant dans une fente de l'acier ?

Je suis restée clouée, incapable de faire un mouvement. L'émotion me noue la gorge. Et voilà que des Français, civils et militaires, courent derrière moi. Ils crient, acclament les vainqueurs. Ils se précipitent à l'avant des forteresses roulantes, se hissent à la force des bras, des genoux, au risque de se faire écrabouiller par les rouleaux en mâchoire, jusqu'à ces camarades cuirassés de farouche poussière, qui leur sourient sans détendre la crispation du visage ni baisser un instant leurs armes.

La ruelle où les tanks ont tourné aboutit au Marktplatz. L'idée me traverse soudain la tête, quand se dissipe ma stupeur première. Vite, allons les accueillir, c'est là-bas que sera le triomphe.

L'écho des ovations, avant même que j'arrive, me transporte en plein ciel de gloire. Et mes genoux tremblent si fort que je ne peux plus avancer, je me mets à pleurer comme une Madeleine quand j'aperçois sur l'esplanade la formidable procession. Dans l'espace aéré, les monstres prennent une poignante réalité. Les hommes qui les montent, à présent qu'ils voient plus loin autour d'eux, ont perdu de leur aspect rébarbatif ; ils regardent, ils rient à grandes dents blanches ; les nègres parmi eux se distinguent à peine des autres, tant la bataille a noirci les visages. Et des Français s'agrippent à toute l'infrastructure des chars, si pâles, blêmes d'enthousiasme et d'émotion près des faces brûlées de ces diables qui ont l'air de sortir d'un enfer. Eux aussi, les fils de mon pays participent à la lente marche triomphale. Tout à coup, sur le tank d'avant-garde, sortie de je ne sais quelle poche de capote, large comme une voile de navire, une bannière se déploie : bleue, blanche, rouge.

— Vive la France !

L'ai-je entendu, ce cri, qui est sorti de ma gorge en même temps que la clameur montée de la foule ? Il est des bouleversements si profonds que l'être y perd pied. On ne discerne plus rien qu'une joie sauvage, une clarté qui éblouit, et ce battement dans les artères de mille tambours qui font mal à force de vibrer le bonheur. Je comprends qu'on puisse mourir d'allégresse.

***

Quand j'ai repris ma claire conscience, les tanks s'étaient arrêtés, encadrés d'autos militaires de la même facture grossière, de la même couleur de boue et de poudre. Un groupe d'officiers entre au Rathaus ; un autre groupe se dirige vers l'hôpital, au seuil duquel montent la garde toujours, sans qu'ils aient bougé d'un pouce, soldats casqués de gaze, blanches *schwester*, infirmiers et médecins. Tout à l'heure, nous les verrons rentrer dans le bâtiment, avec les Américains qui leur témoignent de la déférence.

Un peu plus tard, derrière le chevet de la Johanneskirche, j'aperçois les premiers prisonniers allemands. Une trentaine

d'hommes venus du front, qui se sont accroupis sur le sol, le dos appuyé au mur de l'église. Ils sont très jeunes, et paraissent harassés. L'un d'eux a la tête bandée d'un linge sanglant ; un autre porte en écharpe le bras droit. Deux soldats américains les gardent, revolver au poing.

J'avoue que, malgré la pitié que m'inspiraient les pauvres diables, je les ai regardés avec une certaine satisfaction, un plaisir de revanche. J'ai revu à cette minute les hâves soldats de notre armée que j'avais rencontrés près de Saint-Germain-des-Prés, le 14 juin 1940, poussés comme un troupeau par de verts gardes-chiourme. Les premiers prisonniers français qui aient frappé mes yeux, qui m'ont fait monter le rouge au front. La honte est aujourd'hui lavée.

Dans l'après-midi de ce jour mémorable, apparaissent des affiches sur le mur du Gmünder Hof, où les habitants viennent coller leur nez, en grappes sans cesse renouvelées, comme des mouches l'été aux cloisons des étables. Instructions concernant la livraison des armes, le change de l'argent, la discipline de la circulation, etc. Déjà passent des gens qui portent au Rathaus, où s'est installé le commandement militaire, fusils de chasse, poignards, revolvers, même des postes de T. S. F. qu'ils serrent sur leur cœur en marchant.

Sur le Kornmarktplatz, aux confins de la ville, je viens, brisée par trop d'émotion et par une nuit d'insomnie, chercher la paix du soleil de trois heures qui dore la vieille maison très haute au mur de poterie rose striée d'un brun croisillon. Voici la façade bleu d'ardoise au fronton souligné d'un blanc rehaut, et le jardin étroit entre ses grilles, d'où surgit à l'arrière-plan, au-dessus des pommiers en fleurs, le toit de cendre ajourée de flamme du Munster et ses clochetons ardents. Je suis venue dans cet asile de rêve, quand une peur m'y surprend.

Je m'y croyais seule. On n'entendait que le pépiement des oiseaux dans le jardinet sauvage. Un éclat brusque, me fait sursauter. La poussière a volé ; là, par terre, cette petite chose noire d'où monte une fumée ?... J'ai à peine le temps de penser : « une grenade » qu'un crépitement pleut autour de moi. Dans la ruelle où je me précipite, je me heurte à trois ou quatre soldats américains qui, dos à la muraille, jambes écartées, tiraillent, les uns dans l'axe de la venelle, d'autres en l'air, vers les fenêtres qui leur font vis-à-

vis. Quelle embuscade dans ce coin d'exquise poésie ? D'où est tombée la grenade ?... Comme bien on pense, je n'ai pas posé de questions. Serrée dans une encoignure, j'ai attendu la fin du feu d'artifice, d'ailleurs très bref. Puis j'ai filé sans demander mon reste.

Dans les rues, sur les places qui forment le centre de la cité, tout autre est le spectacle. A vous soulever le cœur ! Le pillage commence. Vitrines crevées ; des voleurs s'enfuient avec des montres plein les mains, des chaînes d'or ballottantes hors des poches.

Dans un dépôt d'alimentation, la bousculade tourne au tragique. Ces gens croient-ils qu'ils vont mourir de faim ? Le couloir d'accès est étroit ; un escalier en tire-bouchon monte aux chambres de réserve. Dans ces lieux étranglés, une véritable pâte humaine se pétrit. A coups de coudes, à coups de poings, à coups de pied. Des forcenés tapent à l'aveuglette ; des femmes écroulées hurlent sous les bottes qui leur foulent le ventre. Visage en sang, l'œil exorbité, deux bêtes de proie se disputent la même prise, se l'arrachent des mains, cognent du front contre la poitrine, d'un croc en jambes roulent à terre où des pieds les écrasent. Vociférations, cris de colère, cris de douleur. Gémissement d'animal blessé. Fonçant comme des tanks au travers du magma, des forts de la halle se fraient un passage vers la sortie, emportant sur l'épaule des caisses qui tanguent au-dessus de la foule, débordantes de paquets de sucre, de sacs de farine, de café en boîtes, de riz qui coule de sachets crevés... Comment l'homme peut-il se ravaler à telle bestialité ?

Plus gaiement se fait le cambriolage, le long de la vieille caserne, dans la rue ; ici, ce sont des femmes surtout qui profitent de l'aubaine. L'étage supérieur du bâtiment recelait un dépôt d'uniformes de la marine. Quelques hommes y sont montés, et par les fenêtres jettent à poignées aux filles qui tendent les bras, les pantalons de matelots dont elles vont lancer la mode pour les dames, là tout de suite, avec des hennissements de plaisir.

— A moi !

— A moi aussi !

— Encore un, mon vieux pote !

— T'auras une bise pour ta peine !

Sur la chaussée, enlevant leurs jupes, elles essaient les beaux pantalons de drap bleu, qui prennent au niveau des chevilles

une ampleur élégante ; elles s'admirent les unes les autres, se prenant par les mains tournent en chantant des rondes folles. Ne dansent-elles pas la Carmagnole ?

Mais voici des trouble-fête. Dans la personne de policiers américains, et — quelle émotion de voir des armes entre les mains de nos soldats ! — de militaires français, anciens prisonniers, qui ont récupéré pistolets et fusils.

— Arrière ! Défense de piller !

Quelques coups de feu tirés en l'air ont suffi à disperser les troupeaux de chacals. Mâles et femelles n'en gardent pas moins leur proie ; ils fuient en rasant les murs.

La soirée est d'une paix dominicale. Dans les rues baignées de la clarté du couchant, des flâneurs devisent en rond. De braves bourgeois se sont assis sur des chaises au seuil de leur maison, comme le dimanche au village. Dans les regards, je lis de la curiosité ; un soulagement aussi : la guerre ici a pris fin ; et l'on ne s'en est pas trop mal tiré.

Sur le boulevard Hermann Goering, qui longe la Rems, encaissée en cette limite de la ville entre deux talus gazonnés où des tilleuls, sous les villas claires déplient leurs feuilles toute neuves, j'ai rencontré un convoi militaire. Des tanks suivis de chars à bancs où s'entassent les soldats. Le convoi a stoppé. Alors les badauds font cercle autour des véhicules. D'abord circonspects, ils s'enhardissent. Les enfants caressent le mufle d'acier des géantes machines.

— *Schokolat !* mendient leurs voix timides.

— *Zigaretten*, osent les parents, voyant sourire les dents blanches dans les visages terreux.

Les soldats se font un peu prier ; ils ont dû distribuer tant de cigarettes et de plaques de chocolat ! De leurs poches émergent pourtant quelques trésors, et l'on fraternise. Deux Hollandais engagés dans l'armée américaine et qui parlent allemand haranguent un auditoire improvisé.

— Vous voyez que nous ne sommes pas des barbares. Nous n'en voulons pas à la population, mais au régime...

Suivent les slogans d'usage. Remous d'aise dans le parterre.

— Vous arrivez, dit son porte-parole, en libérateurs, non pas seulement des étrangers qui sont ici, mais de nous-mêmes qui étouffions sous le régime hitlérien...

Le nazi est un animal à curieuses métamorphoses. On ne le

peut identifier sous ses mues successives. La faune de ce pays en fut, dit-on, très riche ; impossible à présent d'en dénicher un seul.

— Hitler ! Pouah ! Nous n'avons jamais goûté à ce gibier-là...

Parmi les souvenirs truculents de ce jour, haute en couleurs me reste la soirée au camp des travailleuses.

J'y rentre vers sept heures, dans l'intention de confectionner, si je puis approcher du réchaud, une de ces bouillies que le sucre aromatisé de la cave rend succulentes, et de me coucher de bonne heure. Je tombe de sommeil. Dans la cour du Gasthof, deux hommes me barrent le passage, qui sont en train de vider une querelle : deux Français, un ouvrier civil et un prisonnier en uniforme — le seul que j'aie vu manquer de tenue dans ce carnaval des délivrés. La rixe est violente ; les adversaires, pris de boisson, se disputent sans doute le fruit de leurs rapines. Horrifiée, je vois luire une lame, le soldat recule, la joue traversée d'une estafilade saignante. Quelques passants que j'ai hélés m'aident à séparer les deux ivrognes, qui achèvent le combat en débordements nauséabonds.

J'en reste écœurée quand je franchis le seuil de notre logis, où ces dames s'inquiètent fort peu des différends de leurs protecteurs. Elles sont dans la fièvre des apprêts d'un bal.

— Les Américains viennent ce soir ; on va danser, me disent-elles, affairées, sans interrompre travaux de balayage, d'époussetage, bien nécessaires car les flocons de poussière rivalisent avec les punaises en d'épiques chevauchées. On empile les paillasses le long des murs, pour dégager la piste. Des verres s'alignent sur le comptoir flanqués de bouteilles qui les dépassent en nombre ; la pêche au schnaps, cette nuit, fut fructueuse. Et devant un fragment de miroir suspendu au-dessus du baquet à vaisselle, les élégantes se pomponnent, roulent leurs boucles, peignent des museaux tout frémissants de désir.

— On va s'en fourrer, fourrer jusque-là ! fredonne une amateur de radio qui connaît ses classiques.

— Quelle noce qu'on va faire ! C'est pas tous les jours qu'on est délivré !

L'exclamation vient d'une rousse petite femme d'aspect puéril, à qui on donnerait le Bon Dieu sans confession.

Près d'elle, Manuela l'Espagnole, un splendide animal féminin, chevelure en aile de corbeau, regard comme deux braseros, manœuvre alternativement la houpette et le mouchoir.

— Qu'est devenu mon Wilhelm ?... Je ne le reverrai plus jamais. Est-ce qu'ils ne l'ont pas déjà tué ?

La larme qu'elle verse à ce souvenir de l'amant en uniforme feldgrau, elle s'empresse d'en effacer la trace, la ravine où se délaie le fard, sous une fraîche couche de poudre. Tandis que la rouquine, gouailleuse, l'encourage :

— T'en fais pas, ma vieille branche. Un de perdu, dix de retrouvés.

Il peut être neuf heures du soir quand les premiers citoyens des Etats-Unis font leur entrée dans la nursery transformée en salle de bal. C'est la pièce la plus élégante de l'auberge, celle qui se prête le mieux aux réceptions. Dans un coin, les six berceaux serrés font un nid blanc d'où s'échappe parfois un vagissement.

— Faudra pioncer, les mômes, commande une des mères, caressant des yeux la demi-douzaine de petits visages froncés, avant de rejoindre, d'une glissade sur le plancher qu'on a fait luire, la cohorte des girls qui s'empressent vers la porte, toutes en tenue de soirée : pantalons de la *Kriegsmarine*, blousons multicolores barrés de violentes écharpes.

Salutations cérémonieuses. Aucune des dames ne parle anglais ; aucun des grands garçons à la mine rieuse ne sait un mot de français. Par un de ces miracles que n'accomplit pas seulement le Saint-Esprit dans le cénacle de la Pentecôte, on se comprend vite cependant. Sur les chaises, devant le comptoir, tandis que tintent les verres, les soldats exhibent leurs trésors, cigarettes, bijoux de pacotille. Ils sortent même du fond de leurs portefeuilles, pour les faire passer à la ronde, des photographies de fiancées, d'épouses, de petits enfants. Et voulant faire des comparaisons peut-être, ils vont, sur la pointe des pieds pour ne les point éveiller, contempler dans le nid de lingerie blanche, tout au bout de la salle, les oisillons déplumés qui grimacent à la fumée des cigarettes.

Mais l'atmosphère, l'alcool aidant, et les agaceries des filles, devient vite moins familiale. Il n'y a soudain plus assez de chaises pour tout le monde, chacune des girls a élu domicile sur les genoux d'un militaire. Les privilégiés en ont deux, une dans chaque bras. Manuela, la tête sur l'épaule d'un athlète blond qui la couve du regard, divague doucement :

— Ah ! j'ai toujours aimé la grande vie !

Elle nous a décrit maintes fois ses palais en Espagne où, servie

par une armée de valets de pied, elle n'avait même pas à soulever sa couverture pour se coucher.

Par une mimique savante, elle a réussi à obtenir de son amoureux qu'il lui dise son nom : Willy. Alors, battant des mains :

— Que c'est drôle ! Le même nom que l'autre : Wilhelm, Willy... C'est comme s'il avait changé d'uniforme.

Les accents du *O darling Clementine* emportent la gaieté commune. On s'embrasse, les regards chavirent. Les *sweetheart*, *darling*, *my love* s'entrelacent aux « chéri », « mon chou à la crème », entre les rengaines sentimentales poussées en langues alternantes par des voix qui s'éraillent.

Et quand paraît, aux applaudissements de la société, un camarade armé d'un accordéon aussi grand que son long personnage en drap kaki, ce sont des valses chaloupées, des tangos très tendres, des swings aguicheurs qui remplissent avec une musique tonitruante la nursery où les nourrissons apeurés se mettent à jeter des cris aigus de porcelets qu'on égorge.

Je saute sur le prétexte, auquel les boys sont sensibles, du repos troublé de ces innocents ; aidée par deux ou trois mères que les piaillements de leur progéniture ont tirées des fumées de l'ivresse, je réussis à pousser doucement vers la porte les couples qui tanguent et roulent au son de l'accordéon, qui s'en iront terminer dans les pièces voisines leurs ébats chorégraphiques. On y danse moins à l'aise, gêné par les alignements des châlits. Mais au point où ils en sont d'une douce ébriété, je crois que nos danseurs ont plus besoin d'une paillasse que d'un plancher pour tournoyer.

Enfin, un peu de silence dans la salle où les marmots apaisés se rendorment, tandis qu'avec les trois femmes demeurées à leur garde, je dispose nos couchettes pour prendre un repos dont j'éprouve cruellement le besoin.

YVONNE PAGNIEZ.

# LECTURES ROMANESQUES

Blaise Cendrars : *Le Lotissement du ciel* (Ed. Denoël). — Clément Richer : *Len Sly* (Ed. Plon). — Margarita Laski : *James ou la vie de château*, trad. d'Henry Muller (Ed. Plon). — Armand Lanoux : *La Classe du matin* (Ed. Fayard). — Jean Orieux : *L'Aigle de fer* (Ed. Flammarion). — Roger Vercel : *Ceux de la Galatée* (Ed. Albin Michel).

*Le Lotissement du ciel* est la suite de *Bourlinguer*, le nouveau chapitre de ces étonnants souvenirs, plus romanesques que nul roman, où Blaise Cendrars se plonge en brassant à la fois, avec son talent et son pouvoir d'évocation fascinatrice, le passé, le présent, peut-être l'avenir, humains, animaux, végétaux, étoiles, douleurs, sentiments, humour, plaisirs de l'étrange et de l'étranger, voyages, guerres, héroïsme... et, dans ce « lotissement », sainteté. Ce livre bizarre, confus, enchevêtré, où le temps n'est plus accepté en son déroulement habituel et logique, où le présent redevient le passé — ainsi d'ailleurs que dans nos mémoires usées — ce livre difficile et qui ne ressemble à aucun autre, si ce n'est à ceux de leur auteur, se lit avec, tour à tour, angoisse, émotion, halètement de parcours rapides. Parfois épuisé, on le referme... mais on le reprend, on le médite et on ne l'oublie pas.

Au sujet d'une grande douleur dont il parle avec tant de pudeur, la mort d'un fils chéri qu'il évoque en sa force, un jour bref de joie et de jeunesse en permission de « l'autre guerre » où ce cher fils, aviateur, devait être tué, au sujet donc de l'aviation, Cendrars veut lui offrir un nouveau patron, saint Joseph de Cupertino. Ce saint, en ses extases, quittait le sol et, aux yeux de témoins nombreux et dignes de foi, planait longuement et doucement tout près de la voûte de sa chapelle. Cendrars, pas-

sionné par ces récits, et avec raison, car rien n'est plus étonnant et admirable que la vie des saints, soumet aux lecteurs maintes citations de documents irréfutables. Saint Joseph de Cupertino pouvait prendre son essor, animé des ailes invisibles de son âme et de sa sainteté.

Mais Cendrars n'aime pas seulement les saints, il adore les bêtes, les animaux de toutes les espèces. Que d'anecdotes savoureuses presque incroyables dont les héros sont des animaux variés ! Ne retenons que ce voyage de retour vers la France, quittant l'Amérique du Sud et emportant avec lui des centaines de ravissants petits singes et oiseaux de paradis aux plumes de toutes les couleurs. Pour eux il retient une grande cabine de luxe, il les soigne lui-même. Hélas ! ils meurent tous en cours de route ; il ne peut sauver qu'un seul de ses miraculeux oiseaux et il a la joie de l'offrir à sa petite fille éblouie. L'oiseau dépaysé meurt à son tour ; mais l'enfant chérie a pu, en lui seul, évoquer toutes les merveilles dont Cendrars lui faisait le récit. Et puis, nous repartons pour le cœur du Brésil, les forêts sauvages, les palais bizarres, érigeant leurs fastes abandonnés au milieu de déserts, ou à demi étouffés sous des végétations terribles. Cendrars habite l'un d'eux, prêté par un fastueux ami : le palais érigé pour l'empereur qui n'y habita jamais. Quelle description ! Quel séjour ! Vieux serviteurs mystérieux et bêtes dangereuses rôdant dans l'ombre... Et enfin l'apparition d'un étonnant personnage vivant là le plus long de l'année, solitaire et désespéré parce que, en sa folle jeunesse, il a tué en duel son meilleur ami. Son seul apaisement lui est donné par la contemplation du ciel et la connaissance des astres. Il a jadis adoré Paris, et dans l'immensité céleste où toutes les célèbres, étincelantes étoiles ont déjà leurs noms, il a débaptisé certaines d'entre elles, ayant découvert le dessin ponctué d'un groupe où il a distingué l'apparition de la Tour Eiffel. Il a dressé une carte de ses astronomiques folies, il supplie Cendrars de la rapporter en France, de la montrer aux savants. Ce pourquoi tout ce chapitre, où le cauchemar est frère de la réalité, s'intitule : « La Tour Eiffel céleste ». Symbole des rêveries et des regrets d'un exilé. Mais ai-je pu faire comprendre la poésie puissante et désordonnée de ce livre ? l'intensité d'une vie où toutes les possibilités habituelles sont dépassées par le goût, le désir, la réalisation souvent insensée de l'inouï et cette qualité d'héroïsme intérieur, si rare, qui aide l'auteur à

comprendre, au-delà des contrées, des arbres, des bêtes et des douleurs humaines, la singularité fervente de saint Joseph de Cupertino ?

***

Ne quittons pas le Brésil et ses immensités sauvages sans y rencontrer *Len Sly* le nouveau personnage créé par Clément Richer, l'auteur de cette si amusante *Croisière du Priscilla* et de *Ti-Coyo et son requin*. La poésie de la nature, un réalisme ingénu, une ironie et un sens inné des dérisions du sort, font partie du talent de Clément Richer. Ce nouveau livre est, comme les précédents, dépourvu de toute sentimentalité ; pas d'histoire d'amour, pas d'aventures plus ou moins voluptueuses. Une salutaire odeur de forêt, un être fort, courageux et sain, Len Sly, des Indiens, compagnons de son effort et l'aidant à créer au milieu d'une végétation inextricable une immense plantation de café, le déroulement de ces efforts, de ces chances, de ces peines, composent un livre aéré, courageux, amusant et qui plaira non seulement à la jeunesse, qui y trouvera un exemple et un conseil, mais à tous ceux que peuvent émouvoir la simplicité poétique du style, sa fraîcheur et la beauté sans artifices d'un sujet en quelque sorte éternel, celui-là né de l'ordre primitif et divin : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ».

Len Sly veut obéir au vœu de son père mourant : enterrer celui-ci dans la forêt à même la terre en pénétrant aussi profondément qu'il se pourra dans cette sauvagerie qui lui a été donnée en « concession » lors de son émigration au Brésil. Cette concession, ce père n'a su ni la défricher ni la planter. Ce travail au-dessus de ses forces il l'a abandonné, par désespoir de la mort de sa jeune femme et il est devenu ivrogne. Son fils Len Sly fut placé chez des fermiers et y apprit beaucoup de choses utiles pour l'élevage des bêtes, les travaux des champs, l'abattage des arbres, etc... Et à la mort de son « vieux », il n'hésite pas. Il emporte le corps sur son épaule, des haches et un fusil et il part dans la forêt. Après de grandes fatigues et d'âpres aventures il découvre soudain une prairie immense où vivent en liberté des vaches, des taureaux, des chevaux... Il inhume son père auprès d'une rivière qui assure la fertilité de ce lieu de paradis et il décide qu'ici il bâtira une demeure, défrichera pour planter du café, etc... Cette fortune, que le père vivant n'avait su lui donner,

son père mort la lui fait pressentir et déjà la lui donne. Comment Len Sly arrive à réaliser ce presque miracle à force d'intelligence et de continuité dans la ténacité, le lecteur, subjugué, l'apprendra de page en page en écoutant les voix de la nature et en respirant l'odeur des forêts.

***

James, le héros, si l'on peut dire, de *James ou la vie de château* vit depuis plusieurs années dans une île déserte avec quelques compagnons du même naufrage. On ne remerciera jamais assez les îles désertes de tous les services qu'elles ont rendus et rendent encore à la littérature et aux auteurs. Mais, ici, rien de Robinson, ni de *Suzanne et le Pacifique*. Un simple prologue destiné à expliquer l'absence de ces naufragés pendant plusieurs années, loin de leur Angleterre natale, sans journaux, sans nouvelles d'aucune sorte et ignorant tout de ce qui s'est passé depuis qu'ils subsistent en sauvages sur leur récif. Mais ils avaient sauvé un appareil de radio et, réussissant enfin à mettre au point le poste émetteur, ils peuvent alerter des navires, être recueillis et bientôt rapatriés. C'est ici que leur stupéfaction commence ainsi que le conte, auquel s'est diverti l'auteur qui, précédemment, nous avait bien amusés avec *l'Amour et les nouveaux pauvres*. James, au moment du débarquement, encore en proie aux formalités et aux brimades variées des régimes en vigueur, souhaite ardemment ceci : « Ah ! si on pouvait revenir aux heureux temps d'autrefois ». Et voici que son souhait se réalise et qu'il met le pied sur une Angleterre rendue au règne des « conservateurs » lesquels ont imaginé, eux aussi, de nouvelles lois et de nouveaux modes de société. James est tout héberlué d'être accueilli à merveille par un personnage qui lui pose certaines questions et lui demande ensuite, étant données son éducation, sa famille, etc. ce qu'il souhaite. « Ne rien faire, s'écrie James, et être défrayé de tout ! » Ce vœu outrecuidant est accueilli avec la plus vive faveur. James est pourvu d'argent, d'un logement, d'un tailleur, d'un club, de billets de théâtre... Ici, les chômeurs, ce sont les gens de sa « classe » et le nouveau régime tient beaucoup à ce que toute une élite fainéante représente l'élégance, le *farniente* et le droit au plaisir et à l'insouciance.

James est d'abord tout à la joie mais, au cours de diverses

péripéties, il finit par s'apercevoir que lui, ses amis, ses pareils, sont esclaves des lois nouvelles. D'inflexibles catégories le séparent de ses amis et de ses amours. Il doit faire obligatoirement certaines choses et non d'autres et accepter l'interdiction de se livrer à ses goûts et à ses désirs. La vie est tout aussi ennuyeuse que du temps des socialistes, époque de son voyage et de son naufrage. Et d'ailleurs il finit par comprendre et voir que la prospérité dont profitent lui et ses pareils est à la base de l'exploitation du peuple, des travailleurs et des pauvres. Nous y voilà ! Ce petit livre d'apparence badine est une propagande travailliste. Tant pis ! Il nous a divertis pendant les trois quarts du roman. La dernière partie est beaucoup moins réussie parce qu'elle veut « prouver »... une moralité quelconque, ce à quoi un roman doit toujours se refuser. Mais l'auteur est doué d'un humour souvent bien amusant et Henry Muller a traduit *James ou la vie de château* avec un entrain, un talent allègre et communicatif, Henry Muller, celui qui signe dans *Carrefour* de si judicieux articles, pleins de saveur, de bon sens et de drôlerie et qu'il signe comiquement : « Le Magot solitaire ». Ce mot : solitaire me fait songer que James aurait dû retourner à la solitude de son île déserte. Emprisonné par les coutumes de son paradis des conservateurs, il aurait dû s'écrier : « Vivement mon île déserte ! » Mais non ! après une tentative d'évasion en compagnie d'une bien aimée et d'amis persécutés de façons diverses, toutes aventures de rêve et de cauchemar, James se réveille, se retrouve au quai d'arrivée et se prépare à subir avec patriotisme les ennuis et les misères des jours présents, puisque, en tous lieux, il est vain de chercher le « meilleur des mondes ». Je pense qu'Aldous Huxley a dû s'amuser de ce petit livre.

***

* *La Classe du matin* ne nous entraîne pas dans les folies comiques de l'irréel, mais nous fait assister à des scènes diverses d'une vérité un peu sordide, mais éclairée par la jeunesse, une sorte d'émotion sourde devant les laideurs de notre condition humaine et surtout le talent de l'auteur. Armand Lanoux remporta l'an dernier avec *la Nef des fous* le prix populiste et il le méritait vraiment. Je pense que Armand Lanoux est très jeune et que son expérience est déjà cependant assez longue et lourde. Il a su voir, ressentir, comprendre et même compatir. Ce livre est

l'histoire de Gilles, orphelin de dix-huit ans, recueilli pauvrement par oncle et tante et obligé, pour gagner déjà le pain quotidien, d'accepter d'être le suppléant d'un instituteur dans la banlieue de Paris, et d'y assumer la tâche de la classe du matin. Gilles a l'âme délicate, des dons de poète. N'adore-t-il pas Gérard de Nerval ? et la rudesse de son sort froisse ce qu'il y a en lui de plus secrètement et tendrement adolescent. Le voilà en contact journalier — lui si jeune qu'on le surnomme en riant « l'instruizou » — avec une bande d'enfants terribles. Quelques-uns sont intelligents, beaucoup sont retardés, stupides ou touchants par leur bêtise ou sans défense contre la férocité du nombre. Fils de commerçants du pays, de braves gens, ignorants sans doute la plupart des méfaits et la vérité du caractère et des instincts de leur progéniture, ou fils à peine francisés de réfugiés polonais ou tchèques, tohu bohu de races, rivalités de modestes plans sociaux, ou le naïf « instruizou » s'instruit lui-même avec un étonnement effaré ou épouvanté devant certaines méchancetés et férocités enfantines. Le brigand, le gangster de la classe est le farouche Tracou, personnage de dix ans, intelligent, précoce, plein d'imagination et de dons, mais animé du génie du mal, de la cruauté et des inventions dangereuses. Avec cela, intègre en ses rancunes et inexorable en ses fureurs. Puni sans sévérité, mais injustement pour la faute d'un autre, car ses nombreux méfaits et ses mensonges empêchent d'ajouter foi à ses dénégations, il ne l'oubliera jamais et accablera « l'instruizou » des perfidies de sa haine. Ce petit bonhomme a l'esprit de chef, entraîne par son prestige et son influence une partie de ses camarades en des excursions et des aventures que son talent transforme en extravagances fascinantes : guerres et combats contre la bande plus tranquille des autres élèves. Et, pour achever ce talent de petit démon, il transforme les mots, détruit et inverse les syllabes, se crée un langage, bafouille des ordures magiques et inspire la terreur. On ne peut pas oublier cet horrible et fascinant petit Tracou. L'auteur a dû le connaître ; il éclate de sève, de poison et de vérité.

Les échecs, les mésaventures professorales du pauvre Gilles, il essaie de s'en dédommager par quelques plaisirs. Ce sont des beuveries dans d'infâmes caboulots de la zone, des amours brèves avec des filles bizarres, des rixes, des danses, tout un sabbat de misère et de soûlerie, et aussi des gaietés, des farces jeunes ; et puis des histoires politiques, des harangues, des cortèges, des

illusions ; mais, grâce à une mission d'affichage dans le Valois, Gilles connaît des heures douces, des heures enfin dignes de sa jeune âme qui s'attriste de sa pauvre et laide vie actuelle. Et c'est là qu'il évoque son cher Nerval et les fantômes charmants des amoureuses d'autrefois. Cet aspect « fleur bleue » de sa nature nous aide à comprendre sa tendresse pour la jeune fille de l'instituteur Chamaillet, la frêle et blonde Elisabeth. Mais je l'avoue, cette idylle, bientôt interrompue par la mort de la jeune fille, est la moins bonne partie de ce livre dur, dont la rudesse, véridique, tour à tour ironique ou compatissante, est d'une âpre et rare qualité. « L'instruizou », à jamais dégoûté de « la classe du matin », renonce à cette sombre banlieue — d'où les départs pour Paris à l'aube lugubre sont d'une évocation si intense et si triste — il renonce, mûri et meurtri, à ses premiers espoirs et à ses premiers rêves, et il accepte la situation que lui offre un ami de rencontre : il vendra des aspirateurs et, dans ce métier symbolique, il nettoiera son passé de ses cendres et de ses poussières.

Armand Lanoux écrit quand il le faut un argot imposé par ses personnages, mais il possède aussi un style ferme, dépouillé, évocateur. Armand Lanoux a un grand talent.

***

On sait le talent de M. Jean Orieux, l'auteur de *Fontagre* et des *Ciseaux d'argent*. Son récent recueil de nouvelles, *Tiburce ou le déjeuner de soleil*, nous charmait par ce premier récit donnant son titre au volume, incident de la vie d'un enfant et dont le mélange d'ingénuité, d'ironie, de dérisoire dans le vert printemps d'un champ de course avait une saveur à la fois âpre et tendre. Voici *l'Aigle de fer* qui se lit avec intérêt du début à la fin car le récit, bien écrit, bien composé et bien mené, a de la force et du mouvement. Il nous conte l'histoire d'un Allemand. Le projet est ambitieux de nous dévoiler une âme étrangère, celle d'un princier hobereau bavarois, Siegmund, qui nous relate lui-même sa vie, dès son enfance — vieux château, forêts épaisses, mère indulgente, institutrice française, père rude et bon — jusqu'au point où s'arrêtent ses confessions lorsque, dépouillé et désespéré, il n'est plus qu'un humble secrétaire et finit ses jours au Japon. Jeune homme avant la guerre, il a partagé toutes les ambitions et tous les désastres de sa patrie ; il a cru en Hitler,

il a rempli des tâches et des missions diverses, connu la France et l'Espagne, et imposé partout sa hauteur et son prestige en compagnie de Bruno son jeune frère trop aimé... Sur ce compagnon de son sang, Siegmund exerce un pouvoir, une fascination despotiques, diaboliques. La tyrannie de sa passion est sans mesure et les scènes et péripéties qui nous les dévoilent nous semblent sans rapport avec des sentiments vraiment fraternels. Et là, nous nous demandons si le cœur, le sujet du livre, n'est pas ce sentiment et que le décor germanique et son époque politique et guerrière auraient pu ne pas être, cette passion n'ayant nul besoin de lieu de géographie et de date dans le temps ? Mais la fureur anormale d'une passion de ce genre était-elle plus compréhensible chez un être et un caractère d'une race ambitieuse et dominatrice ? Ainsi jadis, dans son *Crépuscule des dieux*, Elémir Bourges avait-il fait naître d'une lignée princière et d'Europe centrale le couple wagnérien d'un frère et d'une sœur. Ici le drame est entre frère et frère et l'auteur l'a traité avec une puissance refrénée qui a sa grandeur. Le caractère de Siegmund est révélé en ses dons, ses qualités et ses forces dangereuses par une pénétrante analyse psychologique. Est-il un symbole ? N'est-il qu'un homme ? N'est-il qu'un Allemand ? Au lecteur qui lira ces pages avec un réel plaisir, malgré la gravité du « sujet », d'en décider. Pour ma part je trouve sans attrait et même sans grande vérité les petites aventures françaises de ces jeunes Allemands venus parachever leur langage dans une Université de chez nous. Ces garçons d'une race avide se contentaient vraiment de trop peu et, ce peu, nous n'y croyons pas. Mais toutes les autres parties du roman sont vivantes, intéressantes, se déroulent en bon rythme romanesque et attestent une fois de plus le talent âpre et subtil de M. Jean Orieux.

***

Je ne veux pas terminer ces lignes sans exprimer mon admiration pour *Ceux de la Galatée*. Le superbe roman de Vercel ayant paru ici même, remportant auprès des lecteurs un enthousiaste succès, nul n'a pu l'oublier et je n'ai donc pas à rappeler les types et les aventures de ses personnages si vivants et de ses héroïques marins. Mais il faut saluer, sans retard, la puissance de ce grand livre qui célèbre le souvenir de notre fière marine à voiles, orgueil

de nos fastes lointains. Ce roman, d'un si vigoureux et évocateur réalisme, est, en certaines pages, un poème grandiose, chantant l'héroïsme humain aux prises avec la férocité et l'hostilité des éléments. Aucun lecteur n'oubliera le fabuleux passage du cap Horn sous le vol livide des albatros, les tourmentes et les ouragans de glace et de neige. Depuis Edgar Poë, nul n'a su déchaîner les affres de l'horreur réelle avec une telle réussite de fascination où l'imagination disparaît devant l'emportement de la nature. Nous sommes roulés, en ces tempêtes, enivrés par l'épouvante et le vent. Roger Vercel, auteur de tant de beaux livres, depuis la révélation de *Capitaine Conan*, a peut être écrit là son chef d'œuvre.

GÉRARD D'HOUVILLE.

# CINÉMA, DANSE, CIRQUE

*GIGI*, film de Claude Dolbert. — *LE DEUIL SIED A ELECTRE*, film de Dudley Nichols. — *RIZ AMER*, film de Giuseppe de Santis. — Le *GRAND BALLET DE MONTE-CARLO*. — *BALLETS* de Katherine Dunham. — *LE CIRQUE D'HIVER*.

L'œuvre de Mme Colette aura longtemps attendu les honneurs du cinématographe. Mais ce retard semble devoir être rattrapé. A *Gigi* vont succéder, dit-on, *Chéri* et peu après *Julie de Carneilhan*.

Le cinéma est un art qui n'a pas de trop de tous les autres, souvent, pour parvenir à ses fins. La littérature, une fois de plus, vient à son secours. Pour ma part, je ne crois pas, cependant que la découverte du monde de Colette par les producteurs de films soit une heureuse opération. Sur le plan esthétique, bien entendu.

Le génie de l'auteur de *la Chatte* est tout dans l'écriture. Privé de l'expression verbale, son art romanesque s'allège et se dénude. Le cinématographe n'y trouve pas le volume de péripéties, d'aventures et d'accidents, qui lui est indispensable pour lui-même jouer son rôle dramatique. Et de surcroît ce moyen d'expression voué à d'immenses foules manque de la liberté nécessaire pour aborder avec élégance et franchise le domaine de la psychologie des mœurs qui est celui-là même où se complait Mme Colette.

Il s'ensuit que les livres de cet écrivain risquent, comme cela se produit avec *Gigi*, d'apparaître, transmués en films, assez

minces et légers, ce qui est véritablement une trahison inadmissible, tandis que le cinéma, en la circonstance, accuse les défauts qui lui sont comme inhérents, à savoir, en tout premier lieu, l'inaptitude à la révélation des sentiments cachés, et des troubles secrets de l'âme.

Pourtant il semblerait qu'entre le côté physique de l'art de Colette, sa sensualité, sa fraîcheur, son amour de l'amour et de l'ingénuité, son sens de la nature enfin, et ce fait que le cinéma n'a guère d'autres moyens d'expression que plastiques, pût être découvert quelque chose de commun. Mais il y faudrait un peu de génie. En bref, tant que Mme Colette ne surveillera pas la réalisation des films inspirés par ses œuvres, et surtout tant qu'elle n'en écrira pas au moins les dialogues, tout se passera de cette triste façon qui consiste à nous entendre faire le récit d'une histoire de Colette par quelqu'un qui en sait beaucoup moins que notre propre mémoire, et qui y supplée par la mimique et le mouvement. A ce compte, il est bien évident que le sel de la terre s'affadit.

Gigi est une enfant. Au train où la mène sa famille elle ne devrait pas le rester longtemps. Ainsi l'entendait-on, dans un certain Paris de 1900, celui de la belle Otero et de Liane de Pougy, où la beauté et l'élégance féminines n'avaient d'autres raisons d'être que de tenir en suspens et d'éblouir, chez Maxim's, quelques grands-ducs et Altesses Royales d'Europe.

On ne vise pas si haut, toutefois, pour *Gigi*. Un jeune homme de la grande bourgeoisie industrielle et qui défraye la chronique mondaine du *Gaulois* ferait fort bien l'affaire. Fort heureusement, pour la morale, l'amour, le vrai, le sincère, l'ingénu l'emportera. Gigi, en toute innocence et par la seule vertu de sa grâce et d'une âme charmante, vaincra ces sordides calculs, et métamorphosera les plumes et les aigrettes qui devaient orner sa jeune tête en couronne de fleurs d'oranger.

Le film prétendait à faire revivre une époque étincelante, facile, heureuse. Nous l'espérions. C'était, faute d'une entreprise plus hardie ou plus profonde, un jeu pour lequel le cinéma était tout indiqué. Hélas ! ce n'est pas ce solitaire et vide Palais de Glace qui réussira à nous faire défaillir de nostalgie. De ce côté l'échec est sensible. On trouvera aussi que le film se répète inlassablement. De scène en scène Gigi, son protecteur et sa grand-mère se retrouvent au coin du feu. La seule escapade à

Trouville amène un peu d'air. C'est peu. Et surtout, ce n'est si peu, répétons-le, que par défaut d'une ouverture plus grande et plus lumineuse sur les verts paradis de l'âme de l'héroïne, laquelle incarnée en la personne de Mlle Danielle Delorme n'offre du spectacle des amours enfantines que la seule joliesse du visage.

Le film fort prétentieux, *Le deuil sied à Electre*, a obtenu le grand prix du festival du film maudit à Biarritz. On a prétendu ainsi attirer sur lui l'attention du public dit d'élite, et M. Cocteau l'a qualifié « un chef-d'œuvre du cinéma au service de la tragédie ». C'est un compliment un peu forcé. La vérité est que la pièce de M. Eugène O'Neill dont ce film est tiré avait déjà opéré une première conversion de l'affaire des Atrides en un mélodrame bourgeois, qui, bien que se déroulant à la fin du siècle dernier et dans un milieu puritain, était tout éclairé des lueurs de la psychanalyse. Le film accuse ce penchant et cette manie fort communs aujourd'hui quand il s'agit de faire grec et moderne à la fois.

Au surplus, on rajoute au drame de la maison royale d'Argos. Ici, la mort d'Agamemnon et de son épouse ne suffit pas à désaltérer les Dieux. Il faut qu'Oreste soit victime lui aussi. Et Electre n'épousera point Pylade, elle s'enterrera vivante dans sa demeure devenue tombeau.

Vous comprenez bien que le cinématographe n'est pas de taille à des jeux pareils. Le public, qui ignore tout des glorieuses origines de l'aventure qu'on lui déroule sous les yeux, n'y comprend rien. Il estime, à juste titre, qu'un léger adultère ne légitime point une telle avalanche de catastrophes. Il a l'impression qu'à cette dose de perfidie, la mort, si l'on peut dire, n'est plus « vivable ».

Ce ne sont pas, ainsi, la beauté du film, incontestable par instants, ses hardiesses, son côté hagard et fixe, qui font peur, et passent les bornes, ce sont tout simplement les artifices dont il use, et qui lui enlèvent, à la vérité, tout sérieux. La tragédie exige un certain état de démesure assurément. Mais ce qui est démesuré ici ce sont les ambitions du cinéma.

En revanche, rarement film m'a paru plus beau que *Rizzo amaro* de M. Giuseppe de Santis. C'est une œuvre d'une audace extrême, mais dans l'ordre esthétique, ce qui est fort rare au cinéma. Il faut l'admettre, les cinéastes italiens sont dignes du fabuleux univers pictural dont ils sont les héritiers. D'autre part comme le peuple italien est doué de la faculté d'extériorisation à un degré incomparable, le cinéma lui est un moyen

d'expression naturel, et où son amour de la vie trouve à se mesurer à celui, non moindre, qu'il nourrit à l'égard de la beauté.

Certains ont prétendu ne voir en ce film qu'un documentaire sur la culture du riz en Italie, auquel un absurde mélodrame serait venu faire le plus grand tort. Rien n'est plus injuste *Riz amer* est une tragédie de la jalousie féminine et l'une des plus profondes et des plus émouvantes qu'il ait été donné au cinéma de nous offrir. Elle se déroule dans un milieu extraordinaire, celui, quasiment conventuel, d'une caserne où les paysannes qui cultivent les rizières vivent en dehors du monde dans des conditions de promiscuité et d'abandon effrayantes.

L'une des femmes, par amour, et pour le compte de celui dont elle est l'esclave d'ailleurs plus qu'elle ne l'aime, a dérobé dans un hôtel où elle était domestique un collier de diamants. Sur le point d'être arrêtée en compagnie de l'homme dont elle a été la complice, elle s'est engagée parmi la troupe des « mondines » (tel est le nom dont on appelle les malheureuses qui toute la journée pataugent dans les marais) et elle y rencontre une compagne à laquelle elle se confie. Cette dernière rêve d'une autre existence que celle, lugubre et pénible, qui a toujours été la sienne. Aussi l'ignoble aventure dont son amie a été victime, bien loin de lui apparaître comme douloureuse, se pare dans sa naïve imagination de tous les prestiges du luxe possible, de l'audace et de la liberté.

Au fur et à mesure que l'une de ces deux femmes n'envisage plus le salut que dans le rachat, l'autre ne l'espère plus que dans la chute. Un amour mystérieux, mêlé de haine, lie les deux héroïnes. Jusqu'au jour où le gangster vient lui-même se réfugier auprès des rizières. Dès lors le drame éclate. Son ancienne amie refuse de l'aider dans le vol de plusieurs tonnes de riz. Mais il séduit l'autre fille, obtient d'elle qu'elle provoque l'inondation des rizières, et s'apprête à perpétrer, grâce à elle, le pire de tous ses mauvais coups. L'affaire échouera cependant. Une tuerie épouvantable se déroulera dans une cave qui sert de boucherie à la communauté. Parmi les bœufs éventrés et les tripes sanglantes, deux hommes et deux femmes, la mort entre eux, se provoqueront avec la fureur des guerriers homériques. Pour apaiser la sensibilité française, on a coupé ici quelques images. Le public parisien ne voit pas, par exemple, le gangster mourir, accroché par le poignet à un des crocs pendus au mur.

De même la «séquence» de la fustigation le long d'un arbre a été écourtée. Qu'on ne croie pas qu'elles dérivent seulement, les unes et les autres, du style du réalisme horrifique. La très grande beauté plastique, la violence des sentiments affrontés, sauvent le film, dans ses instants les plus dramatiques, de toute surenchère morbide.

La fin est admirable. Du haut d'un échafaudage de fête, orné de lampions et de drapeaux, dont l'ascension est interminable, la femme coupable d'avoir voulu prendre le parti du crime, se jette et se tue. Mais les plus extraordinaires scènes sont celles de plein vent, de pleine eau, de grande pluie, et des nuits d'orage, dans les rizières. Les femmes y chantent leur douleur et celle du monde.

Le propre de ce film est d'avoir plongé en pleine réalité, et dans une réalité, avouons-le, presque intolérable, avec tout le lyrisme, la folie baroque, les extravagances de l'Opéra, dont le génie italien a de tout temps été hanté.

***

Je n'ai pas grand-chose à dire du Grand Ballet de Monte-Carlo qui a donné dernièrement ses représentations au Théâtre de Chaillot. Cette compagnie, dirigée par un homme de goût, le marquis de Cuevas, réunit quelques-uns des danseurs les plus exacts, les plus parfaitement maîtres de leur corps qui soient aujourd'hui dans l'univers chorégraphique. On ne s'en étonne que davantage, dès lors, de l'extrême pauvreté dont font preuve ces ballets et de l'ennui qui se dégage du spectacle qu'ils nous offrent.

Mais cela est significatif.

De même que le monde contemporain est accablé par la perfection de la technique la plus inhumaine, et de même qu'il est de moins en moins maître des œuvres nées de cette technique, l'art de notre temps peut pousser très loin les conditions minutieuses de l'agencement et de la mise au point, c'est l'âme qui manque et le génie créateur. Dans la danse, où plus que partout ailleurs, c'est la vie qui trouve directement à s'exprimer, cette gageure sinistre apparaît symbolique.

Mlle Toumanova peut bien alors être impeccable sur ses pointes et y rester indéfiniment, et Mlle Hightower défier, en

virtuosité, toute concurrence, ni l'une, ni l'autre de ces deux femmes ne feront oublier ce que fut pour une Pavlova ou une Spessivtzewa l'art de la danse. Mais il ne s'agit même pas de cela, d'une plus ou moins grande part d'âme dans le jeu physique ; il s'agit finalement d'avouer que la danse, quand elle n'est plus qu'exercice d'école, quand, c'est le cas de le dire, elle dort debout, fût-ce en s'agitant, n'est plus qu'un art ridicule, le dernier de tous les arts, inférieur même, bien entendu, à celui des funambules et des acrobates.

Mais la danse contemporaine, née en 1909, avec l'apparition des Ballets russes de Serge de Diaghilew, a connu quarante ans de gloire. C'est peut-être pour elle, le temps venu, d'en finir. L'ère de la tragédie française n'a pas duré plus longtemps, de 1636 date du *Cid* à 1677, celle de *Phèdre*.

Mais le pire n'est pas toujours sûr, a dit M. Claudel. Il se pourrait par exemple qu'un sang nouveau fût transfusé à la danse, et qu'un état de liberté et de grâce lui fût conféré, de la part d'on ne sait quelle race, d'on ne sait quelle civilisation.

J'ai dit, ici même, l'an dernier, l'admiration que j'avais éprouvé à la vue des *Ballets caraïbes* de Mme Katherine Dunham, et de l'élan dont semblaient animés, à l'assaut des « anciens parapets » de l'Europe, ces danseurs, surgis tout nus, d'une sorte d'Atlantide nègre.

Je me hâte de dire que je ne suis pas de ceux qui en appellent à l'instinct et aux forces élémentaires. Mais justement rien ne me semble moins barbare, ou primitif, que l'art de ces peuplades qui viennent à nouveau d'envahir le plateau du Théâtre de Paris.

Les partisans, notamment, du folklore pur trouvent que Mme Dunham transpose considérablement l'exotisme dont elle se réclame. Mais naturellement ! Il semble aujourd'hui que tout souci esthétique, que toute volonté de faire œuvre d'art soient méprisables. C'est une dest endances les plus redoutables de l'état actuel de notre société.

Les ballets de Mme Dunham valent parce qu'ils sont justement le comble du raffinement, de l'élégance, qu'ils offrent le spectacle de quelque chose de parfait, que tout, couleurs, mouvement, musique s'y harmonise de la façon la plus irréprochable, et non parce qu'ils tiennent de je ne sais quelle invasion de sauterelles.

De l'ancien programme ne subsistent plus que le tumul-

tueux *Shango*, au cours duquel le sacrifice d'un coq blanc provoque entre les Dieux et les hommes un état de transe qui touche au paroxysme, le grand ballet intitulé *l'Ag'ya*, drame où l'amour est en lutte contre la sorcellerie, enfin quelques-uns des numéros qui furent parmi les plus applaudis l'an dernier : le quadrille brésilien, et le fameux tableau où Mme Dunham devenue le grand voilier féminin dont parlait Charles Baudelaire, est tenue en laisse par quatre vagabonds.

En revanche sont nouveaux les *Rites de passage*, deux danses nettement africaines et qui se déroulent dans l'épaisseur des forêts. Un jeune homme à l'âge de la puberté, une femme à l'âge de l'amour y sont soumis à une cérémonie sacrée, aussi savante que féroce, et qui triture le corps humain jusqu'à, semble-t-il, l'obliger à rendre l'âme.

D'un tout autre esprit sont animées les danses mexicaines qui sont réunies sous le titre *Veracruzana*, et c'est une fête merveilleuse qui leur sert de final.

Tout ce qui brille ici est or, ou du moins de cette richesse fabuleuse que l'amour de la vie prodigue à l'innocence des êtres.

Le Cirque d'Hiver a fait sa réouverture avec un programme dont le clou devait être en principe l'homme obus. Ce numéro ne m'a pas du tout impressionné : il se résume à fort peu de chose. L'acrobate s'introduit dans la gueule du canon. On tire un pétard. Le ressort se déclenche et M. Leoni se retrouve dans le filet. Les préparatifs, parfaitement illusoires, tiennent la plus grande place, et sont destinés à faire glisser le long de l'échine du spectateur le frisson de la peur. On ne s'y laisse guère prendre.

Mais le jongleur Bert Holt, à lui seul, valait le dérangement. Il s'élève, accroché par les dents, jusqu'au plafond du cirque, en jonglant, en balançant et rattrapant dans l'espace des anneaux, des ballons et des quilles. L'obscurité se fait. Les accessoires deviennent lumineux. On ne voit plus que de jeunes astres, d'enfantins anneaux de Saturne, de rapides et minuscules comètes qui tournoient dans un ciel à leur mesure. Le spectacle est admirable, émouvant, et il a quelque chose de naïf et de tendre, qui met la création du monde à la portée de toutes les mains.

R. L.

## SÉANCE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES

# ALLOCUTION

# DE M. CHARLES JACOB

*de l'Académie des Sciences*

PRÉSIDENT

Le Président évoque, selon la tradition, le souvenir de tous les membres de l'Institut disparus dans l'année. Il souhaite la bienvenue au nouvel associé étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques, M. Charles Morgan, dont la présence est saluée par tout l'auditoire.

M. Charles Jacob conclut en examinant le rôle de l'Institut et s'exprime ainsi :

« Quels que soient les critiques et les brocards parfois spirituels dont bénéficie l'Institut, si l'on veut une opinion d'une autre provenance, allons la chercher à l'étranger. Nous en avons eu l'occasion, mon jeune confrère, Roger Heim et moi-même, il y a moins de six mois aux antipodes, à un Congrès scientifique du Pacifique en Nouvelle-Zélande. Dans de telles assemblées, votre renommée précède vos mandataires. Eux-mêmes apportent des communications qui se confrontent à parité avec celles des autres pays. Il est toutefois deux particularités qui surprennent et qu'on accorde aux Français : leur clarté d'expression et aussi une tendance éclectique à dépasser les limites étroites de leur propre spécialité. Notre grand voyageur, M. A Siegfried, l'a du reste bien observé.

Ces remarques faites et revenant chez nous, quel est le rôle de l'Institut, en dehors du lustre incontestable qu'il apporte à la France ? La Convention nous a donné la mission de « recueillir

les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences ». Nous n'écririons peut-être plus ainsi dans un langage qui reflète celui du milieu du XVIIIe siècle, et nous chercherions à être plus précis. Cependant un double désir est exprimé.

« Recueillir les découvertes ? » Aucune de nos Académies n'a jamais été, à vrai dire, un Office de documentation. Toutefois, aux Sciences par exemple, et le cas n'est pas unique, les comptes rendus hebdomadaires des séances diffusent les communications présentées ou transmises par nos Membres et nos Correspondants, sans préjudice d'autres publications. De plus, au cours des séances elles-mêmes, dans le bourdonnement des conversations particulières, lorsqu'on cherche un renseignement scientifique, il est bien rare qu'on ne trouve point le confrère qui puisse au moins vous fournir une orientation.

« Perfectionner les arts et les sciences ? » En tant que corps constitué, nous ne sommes pas des organismes de direction et d'exécution : d'autres en ont la charge. Par contre, lorsque, à titre de conseil, des avis nous sont demandés, ils sont en général appréciés. Il est tels ou tels patronages parfois bien lointains, qui ont fait leurs preuves. A n'en citer que deux, parce que je les ai vus opérer jadis et que leurs destinées se discutent ces temps-ci, je retiendrai l'Ecole française d'Extrême-Orient et l'Institut océanographique d'Indochine. Dans la Métropole même, les Académies sont invitées à voter à propos des candidatures aux chaires du Collège de France, du Muséum, du Conservatoire des Arts et Métiers et pour d'autres fonctions. Ces institutions s'en félicitent et en sont fières.

De telles pratiques doivent-elles s'étendre, ce n'est point à nous d'en décider. Tout au plus, figurant les uns ou les autres, occasionnellement et à titre individuel, dans les comités qui se multiplient tous les jours, nous arrive-t-il parfois de nous demander s'il ne serait pas plus simple, et peut-être plus opérant, de recourir à titre de conseil à l'une ou l'autre de nos Académies. S'il en était ainsi, vous permettrez bien, Messieurs, à votre Président éphémère de penser que l'Institut de France, fort de son passé glorieux, libre et indépendant dans ses idées, inquiet autant que quiconque des difficultés du temps présent, optimiste quand même pour l'avenir de la nation française au milieu de toutes celles de l'univers, l'Institut de France s'y prêterait volontiers.

# CÉRÉMONIES VÉDIQUES DANS L'INDE CONTEMPORAINE

Depuis les voyageurs et les missionnaires du XVII^e siècle, bien des Occidentaux qui ont visité l'Inde ont eu l'occasion d'assister à des manifestations du culte brahmanique. Encore que l'accès aux temples, à Bénarès notamment, ne soit pas toujours chose aisée pour des étrangers, il ne manque pas, d'un bout à l'autre du territoire, de sanctuaires grands ou petits, d'étangs sacrés, de centres de pèlerinage où l'on ait tout loisir de suivre de près quelque fête religieuse. L'architecture grandiose des temples du Sud, les vastes colonnades, les hautes tours aux ciselures infinies, forment un cadre incomparable. On y voit les fameuses processions de chars, que suit un afflux de peuple. Autour de l'image divine, c'est la cohue des fidèles qui s'affaire, sous la rumeur infatigable des prières, tandis qu'aux abords du temple, parmi de petits négoces d'un caractère tout profane, se succèdent les adorations, les ablutions, tous les dehors d'une piété exubérante, presque inconcevable. Bien plus que la cérémonie, c'est la foule ici qui constitue un spectacle dont on ne se lasse pas et qui d'ailleurs a été bien des fois décrit.

On voit cependant certains Hindous, et de ceux mêmes qui pratiquent avec ferveur les rites hindouistes, s'excuser pour ainsi dire devant des Européens du caractère idolâtrique de ces manifestations. Derrière ce qui est apparence et symbole, disent-ils, il ne faut voir que la divinité abstraite, le culte spirituel. Quelques-uns mêmes, devant ces scènes pittoresques mais désordonnées, expriment le regret que l'Inde moderne ne possède rien qui rappelle la grandeur des cérémonies de l'Église catholique.

Savent-ils tous, pourtant, que, dans le fond de leur tradition, ils ont un culte sans images, un corps de liturgies savamment réglées, et nullement dénuées d'apparat ? C'est le culte védique. Ils n'auraient qu'à le faire revivre, comme on commence d'ailleurs à s'y employer en plusieurs points de l'Inde.

La religion védique est la forme la plus ancienne de l'hindouisme. C'est celle que les Aryens, arrivant dans les plaines du

haut Indus, bien des siècles avant notre ère, avaient, en partie, amenée avec eux d'habitats antérieurs, en partie élaborée, développée sur le sol indien. Cette religion a survécu durant une longue période de temps. On peut même dire qu'elle n'est jamais vraiment morte, encore que l'hindouisme classique l'ignore en prétendant la continuer. A travers toute l'histoire, nous rencontrons des témoignages sur d'imposants sacrifices qui furent effectués à l'instigation de princes, quand il s'agissait par exemple de commémorer quelque victoire.

Aujourd'hui, il est devenu difficile d'assister à une cérémonie védique. Ces vastes ensembles, qui duraient parfois des journées entières, sont trop dispendieux pour pouvoir être souvent entrepris. Il faut un long entraînement, un personnel qualifié. Le sacrifice animal, qui s'entrelace aux oblations végétales, heurte le sentiment des populations. Les « honoraires » promis aux prêtres, tout en n'atteignant pas aux présents fabuleux que nous voyons énumérer dans l'antique littérature, exigent une mise de fonds que seuls peuvent se permettre des rois, des seigneurs, assez intéressés aux vieilles traditions pour assumer, en même temps que le rôle de « maître du sacrifice », la charge matérielle de la fonction.

Il y a quelques années, à Podukuddai, dans l'Inde du Sud, un vaste sacrifice fut accompli, du type de l'*Agnistoma* ou « Louange du Feu ». C'était un sacrifice à *soma*, c'est-à-dire que l'oblation principale était faite de cette liqueur étrange une sorte d'asclépiade (croit-on), aux propriétés exaltantes. Le secret s'en est perdu, et divers substituts sont entrés en usage. Le surveillant muet de l'action, celui qu'on appelle le *brahman*, était un homme d'une érudition prodigieuse : tel un chef d'orchestre qui saurait par cœur dans le moindre détail la partition de chacun des exécutants, il était capable de déceler l'erreur, la lacune la plus menue à travers l'innombrable suite de gestes, d'évolutions, de formules qu'ont à exécuter ou à dire la vingtaine d'officiants placés sous son contrôle.

A Poona, dans la province de Bombay, un Institut védique, fort zélé à ressusciter l'antique rituel, le *Vaidika Samçodhana Mandala*, se prépare en ce moment même à organiser un *Vâjapeya*, « le breuvage de victoire », l'un des plus importants sacrifices de l'époque védique. Au nombre des épisodes inattendus, de cette féerie prend place une course de chevaux. Ces chevaux

sont attelés à dix-sept chars, sur une piste que jalonne la trajectoire de dix-sept flèches. Durant la course, tandis que résonnent les tambourins, un officiant est juché sur un mât que surmonte une roue de char ; il fait tourner lentement vers la droite cette roue, qui figure évidemment le soleil. L'ensemble durait jadis 17 jours (c'est le chiffre consacré dans ce rite), mais si l'on tient compte des opérations annexes, des préliminaires il pouvait s'étendre jusqu'à une année. On y voyait un baptême par affusion, analogue au sacre royal. Aux instants plus solennels on entendait les mélopées du *Sâmaveda* : « tandis que (nous dit Oldenberg) la liqueur sainte traverse les filtres de laine, voici que s'élève le chant, sans modulations et d'une tonalité très simple, exécuté par le trio des chantres, assis côte à côte, le regard immobile et fixé sur l'horizon ». L'édification du grand autel de briques est à lui seul tout un drame, avec des épisodes hallucinants imprégnés de magie primitive, et, en même temps, une sorte de résonance mystique, voire métaphysique, qui en fait comme l'illustration d'une théologie savante.

J'ai eu l'occasion d'assister à Poona à un sacrifice d'un type beaucoup plus modeste, organisé par le même Institut. Il ne comportait ni chants, ni oblations de *soma*, ni immolation ; il requérait le concours de six prêtres seulement et ne durait que quatre heures. Mais on y trouvait un ensemble de gestes et de mouvements, de prières et de formules assez amples, assez variés pour qu'on pût se rendre compte de ce qu'avait été un grand appareil religieux dans le passé le plus lointain de l'Inde aryenne.

C'était un rite votif fondé sur le schéma classique du sacrifice de la Pleine et de la Nouvelle Lunes, schéma qui dans la vieille liturgie sert de base aux formes plus complexes et commande pour ainsi dire toute la théorie. Je ne puis garantir que la restitution fût d'une parfaite authenticité archéologique. Tout d'abord, l'aire sacrificielle, au lieu d'être en plein ciel comme il était d'usage en ces temps où l'on ignorait encore tout sanctuaire stable et fermé, était située au premier étage d'une assez vaste galerie couverte. Sur les dalles du carrelage, les divers foyers, l'autel — sorte de rectangle aux côtés rentrants, jonché de gazon — avaient été bâtis en terre rapportée, sans la nécessaire profondeur.

A certains moments il y avait quelque flottement, et des amorces de discussion en langue *marâthi* intervenaient entre les

officiants ou entre tel d'entre eux et le public massé sur l'un des côtés de l'aire. Fort au courant, semble-t-il, de la liturgie védique, plusieurs personnes de l'assistance contestaient, non sans véhémence, la fidélité de quelque détail du culte. On semblait par moments être en présence d'un exercice d'école plutôt que d'un drame religieux senti comme tel. D'autre part il y avait des modifications de structure : certaines scènes, trop longues ou malaisées à reproduire, avaient été abrégées, figurées symboliquement : ainsi la préparation du gâteau oblatoire, qui commence par le broyage des grains et le vannage. Ce qui prête plus encore à objection est que l'officiant principal, d'ailleurs excellent, au lieu de faire les gestes en silence et se borner à réciter à mi-voix les formules, accompagnait ces formules d'une encombrante récitation de textes sanskrits décrivant les gestes mêmes, à mesure qu'il les effectuait. Autrement dit, il avait appris par cœur un manuel pratique qui donne concurremment la description des rites et les morceaux à réciter, et il le dévidait du même ton psalmodié, plus rapide pour la prose descriptive, plus solennel pour la prière.

En dépit de ces défauts, cette représentation constituait un effort remarquable de mise au point ; pour les connaisseurs, elle était hautement instructive. On suivait sans peine le détail des opérations sacrées, on pouvait s'y convaincre de l'appropriation des formules aux gestes. La récitation était exécutée avec une élocution parfaite, dans cette langue archaïque et vigoureuse qu'est le sanskrit védique, prononcé à l'ancienne mode, comportant d'harmonieuses inflexions de ton. On n'y percevait pas cette usure phonique, ces accommodements aux parlers modernes qu'implique souvent le sanskrit tel qu'il est prononcé dans la pratique courante.

Toutes ces évolutions si compliquées, fort difficiles à suivre dans les vieux textes, s'éclairaient aussitôt par cette reconstitution. On pouvait mesurer le rôle écrasant de l'officiant manuel, l'*adhvaryu*, auquel incombe presque tout, gestes et paroles, malgré le secours qu'il reçoit de deux acolytes. Ceux-ci, habiles à manier tison et balai, s'affairent à entretenir les trois feux qui, encadrés de jonchées d'herbe, projettent leurs flammes vives sur la scène. Ce sont eux qui le cas échéant transmettent aux officiants les vases et les cuillers, ou rangent quelqu'un de ces nombreux ustensiles dont le rituel prévoit exactement l'emploi.

Le *hotar* ou prêtre invocateur, chargé des récitations du *Rgveda*, apparaissait aux moments importants, dominant l'ensemble de sa haute stature et de sa voix vibrante. Il déployait pour ainsi dire une ample draperie de strophes, qui tranchait par son haut hiératisme avec les formules brèves, hachées, dites par l'*adhvaryu*.

Malgré la longueur de la session, il n'y avait pas place pour la monotonie, tant l'intérêt se ranimait sans cesse devant les attitudes nouvelles, les épisodes singuliers, le jeu parfois théâtral des processions, des offrandes. Le *yajamâna* ou patron laïque du sacrifice participait activement ; c'est lui d'ailleurs qui, sur le plan érudit, avait été l'instigateur et l'architecte. L'épouse du *yajamâna* participait aussi ; son rôle était, il est vrai, secondaire, mais il attestait qu'aux temps védiques les femmes avaient leur place dans le chœur des officiants, loin d'être écartées comme il est arrivé, par la suite, dans le culte hindouiste.

L'appel impressionnant *om çrâvaya* formulé par l'*adhvaryu* retentit de place en place, comme le cri presque sauvage de *vausat*, proféré par le *hotar* à la fin des litanies. Quant au *brahman*, il assiste à tout à peu près constamment assis et immobile, répétant à voix très basse en scandant de la tête à la manière indienne. Comme disent les textes, il agit par la pensée de même que les autres officiants agissent par la parole ; il répare le mal fait, comme on articule un membre à un autre. « Assis sur son siège devant le plus éminent des trois feux sacrés, vers lequel il tourne son visage, étendant ses mains jointes en posture solennelle, silencieux au milieu du tumulte, il est le médecin du sacrifice » (Oldenberg). En l'occurrence, il n'a pas eu à intervenir pour demander l'expiation de quelqu'une de ces infractions involontaires, dont l'éventualité justifie sa présence.

Tous ces officiants avaient revêtu une sorte de peplum brodé muni d'une large bordure, rappelant un peu les saries chatoyantes que portent les Indiennes aujourd'hui.

Je ne puis décrire par le menu la longue suite des oblations, encore moins leur raison d'être rituelle ou mythologique, leurs prolongements mystiques qui forment un sujet d'intérêt inépuisable pour l'indianiste, pour l'historien des religions.

Je voudrais seulement traduire quelques-unes des brèves formules qui accompagnent les opérations du culte :

Au moment où l'officiant frappe avec la pierre sur le mortier,

pour écraser les grains, il prononce : « (O pierre), tu es un coq à la langue aimable : que ton cri nous apporte nourriture et vigueur ! »

Au moment où il dépose sur le foyer ardent les morceaux de brique sur lesquels il fera cuire le gâteau oblatoire : « Tu es solide, rends solide la terre, solide notre vie, solide notre descendance. Repousse du maître du sacrifice, disperse ses parents ! » (en sorte, précise ici le commentateur, que ceux-ci soient désormais sous son pouvoir).

Au moment où il verse sur la farine l'eau bouillante et l'eau nouvellement amenée : « Les eaux se sont jointes aux eaux, les plantes à la sève : eaux riches, savoureuses, joignez-vous aux douces eaux mouvantes ! »

Au moment où il verse le beurre dans la coupe : « Tu es le lait des vaches puissantes, le suc des végétaux ; de ta substance impérissable je puise et verse ».

Au moment où il prélève du beurre pour l'oblation : « Je le saisis pour la joie des dieux ».

Au moment où il élève, puis laisse retomber la cuiller : « Les dieux ont donné vigueur à la prière en la soulevant, puis en la laissant retomber sans cesse ».

Au moment où il dépose une bûche sur le feu : « Voici une bûche pour toi, ô Feu : crois et gonfle par elle, que le maître du sacrifice gonfle et croisse, gonflons et croissons nous-mêmes ! »

Au cours d'une oblation : « La prière est l'étai de la pensée, la prière est l'étai de la parole ; elle est l'étai des rites, des offrandes de la graisse fondue. Ce qui de l'acte est en excès, ce qui est en défaut, le Sacrifice y met bon ordre, en allongeant ses articulations ».

Enfin, quand il s'agit d'expier quelque accident involontaire survenu au cours de la cérémonie : « Si je me rends coupable, ô dieu, par la parole d'une infraction qui vous irrite, transférez-la, ô Maruts, sur l'impie qui nous veut du mal ; rendez-la sans nocivité pour vous ! »

« Voici l'océan des remèdes... Ce qui a été reconnu et ce qui ne l'a pas été, ce qui a été médité et ce qui ne l'a pas été, (ô Agni) Jâtavedas, ajuste-les ensemble, toi qui connais la vérité ! »

Une sorte d'entr'acte était la consommation du gâteau d'orge ou de riz par les prêtres et les laïcs, assis en rond à une extrémité de l'aire sacrée.

Au début se plaçait la scène curieuse de l'allumage du feu, au moyen des deux *aranis*. On a disposé à terre une épaisse tablette de bois, percée de trous. Un servant enfonce verticalement un long piquet, grossièrement ciselé, muni en son centre d'une rainure profonde et dont l'extrémité arrondie épouse exactement la forme du trou. Il maintient ce piquet droit au moyen d'un support de bois qui le laisse tourner librement. Un autre servant, assis par terre, enroule une corde autour du piquet et, par un mouvement de va et vient, fait tourner d'un effort puissant la pièce de bois, à un rythme lentement accéléré. Au bout d'une minute environ, une mince fumée s'échappe du trou, des étincelles minuscules se forment, que rapidement on projette sur des brindilles d'herbes, sur de minces copeaux préparés dans une corbeille. Le feu s'allume, la récitation sacrale éclate tout aussitôt, marquant que le service divin a commencé. Le feu va être transporté avec solennité sur le foyer, d'où il régira, comme un héros silencieux, toute la cérémonie. On l'alimentera par d'incessants déversements de ghî ou beurre fondu, puisé à pleines cuillerées, et qui soulèvent et font danser longuement la flamme plus lumineuse, tandis que résonne l'écho du *svâhâ* proféré par les officiant, en chœur.

Les strophes se suivent alors, exaltant les origines multiples d'Agni, le dieu du Feu : sa naissance dans les arbres, dans le nuage, au foyer du sacrifice domestique, sa naissance dans les eaux où « il siffle, posé comme un cygne ». On chante sa grandeur : « Les chants t'emplissent et t'accroissent, comme les grands fleuves emplissent la mer ».

« O Agni, quand tu es bien nourri, ta force est au plus haut ; toute beauté apparaît dans tes précieuses couleurs. Tu es le haut gain, le triomphe, la richesse puissante qui s'étend de toutes parts.

C'est en toi, ô Agni, que tous les Immortels, les dieux sans tromperie, c'est en ta bouche qu'ils mangent l'offrande proposée. C'est par toi que les mortels savourent le breuvage. Embryon des plantes, tu nais lumineux.

Tu résumes et balances en force ces dieux, ô Agni, dieu bien né, et tu les outrepasses encore quand ta grandeur ici se déploie tout le long du ciel et de la terre, ces deux coupes ».

Agni est le dieu aimé entre tous : il rassemble en lui, condense les parentés de l'homme :

« Vers toi, ô Agni, comme vers un père viennent les hommes avec leurs vœux ; pour toi, dieu au corps brillant, ils peinent d'une âme fraternelle. Celui qui t'a rendu hommage, tu deviens son fils ; son ami gracieux, le jour où tu le protèges de l'agression »

Enfin il est l'inspirateur du poème sacré, l'ornement de la fête sacrificielle :

« Bannière des sacrifices, souverain des hommes inspirés, mesure et norme des bardes, Agni a pénétré ciel et terre aux formes multiples ; il est le Voyant très aimé qu'on salue dans ses manifestations.

Chef du clan, hôte juvénile, guide des prières, négociateur des poètes, flambeau des rites, connaisseur des genèses : toujours les hommes le célèbrent par leur hommage, leur ferveur, afin qu'il grandisse ».

Ainsi se déroule la prière immense, infatigable, celle qui reprend du fond des siècles, en la parant d'un somptueux vêtement de poésie, l'invocation élémentaire de l'officiant primitif, du chef de famille, du magicien, emplis d'une sorte de respect panique devant le mystère du Feu.

LOUIS RENOU
*de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

# L'ART DANS LA VIE SOCIALE

Des cavernes longtemps inexplorées nous ont conservé le message d'ancêtres ayant vécu cinquante millénaires avant nous, sous la forme d'œuvres qui sont les témoins parlants, encore que laconiques, de leur vie.

Les plus anciens documents signalent un souci exclusivement utilitaire : ce sont les outils et les armes des chasseurs primitifs.

Mais l'avènement d'une véritable communauté humaine est annoncé de bonne heure par l'apparition des arts représentatifs, ceux que nous appelons les Beaux-Arts. Il est émouvant de constater à l'une de ces époques de la Préhistoire, alors qu'on ne

connaît encore ni le polissage des pierres, ni le tissage des vêtements, ni la cuisson de l'argile, et qu'on n'a pour demeures que les abris créés par la nature, que le ciseleur et l'enlumineur sont déjà, et comme soudainement, devenus des maîtres. L'ustensile d'os ou d'ivoire s'orne de dessins, les murs de la caverne se couvrent de figures gravées et coloriées. L'artiste a franchi, comme d'un bond, les obstacles où l'artisan reste encore pour un long temps embarrassé. Plus tard, l'ingéniosité trouvera des procédés plus maniables, un métier plus riche, mais le génie artistique possède déjà tout son caractère.

Ces gravures, ces peintures, n'eussent-elles qu'une signification ornementale, elles en diraient long sur un besoin de beauté tellement naturel et tellement impérieux qu'une humanité si pauvre éprouve le besoin de se distraire des besognes nécessaires pour sacrifier à un luxe apparemment improductif.

Mais, au sentiment des paléontologistes, le graveur n'a pas fait uniquement de l'art pour l'art. Il a traduit l'obsession de la tribu et en a exprimé, antérieurement à l'écriture et dès l'enfance du langage parlé, la communauté des sentiments devant l'inquiétante nature tout entière à déchiffrer et à conquérir. Il a fait œuvre de magie en pensant naïvement fixer par l'exactitude du dessin la Bête qui est une proie et la Bête qui est un danger.

Les images sont la première définition des buts qui préoccupent les hommes : l'ennemi à combattre, le besoin à assouvir, la crainte à dissiper, l'espoir à nourrir. L'Art est l'expression d'une vie sociale. Désormais, il fournira le témoignage le plus fidèle des étapes passées. Les monuments qu'il laisse, assurés de durer plus que les institutions et les empires, livrent confidentiellement, sur la physionomie et la vie profonde des peuples, des secrets que le tumulte des faits eût cachés à l'Histoire. Cela s'entend des formes collectives de l'Art, telles que l'Architecture et la Rythmique, mais aussi bien d'œuvres dont l'auteur, croyant n'exprimer qu'un sentiment individuel, eut le génie d'évoquer involontairement la vérité de sa race et de son temps.

Chacun des climats, chacune des grandes époques de la vie humaine a trouvé son expression artistique. L'Egyptien, hanté par le perpétuel conflit de l'eau fécondante et du sable stérile, affirme son refus de la mort et son besoin de durer par l'érection

de montagnes géométriques, de colosses statiques et rigoureux, et abrite, derrière les murs des tombes où nous les avons retrouvées, les images d'une vie quotidienne et, pour ainsi dire, le chant perpétuel d'un peuple devenu pour nous souterrain.

L'Art de la Grèce aux mille divinités opposables et qui, pourtant, s'accordent, aux cent écoles rivales, mais qui fondent la logique, aux dix peuples divisés, mais qui se retrouvent une âme commune à Salamine, à Delphes, à Olympie, va inaugurer l'harmonie du mouvement ordonné et construire sur le haut lieu, au-dessus du tumulte de l'Agora, un temple de la Sagesse.

Le Romain, conquérant, administrateur, légiste, ingénieur, applique son génie aux besoins d'une cité élargie, et sa grandeur s'affirme en beauté par des aqueducs, des ponts, des cirques et des temples.

Est-il besoin d'alourdir notre propos en montrant partout l'Art reflétant la physionomie des sociétés, s'accommodant aux mœurs et à la foi, revêtant d'une pompe asiatique la rigueur du dogmatisme byzantin ; libérant ici un mysticisme fleuri à l'ombre des refuges monastiques, durcissant, là, les ceintures tutélaires de la féodalité ? Il y eut l'art orgueilleux de la seigneurie héréditaire, et cet autre, aux servitudes acceptées par discipline avec le dogme du pouvoir absolu, et tel que le tracé de Versailles et de ses jardins suffirait à ressusciter un siècle, quand même le vent emporterait toute l'Histoire, et les périodes de Bossuet et les vers de Racine.

Les saisons de l'Art n'obéissent pas uniquement à la raison administrative, à la force et aux dogmes ; elles sont aussi parfois le produit des grandes affirmations collectives. Les vrais créateurs des cathédrales du XIII^e^ siècle, ce sont les communes émancipées, jalouses de bâtir à Dieu des maisons assez vastes et assez belles pour résumer leurs aspirations, et d'ériger en plein ciel des clochers plus hauts que les donjons des seigneurs.

Ce sont aussi les corporations qui, dans les Flandres, ont fait pousser le magique décor des maisons communes, des halles et des grand'places aux façades dorées.

Ailleurs, huit siècles de commerce maritime ont créé le miracle de Venise ; et les peintres les plus ivres de couleur ont décoré de sublimes enseignes, si le mot n'est pas blasphématoire, les palais de ses marchands. Florence financière transformait son or en dômes, en fresques, en statues, et les plus hautains génies

rendaient en gloire l'aide prise aux guichets des banquiers Médicis. A Anvers, des Rubens payaient une dîme de chefs-d'œuvre à la boutique héréditaire des Plantin, alors que dans les Pays-Bas l'Art immortalisait l'essor d'un peuple humain, savant, industrieux, heureux de vivre, par tous ces portraits fraternels de syndics, de milices bourgeoises, d'anatomistes, auprès d'écoulements fastueux de nourriture, comme pour matérialiser la prospérité d'une Union qui fait la Force.

Un sentiment populaire du Beau grandissait partout et presque en même temps par l'accord de l'Art avec la Vie. Cet accord, avec des fortunes diverses, a persisté dans la succession des siècles. Et si des zones obscures ont séparé parfois les saisons radieuses dont la mémoire des hommes garde la splendeur, c'est que le mouvement de la Vie s'était déplacé et imposait à l'Art un temps d'adaptation à des voies nouvelles.

Hélas, on ne construit plus guère de palais, et les bâtisseurs d'églises, quel que soit leur talent, habillent malaisément d'expressions inédites une idée immuable ; le riche mécénat se raréfie et, peut-être, disparaîtra bientôt.

Privé de ses soutiens, de ses motifs anciens et éprouvés, l'Art attend que d'autres lui soient proposés, et traduit son divorce provisoire avec l'âme de l'époque en se réfugiant, non sans éclat, dans des recherches individuelles, jusqu'au risque de se laisser entraîner dangereusement vers l'abstrait des systèmes.

Nous appartenons à un monde nouveau. Il est né, depuis moins de cent ans, une puissance gigantesque, la grande industrie, qui domine le destin des nations, à laquelle rien dans le passé ne saurait être comparé. Cette puissance, qui crée plus de richesses en un jour qu'on n'eût pu naguère en créer en de longues années, a arraché aux horizons familiers plus de foules que ne le firent jamais les grandes migrations des races, et, les courbant sur des tâches monotones, les a mises à la poursuite d'un bonheur matériel qui fuit devant elles.

C'est là un phénomène nécessaire et vital, cosmique pourrait-on dire, que la volonté de l'homme n'a point suscité et auquel on ne saurait prévoir de terme, mais que, sans doute, on pourrait humaniser si l'on savait offrir aux aspirations confuses des foules l'atmosphère d'un travail heureux.

Est-il concevable qu'après avoir, depuis le commencement des

temps, accompagné les travaux et les jours de l'homme, les Beaux-Arts se dérobent aujourd'hui au contact d'une des manifestations essentielles de notre vie ?

L'Art n'a-t-il pas eu pour mission d'accompagner et de traduire toute la vie, même si de longs retards ont été observés, chaque fois que les conditions sociales se sont établies ou renouvelées ? N'est-il pas souhaitable que l'industrie ait, elle aussi, un Art à son image fait pour elle, nourri de la Beauté qui, n'en doutons pas, est latente en elle, et capable d'en dégager un style ?

S'il est réconfortant de voir les œuvres d'art remplir ces reliquaires que sont les musées, s'il est excellent d'admirer le luxe généreusement prodigué sur les places et dans les jardins de nos villes, ce sourire des choses que l'on n'approche guère met surtout en relief la laideur et la tristesse des lieux de travail où tant d'hommes passent tout le jour, toute leur vie.

Emportée par l'élan d'une évolution rapide, l'Industrie a construit à la hâte, avec un souci d'économie, des bâtisses parfois informes car elles étaient à l'origine seulement des abris et visaient exclusivement à couvrir des ateliers ou des machines.

La fortune est venue et ces abris sont restés. Cet état de choses qui dure depuis des années pourrait bien durer encore si, pour qu'on le change, ne surgissait une nécessité, un goût, une pudeur.

Les usines ont fait aux villes une ceinture de laideur ; elles ont dressé dans le ciel des silhouettes désolées, parfois rendu la terre lépreuse et empoisonné les ruisseaux.

Par contagion, sans doute, autour des usines laides sont nés des faubourgs sans air, dont les rues sans joie emprisonnent comme dans un filet les populations actives. On ne songe au décor qu'après avoir subvenu, par des moyens provisoires, aux premiers besoins d'une existence tâtonnante.

Après le changement si grand dont notre génération, et la précédente, ont été témoins, n'est-il pas significatif que l'idée d'ennoblir les locaux où l'on besogne prenne corps ? Il y eut, l'an passé, dans l'industrielle Belgique, deux semaines durant lesquelles fut étudié et discuté, sous l'égide du Gouvernement, l' « Embellissement des lieux de Travail ». Et, à cette occasion, il fut permis de voir, avec une surprise admirative, des réalisations où le talent des artistes s'alliait heureusement à l'ingéniosité des techniciens du rendement, de la salubrité et du confort ;

et c'est un grand espoir que cette première tentative fait lever.

Si le bureau, si l'usine sont bien les symboles de l'humanité contemporaine, il serait fâcheux de leur refuser sytématiquement une beauté. L'effort tumultueux de l'esprit, de la main, de la machine, est un poème qui doit être écrit sur la terre. Un champ nouveau et presque sans limite se trouve ainsi offert à la création artistique ; le travail est Maître : construisons-lui une demeure qui témoigne du respect dû à sa puissance et à sa noblesse.

Mais que faut-il pour introduire la beauté dans la vie laborieuse, cette beauté qui rend l'homme meilleur et l'aide à supporter plus vaillamment ses peines ? Renseigner les chefs d'industrie qui, après avoir méconnu ou plus simplement négligé le point de vue esthétique, commencent à percevoir des intérêts plus élevés que les calculs d'immédiate utilité, et qui tiennent les moyens matériels des grandes et belles réalisations ; les mettre en relation avec une foule d'artistes de toutes disciplines, héritiers des siècles glorieux, maintenus en quelque sorte en disponibilité par l'évanouissement des prétextes traditionnels à bâtir, à sculpter, à peindre, à chanter.

Le programme imposé à ceux qui donneront un visage aimable aux lieux de travail est que ce visage ne soit pas la contrefaçon d'un temple, d'une forteresse ou d'un palais ; que tous les traits de l'usine avouent sa destination ; qu'on ne lui applique pas de vains et futiles ornements, mais que, selon son caractère, un souci de logique apparaisse dans l'élégance des lignes, l'équilibre harmonieux des surfaces et des volumes, le choix des matériaux.

Toutes les classes d'artistes devraient être conviées à fixer leur inspiration : avant tout l'architecte, mais aussi le sculpteur, le peintre, et encore le ferronnier, le céramiste.

Ainsi, les paysages que l'usine attristait, qu'elle enlaidissait, qu'elle déshonorait lui emprunteraient désormais des agréments imprévus : et l'on serait réjoui de la voir s'inscrire dans un site avec autant d'élégance que le clocher, le château, le moulin.

Une nature ordonnée, aux éléments stylisés, pourrait l'encadrer de verdure, de fleurs, de miroirs d'eau et, tout alentour, les villages qui naîtraient de sa présence ne seraient plus constitués de tristes masures, mais de souriantes petites maisons fleuries où devrait s'abriter le bonheur.

Un rêve ? Non, une possibilité qui s'est ébauchée, trop timi-

dement, depuis quelques années, en France et ailleurs, avec toutefois d'étonnants résultats et qui devrait, malgré les difficultés de l'heure présente, s'épanouir et se généraliser pour élever les hommes et leur assurer plus de joie, plus de bonheur, grâce à la rentrée triomphale de l'Art dans la Vie Sociale.

Dr FRANÇOIS DEBAT
*de l'Académie des Beaux-Arts*

# LE ROI BILALAMA ET LE JUSTE PRIX

Vers le commencement du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, Bilalama, fils de Kirikiri, régnait en Mésopotamie sur les terres d'Eschnounna. Au bas pays de Sumer, l'antique ville d'Our, berceau d'Abraham, avait déjà perdu sa primauté. Babylone n'abritait pas encore la dynastie d'Hammourabi, le prince législateur dont une stèle de diorite noir a légué le code à la postérité. Isin, Larsa, Eschnounna, autant de principautés du Croissant fertile, où le sol limoneux et minutieusement irrigué portait plusieurs récoltes par an. La fonte des neiges arméniennes et le soleil aidant, des épis de blé gros comme le petit doigt donnaient, assure le bon Hérodote, deux cents fois leur poids de semence. D'après les inventaires des potagers royaux, plusieurs de nos légumes familiers venaient en abondance. La vigne et l'olivier étaient inconnus ; mais les sujets de Bilalama savaient féconder les fleurs du dattier et extraire l'huile du sésame.

N'ayant pas de chevaux, ils attelaient à leurs chars des ânes sauvages. Le plus souvent, la navigation sur le Tigre suivait le fil de l'eau ; les barques en forme de tambourin, faites de jonc tressé et de cuir, étaient, après chaque voyage, démontées au port d'arrivée. L'activité des artisans se bornait à la fabrication de poteries blanches, décorées de motifs bruns et noirs, au tissage du lin, au travail du bois et du cuivre. Quand

la main-d'œuvre manquait pour le temple du dieu, le palais du roi ou les canaux d'irrigation, une razzia opportune fournissait des prisonniers, qui échappaient aux supplices infligés à leurs chefs, mais périssaient de mort lente dans les travaux forcés. Cette civilisation en ébauche devait parvenir à mesurer le temps, les longueurs et les volumes, et à tirer de l'observation des cieux une science astronomique qu'il faudra plus de trois mille ans pour dépasser.

Le roi Bilalama avait peu de chances d'atteindre à la notoriété historique sans la découverte, faite il y a deux ans, dans un faubourg de Bagdad, de tablettes d'argile qu'a le premier éditées et traduites le professeur Albrecht Gœtze, de l'Université de Yale. A part quelques documents sumériens d'un intérêt fragmentaire, ce texte constitue, dans l'état de nos connaissances, la plus ancienne tentative faite par la puissance publique pour codifier ce que les économistes appellent « le juste prix », le prix qui satisfait la justice.

Sont taxés par Bilalama les céréales, trois catégories d'huile, le saindoux, le sel, la laine et le cuivre. Les prix sont transcrits en poids d'argent ; pour l'huile et le saindoux, ils le sont également en blé. C'est ainsi qu'un sicle d'argent, 8 grammes environ, équivaut à 12 litres d'huile de sésame, 300 litres de blé, 600 litres de sel, 3 kilogrammes de laine, 1 kilogramme de cuivre. Les salaires sont fixés en blé ou en argent, comme les prix de location des ânes, des chariots et des bateaux. Le travailleur le mieux payé est le moissonneur, le moins payé le batelier. L'ânier et le vanneur sont au milieu de l'échelle. Les gages de nourrice, calculés pour trois ans, se règlent soit en argent, soit en blé, en huile et en laine.

L'emploi du blé comme mesure des valeurs reçoit, on le constate, ses lettres de noblesse. Bien des baux, bien des contrats de fermage des temps contemporains ont usé de ce procédé pour défendre le bailleur, dans la mesure autorisée par la loi, contre les risques de la dépréciation monétaire. Sera-t-il permis de rappeler qu'après la débâcle des assignats, l'indemnité des membres de l'Institut fut, par un arrêté du 19 thermidor an IV, fixée en myriagrammes de froment ? Cette sage pratique n'a malheureusement pas survécu.

Evalués en blé, les salaires agricoles de Bilalama supportent fort bien la comparaison avec les nôtres. C'est à peu près au

même poids de blé qu'équivaut le salaire d'un moissonneur de nos jours. En revanche, la hausse des prix par rapport à un commun étalon de mesure, en l'espèce l'argent, entre l'époque de Bilalama et la nôtre, présente de frappantes disparités. Les denrées alimentaires arrivent en tête, le blé au coefficient 100, l'huile et le sel au coefficient 50, la laine se tient au coefficient 30. Le cuivre atteint à peine le coefficient 2. Doit-on inférer de ces chiffres qu'il existe, dans notre monde contemporain, par rapport aux besoins, une offre de produits agricoles moindre qu'il y a quarante siècles ? Ou que le prix de revient de ces derniers s'est relevé plus haut que celui des autres produits ? Quelque conjecturales que soient nos données, les deux conclusions semblent plausibles.

Suivant un usage fréquemment observé dans l'antiquité, l'échelle des prix s'accompagne d'une échelle des peines. La prestation en argent ou en nature est la sanction la plus habituelle des crimes et des délits. Le meurtrier d'une esclave appartenant à autrui doit en fournir deux. La défloration d'une esclave est tarifée en argent et l'esclave reste la propriété de son maître. Une oreille arrachée vaut moins qu'un nez ou qu'un œil. Un doigt coupé se paie plus cher qu'une main cassée. Si un bœuf en tue un autre, les deux propriétaires se partagent la valeur du bœuf mort et du bœuf vivant.

Que la fixation des peines relève de la puissance publique n'est pas contestable ; la question de savoir si celle des prix est aussi de sa compétence n'a pas fini de diviser les esprits.

***

Innombrables ont été, depuis l'époque de Bilalama, les incursions des Etats dans le domaine des prix. Il est peu de terrains où le pouvoir législatif se soit aventuré avec plus de persévérance, et, l'histoire le montre, avec moins de succès. Seules les rigueurs implacables des régimes totalitaires ont conféré quelque solidité aux barrages construits pour endiguer la hausse. Les tarifs de Dioclétien ou de Jean le Bon, ceux des Valois ou des Conventionnels n'ont pas résisté à la poussée des prix déchaînée par la dégradation de la monnaie ou par la pénurie des marchandises.

Moins voyante, mais plus efficace, est l'action continue que

les Etats exercent en sens inverse à l'encontre de la baisse. Les droits de douane, la limitation des quantités importées, les grands programmes de travaux, autant de procédés classiques pour lutter contre l'avilissement des prix et des salaires.

S'opposant à la hausse, l'Etat estime défendre le consommateur. S'opposant à la baisse, il répond aux vœux certains des producteurs. Assurément, il serait facile de railler ces actions en sens contraire que des courants d'opinion et des intérêts privés exigent parfois dans le même temps. Malgré son aspect incohérent, cette politique trouve peut-être une excuse dans une notion obscurément ancrée dans l'esprit de l'homme, celle du juste prix, acceptable pour l'acheteur et pour le vendeur, celle du juste salaire, assurant au travailleur un niveau de vie décent.

Une fraude sur la quantité nous apparaît d'emblée répréhensible. Si une divergence entre le prix et la valeur de la chose ne provoque pas toujours la même réaction, c'est que la notion de valeur est une des plus malaisées qui soient à enserrer ; mais nous réprouvons instinctivement les échanges où la justice ne nous paraît pas respectée, le troc d'Esaü, la cession d'un bien de famille contre quelques jours de vivres, l'acceptation forcée d'un salaire de famine. Une voix cachée nous dit qu'un prix doit être loyal, qu'un salaire doit être équitable.

Il y a longtemps que clercs et laïques s'évertuent à chercher à quoi l'on peut reconnaître qu'un prix est juste. Une méthode d'apparence simple consisterait à prendre le coût de revient de l'objet et à l'affecter en faveur du commerçant d'une marge de revente raisonnable. Cette méthode, Platon souhaitait la voir appliquer dans sa cité de rêve. Vingt mille arrêtés de la Direction des Prix l'ont, entre 1940 et 1949, imposée à notre économie. Elle ne satisfait ni la logique ni la morale.

Le coût de revient d'un objet n'est lui-même qu'une somme de valeurs. Selon quel critère chacune de ces valeurs sera-t-elle à son tour appréciée ? Selon la somme de travail qu'elle incorpore, ainsi que le demande Karl Marx ? Ou autrement ? Les fondements du juste prix se dérobent dès qu'on croit les saisir.

Et n'est-il pas immoral de continuer à vendre au juste prix, si un perfectionnement permet de servir le consommateur à un prix plus bas ? Inversement, est-il immoral de vendre

au-dessus du même juste prix si, par suite d'une circonstance indépendante de la volonté du vendeur, les cours ont monté ?

Et voici de nouveaux embarras, quand on essaie de fixer la marge de revente du commerçant ! Le grand courant de réprobation contre l'enrichissement qui traverse la philosophie platonicienne et alexandrine, la doctrine des Evangiles et la pensée des Pères de l'Eglise, ne permettait pas aux canonistes de concéder au marchand le profit illimité. Tout au plus admettaient-ils qu'il perçût ce qui était nécessaire pour sa subsistance et celle de sa famille. Mais que de calculs savants, selon qu'il avait transformé la marchandise, qu'il l'avait changée de lieu, qu'il avait couru des risques de conservation, qu'il avait fait bénéficier l'acheteur de son expérience ! Jamais le boutiquier ne pouvait se croire à l'abri du péché. Il appartenait à saint Thomas et à ses disciples de constater que la valeur des choses ne réside pas seulement en elles-mêmes. Le moraliste ne peut pas rester aveugle au fait que déjà la quantité des biens influe sur leur valeur. Les scolastiques aimaient à citer cet exemple : un chargement de chevaux arrive au port ; un cheval est débarqué ; puis, pour une raison fortuite, le navire lève l'ancre. Le seul cheval offert à la vente n'a-t-il pas plus de valeur que si toute la cargaison avait été mise à quai ? Ainsi, par le détour de la rareté et de l'abondance, on arrivait à des concepts tout subjectifs, à la notion de besoin, de désir, d'appréciation personnelle. Concilier les causes de la valeur qui résident dans les objets et celles qui procèdent de l'esprit était une tâche ardue. Evidemment, reconnaissent les doctrinaires, on ne peut pas faire abstraction du besoin de l'acheteur ni de celui du vendeur. Mais un prix établi sous l'aiguillon du besoin est-il un prix juste ? Certainement non.

Le juste prix devenait déjà plus latitudinaire. On en vint à tolérer le juste prix par accident, celui qu'un vendeur, ayant des raisons particulières de ne pas vendre, mais sollicité par l'acheteur, peut se permettre de surfaire. On se mit à distinguer le juste prix inférieur, le juste prix moyen, le juste prix supérieur. Lassé peut-être par tant de subtilités, un dominicain du XVI^e^ siècle écrivait : « Le prix juste d'une chose ne saurait être connu précisément sans une révélation spéciale de Dieu. » En fait, juristes et théologiens, désireux de maintenir la pré-

séance de la morale sur l'économie, finirent par recommander l'usage du prix légal, fixé par voie d'autorité. Ainsi, tous les débats de casuistique prenaient fin. Du fait de sa promulgation, le prix légal devenait le prix juste. Les taxations du roi Bilalama préfigurent la doctrine la plus certaine du docteur angélique et du chancelier Gerson.

***

La disparition de l'économie fermée, l'expansion triomphante du profit, les théories de l'école libérale ont depuis quelques siècles obscurci la notion de juste prix. C'est aux tenants du néo-libéralisme qu'il appartient de la remettre en honneur, à une époque où, sur l'économie, flottent parfois quelques effluves malsains. Que sera le juste prix de la nouvelle doctrine ? Ou plutôt que ne sera-t-il pas ? La fixation des prix par la puissance publique, pour un nombre de produits et de services restreint, était possible dans une société primitive, analogue à celle dont nous avons esquissé le tableau. Elle est difficilement conciliable avec la complexité et la fluidité d'une économie en perpétuel devenir ; elle est en tout cas incompatible avec l'usage des monnaies instables qui nous est imposé. Même si, en ces dernières années, il arrivait au prix légal de satisfaire à sa naissance la raison et l'équité, le glissement monétaire lui enlevait vite tout caractère de justice.

Nous ne demandons pas au pouvoir temporel de nous dire le juste prix. Nous souhaitons qu'il se dégage lui-même de la nature des choses et de la volonté des hommes. Un prix résultant de la pénurie des marchandises n'est pas juste. Le juste prix implique une offre au moins égale à la demande. Un prix résultant d'un monopole de vente n'est pas juste. Le juste prix implique le libre choix. Un prix traduit en une monnaie fondante qui ne permet pas au vendeur de remplacer la chose vendue n'est pas juste. Le juste prix implique une monnaie saine. Ayons l'abondance, la libre concurrence, un instrument de mesure stable, et le juste prix nous sera donné par surcroît.

Tout en combattant les thèses libérales, un des tenants de la doctrine thomiste écrivait récemment : « L'offre et la demande sont les conditions nécessaires et suffisantes de la détermination du juste prix. » A la puissance publique, ajouterons-nous, de veiller à ce que l'offre et la demande jouent librement.

A elle de s'assurer que le prix du marché n'est pas faussé par la contrainte. En maintenant un climat de liberté, elle fera, mieux que par tout autre moyen, éclore le prix juste.

Est-ce à dire qu'avec certains extrémistes du libéralisme d'autrefois, nous admettons que le prix le plus bas possible obtenu par la concurrence est nécessairement le meilleur, quoi qu'il en résulte pour la société ? Non, le prix obtenu par l'écrasement des faibles n'est pas un prix juste. Le prix juste ne se conçoit pas sans une rémunération équitable des travailleurs. Le roi Bilalama avait raison de fixer à la fois les salaires et les prix, car l'un ne peut aller sans l'autre ; mais il est loisible, sous un régime de prix libres, de modifier par voie d'autorité les bases du salariat, voire la structure sociale elle-même. La liberté économique ne s'oppose ni à la charité ni à la justice. Elle doit en être un des plus fermes soutiens.

JACQUES LACOUR-GAYET
*de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.*

# LA LANGUE FRANÇAISE ET LA DIPLOMATIE

Sans remonter au temps de la tour de Babel, première victime de la confusion des langues, qui croula avant d'atteindre les nuages, nous découvrons à travers l'histoire, dans les grandes tentatives humaines — qu'il s'agisse de cohésion nationale ou d'équilibre européen — le besoin d'un parler commun qui s'impose d'une manière impérieuse. A défaut de ce lien nécessaire, il ne reste qu'à se perfectionner dans le langage d'autrui. Quel exemple plus saisissant que celui des premiers chrétiens ! Après le départ de leur Maître, comment douze pêcheurs ignorants des lacs de Galilée auraient-ils pu enseigner les nations sans le secours du Saint-Esprit qui leur insuffla, bienfait suprême, le don des langues ?

Devenus polyglottes, ils se firent comprendre non seulement

des habitants de Jérusalem aux dialectes divers, mais aussi des Juifs commis-voyageurs ayant vécu dans les pays d'Asie Mineure et de la Méditerranée, et même de ceux qui avaient séjourné à Rome.

En voyant les apôtres, après la descente du Paraclet, se répandre sur les places publiques, la foule émerveillée s'exclamait : « Les oreilles s'ouvrent par enchantement. » Il ne manquait pas toutefois d'opposants, aigris par le soupçon, qui se moquaient de ces discoureurs intarissables, « ivres et pleins de vin nouveau ».

Un jour vint cependant où les successeurs des apôtres, au lieu de se disperser dans les différents idiomes méditerranéens, durent adopter une langue d'élection, trait d'union entre les fidèles. Ce fut, à partir du IVe siècle, la langue latine, langue impériale, reine des épigraphes, qui devint, lorsque la religion chrétienne jeta ses fondements dans ceux de la monarchie franque, souveraine des consciences et distributrice des grâces. On parla latin à la Cour, dans les Conciles, les cloîtres, les tribunaux, les écoles. C'était, au Moyen âge, le langage international en même temps que celui de l'Eglise universelle.

Depuis Charlemagne jusqu'aux grands traités du XVIIe siècle, notamment celui de Westphalie, dont la négociation et la discussion aux Congrès de Munster et d'Osnabruck, eurent lieu pour la dernière fois en latin, tous les documents décisifs de l'histoire furent transcrits dans cette langue dominante, aujourd'hui réduite à la liturgie catholique, ainsi qu'aux textes pontificaux.

A Nimègue, apogée de la puissance du Roi Soleil, les clauses qui engageaient les Pays-Bas et l'Espagne furent rédigées en français ; « *Pace lege sua confecta* », lit-on sur un vase de marbre qui orne la terrasse de Versailles. Seul le traité de Louis XIV avec l'empereur Léopold, signé le 6 février 1679, était en latin « pour ne rien changer à l'usage établi ».

Par un remarquable concours de circonstances la France fixait alors les idées flottantes ; elle devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples. Nos livres formaient la bibliothèque de l'Europe. C'était l'âge de Descartes, qui faisait régner dans la philosophie cette raison dont Boileau animait ses vers, c'était l'âge où il arrivait à Racine de corriger Louis XIV, où La Fontaine prêtait à notre littérature des beautés incommunicables ; c'était l'âge où, pour parler comme Bossuet, « la langue

française, formée par l'expérience, réglée par le bon sens, avait atteint la perfection qui donne la consistance, mêlant à la hardiesse de la liberté, cette retenue, effet du jugement et du choix ». « Est-ce là, lit-on d'autre part dans un de ses sermons, est-ce là que devait aboutir cette grandeur formidable au monde ? »

Aujourd'hui, les titres que la langue française peut faire valoir pour revendiquer dans les conférences internationales l'honneur d'exprimer la pensée des peuples civilisés ne se fondent ni sur une prétention exorbitante à l'hégémonie, ni sur la loi maussade du nombre, vainement postulée par les Anglo-Saxons, et qui risquerait de donner la précellence aux Russes ou aux Chinois.

Au cours d'un savant exposé qu'il fit le 6 décembre 1948 à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, M. Marcel Plaisant ne laissa rien subsister de ces raisonnements captieux et sut dégager de sa participation aux conférences de La Haye, Londres et Bruxelles sur la propriété industrielle et la protection littéraire, à défaut des prérogatives de la langue française, notre droit naturel à exprimer de la manière la moins discutable les conventions des Etats. Ainsi, « les actes officiels de la conférence de Bruxelles en 1948 furent établis en français ; on y joignit une version rédigée en anglais, mais le texte français sera toujours appelé à faire foi ». M. Marcel Plaisant est enclin à penser que cette formule, qui concilie la nouvelle accession de l'anglais avec l'investiture traditionnelle du français, serait capable d'une longue carrière.

Ecoutons maintenant notre éminent confrère M. Georges Duhamel : « L'important n'est pas d'être approximativement compris par un grand nombre de personnes mais de dire avec précision des choses qui seront clairement entendues par un petit nombre d'esprits qui ont le moyen d'entendre et le pouvoir de répondre. »

Un traité est l'œuvre d'une sélection. Fait par une élite, il s'adresse à une élite. Les principaux arguments invoqués en faveur du français sont l'histoire, la culture des lettres, l'intérêt général. Mais n'oublions pas que les deux raisons majeures de cette situation privilégiée sont en premier lieu l'admirable logique de notre langue, dont une syntaxe incorruptible régit l'ordre toujours direct, nécessairement clair, et, d'autre part,

la place exceptionnelle que la France a su prendre au cours des derniers siècles dans le système de l'Europe.

Une circonstance fortuite qui ouvrit la série des traités rédigés uniquement en français, mérite d'être relatée ici. Les actes conclus à Utrecht en 1713 avaient mis fin à la guerre de succession d'Espagne ; cependant la France et l'Empire demeuraient face à face. Le maréchal de Villars commandait nos armées, le prince Eugène de Savoie celles de l'empereur. Comme on se battait depuis quatorze ans, la paix se fit en quelques minutes. Etait-ce fatigue, usure, sympathie réciproque ? Dès que les deux champions guerriers se rencontrèrent, ceux-ci tombèrent d'accord. Il ne restait qu'à passer un contrat. La Cour de Vienne exigeait le latin. La Cour de Versailles si traditionaliste n'y contredisait point. Se défiant de leur formation latine, les deux militaires mobilisèrent un père jésuite pour traduire les articles dont ils étaient convenus, mais soudain, piqués par le soupçon, craignant que le Révérend Père n'abusât de leur ignorance, ils le congédièrent sans tambour ni trompette et ils signèrent, séance tenante, le traité dans la langue qu'ils comprenaient.

Ainsi, par une heureuse fortune, Louis XIV, avant de mourir, consacra le privilège diplomatique de la langue française, demeuré incontesté jusqu'à la paix de Versailles du 28 juin 1919. Pour plaire au président Wilson comme à Lloyd George, les textes de ce traité furent bilingues, contrairement à l'opinion du Département d'Etat, représenté par James Scott Brown, conseiller juridique. Il fut spécifié toutefois que dans le traité de Saint-Germain, notre texte ferait foi.

Depuis lors, combien d'accords politiques ont été rédigés, tous en français ! J'en ai négocié et conclu plusieurs, sans que jamais, sous les ciels divers où je servis la France, il eût été question de les établir dans une autre langue que la nôtre. Ce privilège avait une contre-partie. Il obligeait celui qui pouvait s'en prévaloir à redoubler d'efforts pour concilier les moindres divergences entre les intéressés, et, fidèle au précepte d'Aristide Briand, séducteur des peuples, à parler européen.

L'esprit français étant fait de mesure, les traditions de notre diplomatie sont celles d'une politique d'équilibre. Les hommes d'Etat de la IIIe République étaient animés d'une même pensée : maintenir entre les puissances grandes et petites,

l'harmonie. « Le roi de France, disait déjà Vergennes, est le tuteur des princes faibles, et cette politique, depuis plusieurs siècles, a fait la grandeur, la sûreté et la gloire de la Couronne. »

Au XVIIIe siècle, une transformation prodigieuse s'accomplit parmi les peuples. L'Europe ouvre ses bras. Immobile dans ses profondeurs asiatiques, la Russie tout à coup entre dans le jeu européen. Pierre le Grand s'y installe, Catherine la Grande s'y complaît, adulée derrière son encrier. Heureuse coïncidence, au moment où cette révolution étend les frontières du monde occidental, la langue française, façonnée par d'illustres écrivains et l'usage d'une politesse raffinée, atteint à la perfection. C'est le siècle de Montesquieu et celui de Voltaire, de l'Esprit des Lois, de l'esprit tout court.

Précise, élégante et claire, notre langue devient naturellement le véhicule de la pensée au sein d'une Europe spirituellement unie. On la parle à Saint-Pétersbourg, avec quel instinct, quelle vocation, quel sens de l'expression juste ! Tandis que je prononce ces mots, j'entends encore la voix pure et légèrement chantante de l'empereur Nicolas II disant à ses hôtes avant de dîner à Tsarskoié Selo : « Messieurs, je vais me mettre à table. » Comment un agent de la République française aurait-il été insensible à une formule empruntée au protocole de notre ancienne monarchie ? Les convives s'entretenaient uniquement en français, et le Tsar ne leur adressait la parole qu'en cette langue.

On la parle aussi au XVIIIe siècle à Stockholm, capitale de Gustave III, à Vienne où règne la Maison de Lorraine, à Berlin où le génie de Frédéric II, associant son immortalité à celle de Voltaire, la cultive et l'exalte. Il y a plus d'un siècle et demi, la question suivante fut mise à l'étude sur les bords de la Sprée : « Qu'est-ce qui a rendu la Langue Française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Peut-on présumer qu'elle la conserve ? » Tel était le sujet proposé au concours par l'Académie de Berlin. « On sent combien il est heureux pour la France que la question de l'universalité de sa langue ait été faite par des étrangers ; elle n'aurait pu, sans quelque pudeur, se la poser elle-même », déclare Rivarol, « jeune homme du Languedoc ou d'Annonay », qui présenta une brillante improvisation et obtint le prix le 3 juin 1784. « Jamais pareil hommage, dit-il encore, ne fut rendu à un peuple plus poli par une nation plus

éclairée. » Les Chancelleries s'arrachèrent les pages de ce discours dont je voudrais, pour vous, faire rejaillir ici quelques étincelles.

« Le français, écrit Rivarol, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était toute raison ; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe. De là résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue : ce qui n'est pas clair n'est pas français. Cet ordre et cette clarté ont dû surtout dominer dans la prose, et la prose a dû donner l'empire : rien n'est en effet comparable à la prose française. Elle se déroule avec grâce et se développe en marchant. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée.

« De toutes les langues, conclut Rivarol, le français est la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les Puissances l'ont appelée dans les traités. »

Aurait-elle décliné depuis lors ?

Ecoutez le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec : « La langue française représente la pensée la plus brillante d'Europe ; elle incarne les conceptions sociales les plus hautes et les plus généreuses ; elle est un dépôt cristallisé de quinze siècles de culture intense, de cinq siècles de littérature classique. Elle est : Sa Majesté la Langue Française. »

Entendit-on jamais plus magnifique éloge ? Connaissez-vous une sommité plus éclatante, une plus parfaite souveraineté qui daignerait le confirmer ? Lorsque, dans un élan d'unanime fierté, l'Académie décerna à Sa Sainteté Pie XII la grande médaille d'or de la langue française, le Pape nous répondit : « On ne louera jamais assez la langue française pour sa clarté, sa précision, sa distinction qui en ont fait par excellence le langage de la diplomatie et des sciences spéculatives. Et cela, non par le fait d'une élection arbitraire, car elle est également par sa finesse la langue de l'art, de la littérature, de la poésie, la langue de l'esprit et du cœur. »

Ainsi parle le suprême dépositaire du latin, seule langue internationale qui ait pu disputer à la française la prérogative de rédiger les actes diplomatiques.

Est-il à présumer que la langue française conserve sa suprématie ? demandait l'Académie de Berlin en 1784. C'est une question qui n'a pas manqué d'être retenue et que se pose le monde contemporain traversé de courants imprévus. Il n'est que trop vrai que la diffusion de notre langue, la plus féconde collaboration que la France ait apportée à l'humanité civilisée, subit une régression sur l'immense terre russe par suite de la révolution qui, pour défendre sa cause, dut faire appel à des classes sociales moins cultivées dont le nationalisme latent ne tarda pas à se révéler plus intransigeant que celui de l'ancien régime. Nous avons vu alors les événements de 1939-1944 provoquer une crise que l'absence douloureuse de la France, son affaiblissemen temporaire, ses contacts habituels tragiquement rompus par la guerre, la jalousie obscure et presque inavouée de ses rivaux exaltés par la victoire, auraient pu rendre périlleuse sans le zèle collectif de ceux à qui fût confié le destin de cette langue, trésor de la France.

Rivarol en avait eu la prescience : « L'Europe, dit-il, présente une République fédérative, composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé ; on ne peut en prévoir la fin, et cependant, la Langue Française doit encore lui survivre. Les Etats se renverseront, et cette langue sera toujours retenue jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre humain. »

Est-ce un autre genre humain, celui auquel nous sommes confrontés aujourd'hui dans une Europe désorientée, défaillante, privée d'équilibre, en proie à des transformations peu conformes à ses traditions séculaires ?

C'est l'honneur de notre Compagnie de veiller, par un travail de libre examen renouvelé chaque jour, à la défense d'un patrimoine qui nous est sacré.

CHARLES DE CHAMBRUN
*de l'Académie française.*

# A TRAVERS LA PRESSE

## L'AVENIR DU MINISTÈRE BIDAULT

Ayant obtenu son investiture et distribué ses portefeuilles, M. Georges Bidault entame une nouvelle carrière gouvernementale. Quelles sont ses chances ? C'est ce qu'examine M. Léon-Charles Aubry dans *Carrefour*.

« Sans doute, les intentions de M. Georges Bidault sont-elles parfaitement pures. Il a proclamé en termes excellents la nécessité de réaliser des économies, d'assainir les entreprises nationalisées, de réglementer l'exercice du droit de grève, d'accomplir un grand acte de clémence et de défendre l'Indochine. Tous ces objectifs sont de premier ordre. Mais le gouvernement, que nous ont valu ces trois semaines de tir aux pigeons, est-il en mesure de les atteindre ? Par quels moyens, notamment, parviendra-t-il à équilibrer le budget de 1950 dont le déficit avoisine les 400 milliards ? Comment tiendra-t-il les salaires après le coup de fouet de la prime exceptionnelle et comment tiendra-t-il ensuite les prix ? Où trouvera-t-il les 120 milliards dont il aura besoin d'ici la fin de l'année ? »

C'est l'affaire de son ministre des Finances. Mais M. Petsche, qui, dans la nouvelle combinaison, a été maintenu rue de Rivoli, s'accommodera sans doute moins bien de la tendance dirigiste du gouvernement actuel que du libéralisme de M. Queuille.

« On peut prévoir très rapidement de sérieuses difficultés économiques et budgétaires. Le gouvernement le sait, mais il spécule sur le concours des Etats-Unis pour sauver la face, au moins jusqu'à la stabilisation des marchés bouleversés par les récentes dévaluations. Une fois ces marchés stabilisés, il espère que le franc apparaîtra comme une monnaie-refuge, et que, du coup, tout le problème sera résolu, comme en 1928. Ce calcul ne serait pas faux si, durant les quelques semaines de répit qu'on peut escompter de la fatigue, le programme d'économies, d'assainissement et d'apaisement annoncé par M. Georges Bidault, pouvait être réalisé. On ne voit pas, malheureusement, pourquoi le nouveau président du Conseil obtiendrait de sa majorité l'effort que son prédécesseur n'en a pas obtenu. »

La question du concours financier américain à laquelle M. Aubry fait allusion se posera bientôt de façon aiguë. L'échéance de 1952 approche. M. Paul Hoffman, l'homme du plan Marshall, est venu des Etats-Unis pour nous la rappeler. Son discours prononcé devant le Conseil de l'O. E. C. E. n'a pas été empreint de la sévérité qu'on pouvait attendre. Mais il constitue un avertissement. *La Bataille* cite à ce sujet quelques chiffres. A la date du 25 octobre l'Europe avait reçu des Etats-Unis plus de sept milliards de dollars, soit plus de deux trillions de nos francs. La part de la France, dans ce total, est de 1.510.901.000 dol-

lars, autrement dit 528 milliards de francs, représentés par des produits industriels, des matières premières, des produits alimentaires et agricoles, des services tels que le transport des denrées céréales.

« Le plan Marshall a-t-il du moins permis à la France d'augmenter son potentiel industriel et agricole ?

« Oui, sans doute, mais beaucoup moins que si nos finances étaient en ordre, si les organismes nationalisés, ces paniers percés, n'allaient pas de déficit en déficit, s'il ne fallait pas, à tout moment, boucher un trou en faisant appel à la compréhension américaine.

« Officiellement le fonds spécial du plan Marshall a financé, en 1948, la moitié environ des grands travaux effectués en France : barrages, électrification, modernisation des mines, des usines nationalisées ou privées, reconstruction. C'est ainsi que sur 569 milliards de francs de grands travaux effectués l'an dernier, la contrepartie de l'aide américaine en a soldé 280 milliards, les majorations d'impôts indirects 140 milliards, l'emprunt Petsche 109 milliards, et diverses ressources 40 milliards.

« Il n'en est pas moins évident qu'en 1952, après la relève, par le plan Marshall, du rôle normalement dévolu à l'épargnant et au contribuable, le problème du déficit apparaîtra intact, et celui du financement rigoureusement insoluble. A moins, bien entendu, qu'on ne change de méthodes.

« Les sociétés nationalisées sont, pour la plupart, déficitaires, et à la charge du budget. Elles sont et demeureront peut-être longtemps encore dans l'incapacité de trouver dans le public les capitaux frais dont elles auraient besoin. Les quelques emprunts hasardés ces dernières années ont été souscrits par les assurances (nationalisées, elles aussi) ou par la Caisse des dépôts et consignations. L'Etat prête à l'Etat pour combler le déficit de l'Etat, et, s'il n'y avait pas eu de plan Marshall pour financer, l'an dernier, 59,5 pour 100 des travaux d'équipement dans les houillères nationalisées, on se demande qui l'eût fait.

« 1952, redoutable échéance... 1952, année terrible de l'économie européenne, si l'Europe continue à somnoler entre deux querelles ou deux discours. »

Ces dures constatations nous ramènent à la politique intérieure. Pour « changer de méthodes » il faut en avoir le courage et les moyens : le courage de dénoncer la malfaisance des chimères qui ont eu cours jusqu'à présent, les moyens de rester au pouvoir après avoir pris les mesures qu'une telle attitude implique. La composition de l'Assemblée actuelle exclut, comme on le sait, toute possibilité d'assurer une majorité durable à un gouvernement qui adopterait cette ligne de conduite. Et il est probable que de nouvelles élections n'y changeraient rien si elles étaient faites selon le mode de scrutin actuel. Or M. Georges Bidault a déclaré devant le Conseil national M. R. P. qu'il serait « risqué » de toucher à la loi électorale présentement en vigueur, si imparfaite soit-elle... Paroles que relève vigoureusement M. Robert Bony dans *l'Aurore* :

« Tout de même, non. On persiste à penser que M. Georges Bidault ne réussira pas à endormir, au sein de cette Assemblée, ceux qui, à l'expérience, ont réalisé ce que signifie cette proportionnelle.

« Nos constituants et législateurs de 1946 (dont les noms ne s'inscriront sûrement pas dans la pierre) avaient cru bien faire, parbleu ! Ils s'étaient imaginé, bravement, qu'on allait, à perpétuité, assurer le bonheur de la France par l'alliance — présumée éternelle — des trois grands partis de l'époque. C'était l'âge d'or du fameux tripartisme : les socialistes, le M. R. P. et les communistes !

« Malheureusement pour eux, moins de quatre mois après la mise en

place de la IVe République, le système était déjà et irrémédiablement condamné, les communistes se trouvant rejetés dans l'opposition.

« Dès lors, de toute évidence, rien ne pouvait plus tenir. On n'a pas tardé à s'en apercevoir.

« On a échafaudé, pour exercer le pouvoir, d'éphémères combinaisons, tour à tour démolies par des dislocations intérieures. En fait, on a renoncé à donner à la France un gouvernement digne de ce nom. »

Il est illusoire, poursuit M. Georges Bony, de s'imaginer qu'on pourra continuer longtemps dans cette voie. Seule une réforme électorale apportera au pays « la promesse d'un renouvellement politique un peu clair et un peu loyal ».

« Tant pis pour le M. R. P. si ses dirigeants se refusent à comprendre. D'autres, par contre, ont compris.

« Chez les radicaux, chez les indépendants, chez les modérés, tout le monde est bien d'accord aujourd'hui pour estimer qu'il est grand temps de rendre aux Français un scrutin intelligible, c'est-à-dire majoritaire, avec le droit pour le corps électoral de choisir lui-même, sans que les partis s'interposent, leurs élus.

« Il n'est pas jusqu'à M. Léon Blum lui-même qui n'ait, par une initiative personnelle, rallié une forte partie des socialistes à l'idée d'une réforme indispensable.

« Le M. R. P. va s'affirmer contre ?

« Avec qui ?

« Il ne trouvera guère, pour le soutenir, que les communistes ! »

Les socialistes, réunis eux aussi, ne se sont pas prononcés aussi nettement que les M. R. P. Ils ont décidé de renvoyer la discussion à leurs prochaines assises.

Dans le *Monde*, M. Jacques Fauvet estime que cette question de réforme électorale risque de diminuer la cohésion de la majorité. Il reconnaît que les radicaux, qui n'ont jamais été partisans du mode actuel de scrutin, restent fidèles à eux-mêmes en réclamant la réforme. Les socialistes, eux, assurent qu'ils ne redoutent plus la dissolution. Mais « il apparaît que le parti n'est pas entièrement d'accord sur les conditions et les conséquences, ni de nouvelles élections, ni même du retrait éventuel de ses ministres ». Ce qui semble d'un fâcheux présage pour la tranquillité de M. Bidault.

« Qu'elles aient cependant lieu chez les radicaux ou les socialistes, les discussions autour de la dissolution reviennent toujours au mode électoral. Et elles deviennent alors d'autant plus académiques que pour faire voter un nouveau mode de scrutin il faut commencer par trouver une majorité décidée à l'accepter, ce qui semble de moins en moins assuré.

« Les leaders du M. R. P. en ont parlé. M. Bidault a été lui-même extrêmement net, bien que son discours fût à usage interne « Ne touchez pas, dit-il, à cette pomme de discorde. » Mais son conseil s'adressait davantage, dit-on, à ses amis qu'aux autres partis. Pour le bien-être de la « majorité républicaine » les républicains populaires devraient se garder les premiers d'en trop parler publiquement. Louable intention si du moins les radicaux puis les socialistes n'avaient décidé d'en traiter abondamment lors de leurs prochaines assises de novembre et décembre. »

Il en résulte que le président Bidault et ses ministres M. R. P. risquent de se trouver bientôt en désaccord au sein du Cabinet avec des radicaux qui font campagne pour la réforme électorale et des socialistes qui l'accepteront peut-être un jour. Il faudra bien de l'habileté au nouveau Président du Conseil pour surmonter cette difficulté-là alors que tant d'autres l'attendent dans tous les domaines.

# VUES SUR NOTRE DESTIN

D'où viennent les maux dont nous souffrons depuis si longtemps ? De la bourgeoisie, assure M. Claude Bourdet dans *Combat*. Cette classe de gens à vues courtes nous a fait manquer la réconciliation avec l'Allemagne alors qu'il en était encore temps après la guerre 14-18. Le sauvetage de l'Allemagne démocratique, possible « même avec Stresemann », échoua par la faute du chauvinisme.

« Après la deuxième guerre mondiale, l'Allemagne se retrouve dans un chaos de désespoir et d'inquiétude pire que celui de 1919. Et des ferments plus dangereux s'agitent en son sein. Mais les classes populaires, affaiblies, sans doctrine, sentent qu'elles vont être exploitées aussi bien par leurs maîtres d'hier, alliés aux Occidentaux, que par les bureaucrates russes. Les jeunes se demandent ce que va faire la France. La France ? Elle pense, par la voix du général de Gaulle, à réclamer la Sarre et la rive gauche du Rhin, ainsi que la rupture de l'Allemagne en petits Etats indépendants (voyez Maurras). Une fois de plus, l'élément unificateur de l'Allemagne devient le nationalisme. A l'Ouest, les vieux financiers reviennent en place. Les vieux partis aussi.

« C'est le moment où la France découvre que l'Allemagne est nécessaire à l'Europe. L'Allemagne, telle qu'elle est, bien sûr : il faut être réaliste. »

Mais les classes dirigeantes françaises sont incapables de concevoir une politique sociale. C'est ainsi que la bourgeoisie a liquidé jadis le régime de 48 en organisant les journées de Juin qui devaient assurer le triomphe du bonapartisme. En 1871, la République sociale est encore possible. Mais « M. Thiers massacre les communards ».

Cette rapide synthèse est assez déconcertante. On a peine à croire que M. Claude Bourdet parvienne à prendre au sérieux la République de 48 qui avait fait en quelques mois la preuve de son impuissance. Et qu'il s'imagine qu'un régime « social » pouvait sortir de la Commune. Les vraies fautes de la bourgeoisie se situent plus loin dans l'histoire. On pourrait lui reprocher à juste titre les excès de la Convention et surtout le désordre du Directoire qui a rendu inévitable la dictature napoléonienne. Mais les bourgeois de ce temps-là semblent être d'une autre espèce aux yeux de certains écrivains d'aujourd'hui. Poursuivons néanmoins cette récapitulation des événements passés :

« 1936. On peut, peut-être, faire du Front Populaire une expérience originale : la bourgeoisie ne pense qu'à l'écraser, ce qui est fait en un an. Une nouvelle force existe maintenant, elle est l'héritage et le témoin de l'avarice de la bourgeoisie : c'est le parti communiste. En 1939-40, ce parti commet une faute magistrale. Il suffirait d'un peu de courage et de générosité pour qu'il disparaisse de lui-même de la politique française. En 1944-45, l'homme, dont on attendait qu'il incarne l'avenir d'une France révolutionnaire, préfère restaurer l'ordre existant. »

Est-il encore question de la bourgeoisie ? Il paraît que oui. C'est elle qui a manqué du « courage » et de la « générosité » nécessaires à l'éviction du parti communiste. En fait, la tâche n'était pas si facile. Mais en attribuer l'échec à cette classe dite, par habitude « dirigeante », qui, alors, ne dirigeait rien, cela semble quelque peu abusif.

# MENUS-PROPOS

## A TRAVERS PARIS

Au Musée de la Marine a lieu le salon 1949 de la même arme, avec le concours de la marine royale néerlandaise. Cet immense édifice bâti sur l'emplacement de l'ancien Trocadéro qui fut autant regretté lors de sa disparition que critiqué pendant son existence; cette moderne bâtisse si simple de lignes mais si grandiose par ses heureuses proportions est un décor précieux pour ces évocations maritimes qui en elles-mêmes sont déjà noblesse et grandeur.

Cette exposition est faite d'un très grand nombre de peintures à l'huile, d'aquarelles et de dessins, de cartes, d'atlas, de journaux de voyage, ainsi que de nombreuses maquettes de vaisseaux. La décoration de l'entrée et les fontaines lumineuses ont été exécutées avec un goût très sûr par le sculpteur Pierre Laparra. Parmi les œuvres venant des musées d'Amsterdam il y en a de fort curieuses comme *Mer houleuse* de Ludolf Bakhuysen (1693), *Eau tranquille* de Willem Van De Velde, *Eau houleuse* représentant le vaisseau de guerre « Amsterdam », de Nicolas Baur (1807), *l'Escadre anglo-franco-néerlandaise dans le détroit de Shimonoseki, Japon*, de Van Beest (1864), la *Frégate « Rijn » et le brick « Snelheid »*, avec, à l'arrière-plan, le bateau à roues français *Pluton* de Van Deventer (1844). Et combien seront rêveurs les lecteurs de *La Revue* qui viennent de goûter l'œuvre maîtresse de Roger Vercel, étude magistrale sur les « Cap-Horniers » devant le vaisseau *De Fendracht*. C'est à bord de ce vaisseau, que l'on voit passant, au large de l'île d'Ijsselmonde, que les Néerlandais Schouten et Le Maire ont découvert le cap Horn et le détroit de Le Maire. Parmi les œuvres des artistes hollandais contemporains, il y en a de très belles : *Château de quai*, pastel de W. Jaarsveld, *Le croiseur léger Tromp* et le *contre-torpilleur Kortenaer*, aquarelle de W. F. Ten Broek et T. Hamers ; *Reconstruction d'un port*, gouache de A. J. Cornelis, ainsi que les huiles : *En Espagne*, de Mme A. Braakensiek-Dekker ; *l'Etablissement de la Marine à Amsterdam*, de D. Van Gulik ; *Le navire du silence*, de Jan Van Heel. On voit aussi : *l'Atlas de navigation et du commerce*, de L. Renard (1715) ; *Vraye description de trois voyages en mer*, de De Veer (1600) et *Le flambeau de la navigation*, de W. Jansz Bleau (1620). Les maquettes également sont intéressantes et l'on ne peut que remercier bien vivement le vice-amiral Jhr. E. J. Van Holthe de son choix, puisque l'on peut aussi bien se pencher sur le monitor à éperon le *Buffel*, que sur le brick de guerre *Pijl*, brick de quatorze canons, construit en 1785, que sur la maquette expérimentale du croiseur *De Ruyter* en construction chez Wilton Feyenoord à Rotterdam, pour... l'année 1953. Et c'est avec curiosité que l'on s'arrête longuement devant la reconstitution, moderne il est vrai, du *De halve maan* (demi-lune),

vaisseau avec lequel Hudson découvrit le fleuve auquel il donna son nom.

La participation française est digne de tous les éloges. Les toiles, à part quelques-unes dont l'interprétation ultra-moderne nous échappe, sont toutes de qualité mais en si grand nombre que nous regrettons de ne pouvoir les citer. De même pour les modèles réduits, répartis en cinq catégories : a) *navires de guerre et navires de commerce anciens ;* b) *navires de guerre modernes ;* c) *navires de commerce modernes ;* d) *bâtiments de pêche ;* e) *bâtiments de plaisance à voiles et à moteurs.*

Cette exposition d'une belle ordonnance, sans aucune recherche de l'effet, aussi calme qu'une mer d'huile, lumineuse comme l'aurore nous invite à méditer longuement sur les devises chères à nos marins : Honneur et patrie, Valeur et discipline.

***

La Galerie Charpentier a donné l'hospitalité à une exposition qui sans elle aurait été cette année encore en deshérence : *L'Exposition des Tuileries.* Elle comprend des peintures, des sculptures et de la céramique. Dans ces sections il y a des œuvres d'artistes récemment disparus et des œuvres toutes modernes. En outre le comité des Tuileries a fait accueil à sept peintres belges.

Le visiteur s'arrête avec plaisir devant les sculptures dont quelques-unes bien connues mais toujours admirées telles que : *Buste,* d'Antoine Bourdelle ; *Ile de France,* de Maillol, et le splendide *Apollon,* de Charles Despiau. Il aime aussi *Portrait d'une jeune Danoise,* de Paul Cornet ; *Sculpture,* de Jean Carton ; *Méditation,* de Raymond Martin ; *Nu,* de Jean Osouf ; *Baigneuse,* de Jean Popelet. Il admire une vitrine de céramiques aux gris-beige très jolis, aux noirs profonds et aux ors pâles, œuvres très réussies de Jean Mayodon ; une autre vitrine de grès et de porcelaine grand feu à peine marbrés aux tons très doux, aux formes harmonieuses, polis comme l'ivoire, et signés Emile Decœur.

Dans la section peinture se trouvent de bonnes natures mortes dont nous aimons à signaler : *Nature morte aux oursins* d'Eugène Bersier, *Nature morte* de Maurice Asselin, *Automne ou nature morte* par Gilbert Corsia, puis *Les champignons, Les poires* et la *Nature morte* de Luc-Albert Moreau, et aussi *Les oursins* de Jean-Louis Boussingault. André Dignimont offre à notre regard deux agréables réussites : *Paysage de Touraine* et *Femme à l'éventail ;* il en est de même pour *La clairière* et *Les fruits* de René Demeurisse. On voit de Marie Laurencin *Femme en bleu,* portrait aux nuances douces et combien reconnaissables. Chériane avec sa toile : *Toulon* répand autant de joie qu'il y a de soleil au bout de la longue allée. *Le déjeuner sur l'herbe* d'André Dunoyer de Segonzac est vigoureux, solide, bien en place. Les grands chevaux blancs, cabrés, du *Cirque,* traités par les larges touches d'Edmond Heuzé retiennent l'attention. D'Othon Friesz nous avons préféré *Le port d'Anvers* à *La bibliothèque. La Marne* d'André Planson est agréable et joyeuse. Les deux tableaux : *Peinture* d'Emile Saboureau nous montrent l'un, des journaux, tous les journaux ; l'autre, du papier, beaucoup de papier avec de beaux blancs.

Nous signalons aussi un certain nombre d'œuvres d'une inspiration et d'une technique d'un modernisme outrancier et nous avons pu juger que nombre de visiteurs en étaient déconcertés.

***

Dans les salons de l'hôtel Continental, le *Cat Club de Paris* affilié au *Governing Council of the Cat Fancy,* a présenté les 4, 5 et 6 novembre une sélection des plus beaux chats du monde, au profit du Comité national de défense contre la tuberculose et de la Caisse générale des retraites de la presse parisienne. C'était la XXI[e] exposition internationale féline de Paris, sous le patronage du Conseil municipal et de M. le Préfet de la Seine.

Il semblait que chaque visiteur

nouveau arrivât avec une provision de qualificatifs et d'exclamations plus admiratifs, avec un cœur plus généreux que le visiteur précédent. Jamais aucune exposition ne retentit d'appels plus tendres, et jamais sujets exposés n'acceptèrent d'un air aussi souverainement indifférent les déclarations les plus enthousiastes. C'est que tous les héros félins qui charmèrent notre enfance étaient là, réunis, aussi bien. *La chatte blanche*, l'enfant mystérieux de Mme d'Aulnoye, que l'intrépide *Chat botté* de Perrault ; à son tour surgissait *Raminagrobis* entouré de tous les autres chats des fables de La Fontaine. Et près de l'inoubliable *Rrou* de Maurice Genevoix, et sans que nous ayons eu la peine de les chercher, surgissaient tous les amis, tous les aimés de Colette.

Comme la mode, comme les moyens de transport, avec les années les prénoms ont changé. Les femmes n'en continuent pas moins de se vêtir, les hommes de circuler, les races pures de se perpétuer. S'il existe moins aujourd'hui de *Kiki*, de *Minouche*, de *Blanchette*, c'est avec la même ferveur que les lèvres de notre temps murmurent les appellations nouvelles. En voici une preuve. Le premier chat par nous admiré, s'appelle *Keeky de Champmol*, c'est un « chartreux » superbe et en pleine force quoique âgé de dix ans, champion international ; son pelage est du plus beau gris, sa mère naquit au Brésil, lui est le premier chartreux importé à Paris. Il est doux, adore les parfums. Dame Nature aime la fantaisie ; c'est ainsi que *Djanghir Whirligig*, superbe persan noir, est né d'un père persan bleu et d'une mère blanche de même race ; c'est cette même fantaisie qui a fait que *Soulaïma de Sanad*, persan beige, eut des yeux du plus beau noir jusqu'au jour où elle enfanta ; c'est maintenant avec une paire d'yeux marron et or qu'elle contemple sa progéniture. *Lull di Santafiora* est aussi un très beau persan bleu ; il doit être malicieux car pendant que nous le gratifions d'éloges mérités il nous tira sa langue rose à trois reprises. *Danghi Wang Fou* est un persan blanc au poil très fin et surtout très soyeux ; il est altier et réfléchi ; l'on s'en aperçoit dès qu'il pose sur vous son magnifique regard orangé. Tous les chats siamois étaient très entourés, comblés de mots aimables, d'attentions délicates. Et ils le méritaient bien. *Bamboula*, un chat tout noir de l'île de Man, était très beau. *Violaine*, bleu russe, avec ses trois petits, formait un charmant tableau. Nous avons regardé non sans curiosité deux chats d'Abyssinie au poil ras presque semblable au pelage du lapin de garenne ; ceux-là sont discrets, silencieux comme savent l'être les bêtes sauvages, mais à la différence de ces dernières, ils sont très doux et se montrent charmants compagnons.

Chaque exposant eut la satisfaction de recevoir une récompense et les nombreux prix : montres en or, médailles d'argent, objets d'orfèvrerie, plaquettes, cocardes, diplômes, ne furent distribués qu'après de sérieuses délibérations.

***

A Notre-Dame de Paris, le vendredi 28 octobre 1949, a eu lieu au milieu d'une nombreuse assistance une belle et émouvante cérémonie au cours de laquelle a été sacré l'Abbé Marc Lallier, évêque élu de Nancy. La consécration épiscopale lui a été conférée par Son Excellence Mgr l'Archevêque de Paris, assisté de Son Excellence Mgr l'Evêque de Strasbourg et de Son Excellence Mgr l'Evêque de Doara, aumônier inspecteur des troupes d'occupation en Allemagne et en Autriche.

## IL Y A CENT ANS

La péripétie du 31 octobre a occupé les esprits durant toute la première quinzaine de novembre. Un message du président de la République auquel personne ne s'attendait, un changement de ministère que rien ne faisait prévoir : voilà les faits. Quelle est leur signification ? La monarchie constitutionnelle avait habitué à cette idée que tout ministère durait tant qu'il avait une majorité, et que dans le cas où il y avait un désaccord profond entre la Chambre et le gouvernement, les élections intervenant après dissolution du Parlement permettaient de trancher le différend. La Constitution de 48 a tout changé. Désormais le ministère dépend du président de la République beaucoup plus que de la majorité. Fait considérable. Le président est tout-puissant pendant trois ans, après quoi il est destitué de sa dictature. « Vous verrez, dit un chroniqueur, que nous serons obligés de le faire roi ou empereur irresponsable pour rendre un peu de liberté et de force au pouvoir législatif et au pouvoir électif. »

Quelques journaux ont remarqué sans commentaire que le 9 novembre était l'anniversaire du 18 brumaire.

***

Les nouvelles de Panama montrent que l'on se préoccupe toujours d'améliorer les relations entre l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique. Malgré de nombreux projets et des études sérieuses, l'idée d'établir un canal traversant l'isthme n'a jamais encore eu de suite. Le premier projet date du XVI[e] siècle, le dernier date de 1843 : aucun n'a pu être réalisé. En attendant, les Américains ont cherché les moyens de rendre plus faciles et plus rapides les communications par terre à travers l'isthme. Un service de bateaux à vapeur ira de la ville de Panama, sur le Chagres, jusqu'au point navigable le plus élevé de ce fleuve. De ce point partira un chemin de fer allant jusqu'au Pacifique. Les travaux du railway commenceront le 1[er] décembre : ils seront dirigés par deux ingénieurs des Etats-Unis.

***

On annonce comme prochaine la nomination de M. Arsène Houssaye en qualité d'administrateur de la Comédie-Française. M. Arsène Houssaye est l'auteur de romans, d'articles de critique, d'études d'histoire de l'art ; il a écrit un livre sur le *Quarante et unième fauteuil* de l'Académie. Il est l'ami de Théophile Gautier, de Jules Sandeau, de Jules Janin. Il connaît bien le monde des lettres et le monde parisien. Il est jeune encore et plein d'activité. On compte sur lui pour donner un nouvel éclat à la Comédie-Française. Il commencera, dit-on, par rétablir les relations entre le Théâtre et Mlle Rachel, qui fera sa rentrée en jouant *Marion Delorme*, de M. Victor Hugo.

***

Le bruit a couru que M. de Lamartine songeait à quitter la France et à se fixer en Orient. Il est certain que dans son ouvrage *Voyage en Orient* M. de Lamartine a parlé avec éloge des régions qu'il visitait et a écrit qu'il avait rêvé longtemps d'y fonder un domaine agricole, une grande entreprise de colonie civilisatrice. On se rappelle aussi que lorsqu'il a rencontré en Orient lady Stanhope elle lui a prédit qu'il reviendrait dans ce pays. Elle a fait cette prédiction d'après son observation sur la cambrure du pied de M. de Lamartine. « Vous avez, lui a-t-elle dit, le pied arabe. » Mais rien ne prouve que ces raisons, si importantes qu'elles soient, aient déterminé M. de Lamartine à quitter la France. Bien que son rôle politique semble terminé, et qu'après des années éclatantes, sa carrière fasse penser à un astre qui s'éteint, il est probable qu'il continuera d'écrire à Paris.

Une gravure de Paul Mercuri, exécutée d'après un émail de Petitot et placée en tête d'un volume récent, donne une image inattendue de Mme de Maintenon. La peinture connue de Mignard, le portrait attribué à Rigaud représentent une Mme de Maintenon âgée, qui a l'air d'une matrone française, au nez semi aquilin. Petitot a peint une jeune femme au nez relevé et à l'air mutin, qui ne fait nullement penser à l'austère et prude Mme de Maintenon, mais qui évoque la jeunesse fort libre de Mme Scarron. Il n'y a pas de raison de croire que, malgré la différence si sensible du nez, Petitot n'ait pas été à sa façon aussi fidèle interprète que Mignard.

***

L'étude de la littérature anglaise offre aux chroniqueurs des satisfactions d'esprit qu'ils n'ont guère occasion d'avoir en France depuis la révolution de Février. L'an dernier, *Jane Eyre* leur apparut comme une bonne jortune littéraire. L'auteur, Currer Bell, est une femme qui vient de publier à Londres un nouveau roman intitulé *Shirley* : c'est une peinture de mœurs qui pourrait avoir comme sous-titre « La condition des femmes dans la classe moyenne anglaise ». Le livre est à la fois séduisant et inquiétant par son ton impétueux, le goût voluptueux de la vie qui s'y manifeste, et par ses aspirations impatientes, parfois révoltées. Il est intéressant par l'individualisme puissant et exubérant des caractères, le sentiment de la force et de la liberté de chacun, le culte de l'émulation et de la supériorité, qui révèle chez les Anglais des conceptions fort éloignées de la théorie égalitaire des démocraties.

---

# *LES LIVRES*

*HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE*, par Philippe Van Tieghem ; un fort volume in-16 de 724 pages. « Les grandes Etudes historiques », Arthème Fayard.

C'est une tâche singulièrement difficile qu'écrire une histoire générale de la littérature française : il importe d'une part d'être complet et de ne rien oublier des courants qui traversent cette histoire ; d'autre part, il convient de ne pas se perdre dans les détails et de ne pas multiplier les noms d'auteurs et les titres d'œuvres qui ne retiennent l'attention que des érudits. Enfin il est nécessaire de répartir adroitement les éléments de cette histoires, en ménageant les perspectives nécessaires pour la clarté. M. Philippe Van Tieghem a très bien réussi dans son entreprise : délaissant les premiers textes, Cantate de Sainte Eulalie et Serment de Strasbourg, qui intéressent surtout l'histoire de la langue, il retrace à grands traits le moyen âge littéraire, n'insistant que sur les œuvres et les auteurs importants. Dès la page 75 il arrive à la Renaissance et au Classissisme. Là encore, même méthode. M. Van Tieghem ne cède pas à l'attrait d'une érudition qui surchargerait et encombrerait son ouvrage ; néanmoins, tout en donnant la part belle aux maîtres écrivains, il fait revivre autour d'eux l'atmosphère de leur temps et de leur milieu, évoque la figure de quelques auteurs moins connus mais qui tiennent cependant leur place dans l'évolution littéraire. Ainsi arrive-t-il à donner une image exacte de chaque siècle. Le livre s'arrête à 1920 et M. Van Tieghem a accordé large place à la période 1885-1920. C'était au reste la partie la plus difficile à traiter, car, pour en dégager tous les traits, l'historien manque encore d'un recul suffisant.

# *LES LIVRES*

*LA CATASTROPHE DE RUSSIE,* par Louis Madelin, de l'Académie française, 1 vol. in-8°. Hachette.

Poursuivant sa monumentale **Histoire du Consulat et de l'Empire**, M. Louis Madelin en publie aujourd'hui le XII^e^ volume : **La Catastrophe de Russie.** C'est, après deux volumes, consacrés à « L'Empire de Napoléon » et à « La Nation sous l'Empereur », la reprise du récit des événements que l'éminent historien avait conduit précédemment jusqu'en 1811. Le 15 août 1811, Napoléon s'était écrié devant l'ambassadeur de Russie : « Je ne sais pas si je vous battrai, mais nous nous battrons ! » Et les deux Empires avaient mobilisé. L'armée de l'Empire français, forte de 400.000 hommes (Français, Italiens, Croates, Suisses, Bavarois, Saxons, etc.) se rassemble aux bords du Niemen et l'Empereur, parti de Paris le 9 mai, en prend le commandement pour lui faire franchir ce fleuve et affronter l'armée russe qui, chèrement battu a la Moskowa, où périrent près de cinquante de nos généraux, se replia entraînant Napoléon à sa suite. « Nous ne pouvons l'arrêter, dit le général Koutousof, mais Moscou est l'éponge qui va l'absorber ! » Par les récits du général de Ségur, du futur maréchal de Castellane, du sergent Bourgogne et de tant d'autres, le public est déjà familiarisé avec les horreurs de la retraite et du passage de la Bérésina. Et pourtant, par la multiplicité de ses sources et par sa logique dans l'enchaînement des faits, M. Louis Madelin renouvelle les impressions ressenties devant ces terribles événements. En outre, traitant parallèlement les événements d'Espagne, il nous montre les succès de Suchet et comment le manque d'entente entre les généraux français commandant dans la péninsule ont nui à une situation militaire qui aurait pu avoir de favorables conséquences. Chaque volume nouveau de cette imposante Histoire accroît l'estime et l'admiration que mérite son auteur. Trois volumes restent à paraître qui, montrant « l'Ecroulement du Grand Empire », « la Campagne de France », « les Cent-Jours et Waterloo », parachèveront cette œuvre magistrale.

*SOUVENIRS D'UN FUSIL DE CHASSE,* par René Préjelan ; 1 vol. illustré de 84 dessins par l'auteur. Revue Adam.

René Préjelan, bien connu pour son talent de dessinateur... et d'escrimeur, n'avait jamais écrit que les légendes de ses dessins. Répandu dans le monde des sports et des armes, il s'est amusé — c'est le mot — à raconter les souvenirs des chasses auxquelles il a été invité en Beauce, en Sologne, dans les départements qui touchent aux Pyrénées et même en Nouvelle-Calédonie. Son livre, **Souvenirs d'un fusil de chasse** évoque un monde infiniment curieux, celui des chasseurs célèbres de la période 1900-1940. Quelles histoires vécues dont les héros appartiennent à la politique, à la presse, à la finance, à l'aristocratie ! Histoires gaies, écrites sans prétention avec verve et couleur, et agrémentées de nombreux et spirituels dessins. Livre amusant, ce qui, à notre époque, est assez rare.

*TRILOGIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE. — L'ERE CLASSIQUE,* par Joseph Calmette, de l'Institut ; un fort volume in-8° de 800 pages. Arthème Fayard.

L'éminent historien qu'est M. Joseph Calmette s'est proposé d'écrire une Histoire de France en trois volumes. Le premier était consacré au Moyen âge ; le second, qui vient de paraître, expose l'histoire de notre pays, depuis le seizième siècle et les guerres d'Italie jusqu'aux approches de la Révolution ; le troisième, en préparation, s'intitulera : **Les Révolutions.** Dans **l'Ere classique** l'auteur ne se borne pas à raconter les faits, mais il décrit de façon très claire les institutions, montrant leurs développements et leurs transformations au cours des trois siècles monarchiques, met en lumière le rôle et l'évolution des diverses classes sociales, trace des portraits saisissants des souverains, des princes, des ministres, analyse les courants de la pensée française, expose l'état des sciences, des lettres et des arts. Une très large place est donnée aux divers phénomènes économiques, en particulier aux questions financières : impôts, monnaies, etc... Un tel ouvrage est précieux parce que, sans présenter l'aspect aride et rebutant d'un résumé, il condense trois cents ans de notre histoire en chapitres nourris de faits et d'idées.

# LES LIVRES

*RENOIR, SES AMIS, SES MODELES*, par Jeanne Baudot ; 1 vol. in-4° relié. Editions littéraires de France.

Ce sont des souvenirs personnels évoqués de façon très vivante et enrichis de documents inédits, lettres ou autres. Mme Jeanne Baudot, toute jeune, fut l'élève du maître impressionniste et depuis elle ne cessa d'appartenir au cercle de ses intimes. C'est en 1893 qu'elle connut le peintre qui avait dépassé la cinquantaine ; il avait son atelier à Montmartre, au fameux Château des Brouillards. Il restait très discuté et mal vu de bien des critiques d'art. A cette époque, écrit Mme Baudot, « Renoir n'avait pas beaucoup d'amateurs et quand il vendait c'était à des prix modestes ». Au cours de son récit l'auteur narre de curieuses anecdotes peu connues que Renoir lui raconta et qui avaient trait à son existence, antérieurement à 1893. Telle celle-ci. Lui et Claude Monet s'étaient installés dans un village où ils occupaient une maisonnette paysanne. Un jour ils invitent à déjeuner un riche collectionneur, mais les moyens d'argent sont faibles ; que lui offrir à déjeuner ? Renoir parvient à se procurer un lapin ; on l'accommode de diverses façons, de telle sorte que l'invité eut l'impression de faire un déjeuner aussi abondant que varié. Le lecteur suit Renoir dans ses diverses villégiatures, dans ses visites au Louvre, fait connaissance avec ses amis, Matisse, Marquet, Linaret, Bernard, le critique Frantz Jourdain, le poète Mallarmé, Ambroise Vollard, le marchand de tableaux bien connu. Le livre est complété par une série d'études sur Degas, Claude Monet, Maillol, Maurice Denis, Julia Bartet. Une trentaine de reproductions de tableaux et de dessins, presque toutes en héliogravure, illustrent ce beau volume dont la présentation est une parfaite réussite.

*L'AMERIQUE*, par Jean Gottmann ; 1 vol. in-16 avec de très nombreuses illustrations d'après des photographies et des cartes, Collection « Les cinq parties du monde ». Hachette.

La collection « Les cinq parties du monde » se propose d'offrir au public, sous une forme attachante et concrète, un tableau géographique du monde contemporain tel qu'il se présente après les bouleversements de la guerre. Le premier volume est consacré à l'Amérique et il est l'œuvre d'un auteur hautement qualifié, M. Jean Gottmann, qui a accompli plusieurs séjours aux Etats-Unis, au Canada, aux Antilles, en Amérique du Sud et a enseigné à l'Université de Princeton (U. S. A.). Tout ce qui concerne la géographie physique, les climats, les paysages, le passé, l'ethnographie, la démographie, les ressource naturelles, l'agriculture, l'industrie, les grandes villes des divers pays des deux Amériques : Canada, Etats-Unis, Antilles, Amérique centrale, Brésil, Argentine, Uruguay, etc... est exposé dans l'ouvrage avec une abondance et une précision de détails rarement égalées.

*HISTOIRE DE L'EGLISE*, depuis les origines jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de Augustin Fliche et Victor Martin. Tome XX : *LA CRISE REVOLUTIONNAIRE*, 1789-1846, par Jean Leflon, professeur à l'Institut catholique de Paris. Bloud et Gay.

Ce remarquable volume, dont l'auteur possède toutes les qualités de l'historien, s'ouvre par un chapitre où M. Jean Leflon trace un tableau général de l'église catholique en Europe, et plus particulièrement en France, à la veille de la Révolution. Avec une profonde pénétration, il analyse les diverses « crises » dont souffrait alors l'Eglise de France. Puis il expose les vicissitudes de cette Eglise pendant la Révolution. Dans cette première partie de l'ouvrage, qui mène le lecteur jusqu'à 1800 et à l'avènement de Pie VII, l'auteur utilise les travaux les plus récents, y compris les travaux locaux qui éclairent l'histoire générale par celle des départements. Pie VII arrivé au pontificat, on le voit réaliser d'abord la paix religieuse en France et en Europe, puis, après 1814, traiter avec la Restauration. Avec les pontificats de Léon XII, Pie VII, Grégoire XVI, s'ouvre la crise libérale. Les révolutions succèdent à la Révolution. La France n'occupe plus la vedette ; c'est l'Europe entière, l'Amérique même qui créent au Saint-Siège des problèmes délicats. Dans ce fort volume de plus de 500 pages une vaste érudition se dissimule sous une mise en œuvre vivante et souvent pittoresque. Les récits dramatiques ne manquent pas, tels ceux de l'enlèvement et de la captivité de Pie VII. Des portraits, dessinés avec un art de psychologue, de Pie VII, Léon XII, Grégoire XVI, Lamennais, Lacordaire ajoutent au grand intérêt de l'œuvre.

# *LES LIVRES*

*LE CHEF D'ORCHESTRE ET SON EQUIPE*, par D.-E. Inghelbrecht ; 1 vol. in-16. Julliard.

Le poète Verlaine, qui savait communiquer à ses vers une si exquise musique, était, paraît-il, très peu familier avec la technique musicale et n'avait jamais pris au sérieux le rôle du chef d'orchestre. « Tu peux bien l'avouer puisque nous sommes seuls, disait-il à un de ses amis de jeunesse qui s'était illustré dans l'art de conduire un orchestre, tous ces mouvements, tantôt fougueux, tantôt mollement onduleux que tu exécutes avec ton bâton, c'est de la farce, n'est-ce pas ? C'est pour amuser le public, ça ne correspond à rien. Tu fais cela au hasard, tandis que tes musiciens jouent. » Verlaine, s'il avait pu lire le livre à la fois savant et accessible à tous que vient de publier le maître Inghelbrecht, aurait été bien détrompé. C'est un véritable traité de l'art du chef d'orchestre. L'auteur y révèle tous les secrets, toutes les difficultés du métier, apportant des lumières précieuses sur la formation nécessaire, sur la technique, sur le choix, l'étude et l'interprétation des partitions, sur les moyens propres à réaliser la cohésion d'un orchestre, sur les rapports délicats du chef d'orchestre et du soliste. M. Inghelbrecht trace quelques portraits de chefs d'orchestres célèbres. Pour lui le maître incontesté, c'est Toscanini. Le livre passionnera les spécialistes de la musique et il apprendra beaucoup de choses aux profanes.

*NINON DE LANCLOS*, par Emile Magne ; 1 vol. in-16. Emile Paul.

La figure attrayante de Ninon de Lanclos a souvent tenté les historiens, mais, en dépit de nombreuses études dont elle a été l'objet, des légendes, des assertions inexactes, des faits déformés, défiguraient son portrait et sa biographie. Travaillant selon les meilleures méthodes historiques, recourant surtout aux documents de première main, pièces d'archives, actes notariés, etc..., au surplus très familier avec le XVII[e] siècle, M. Emile Magne s'est attaché à faire revivre, avec beaucoup de talent, maints personnages de l'époque de Louis XIII et de Louis XIV. Ainsi a-t-il pris comme sujet Scarron et son milieu, Madame de la Suze et la société précieuse, Voiture et l'hôtel de Rambouillet, Madame de Lafayette, la Joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux, le Vrai Visage de La Rochefoucauld et composé autant de livres qui associent la solidité de la documentation à l'agrément de la forme. L'ouvrage sur Ninon de Lanclos compte parmi les plus séduisants qu'il ait écrits. A travers la succession des chapitres on suit Ninon, de sa jeunesse livrée aux plaisirs des épicuriens et de son âge mur, adonné aux doctrines sceptiques, à sa vieillesse où elle cherchait dans les préceptes stoïciens un apaisement aux inquiétudes de son esprit. Autour d'elle évoluent ses amis et les familiers de son salon : Saint-Evremond, le chevalier de Méré, Scarron, le grand Condé, La Rochefoucauld, Lulli, Mme de la Sablière, Boileau, etc... bref tous les personnages en vue du grand siècle. A la fin de son existence apparaît la silhouette de Voltaire jeune dont elle se fit la protectrice. Les documents inédits abondent dans le livre de M. Emile Magne et nous éclairent sur sa famille, les nombreuses aventures de sa vie amoureuse, le décor intime de sa vie.

*ARMES DE LUMIERE*, par Mlle Anne Leflaive ; 1 vol. in-16. La Colombe.

A une époque où le roman français suscite quelques réactions pour ses tendances amorales ou par trop réalistes, Mlle Anne Leflaive vient de publier un roman, Armes de lumière, à tendances moralisatrices et sociales. L'héroïne en est Marie-Luce, fille d'un industriel du centre de la France : M. Duvérier. Comment un concurrent déloyal s'efforce de ruiner l'industrie de M. Duvérier, comment un meneur syndicaliste, Georges Mansot, se trouve amené à évoluer vers un plan supérieur à des intérêts matériels, comment Marie-Luce, déçue par la vie, devient une collaboratrice dévouée de l'Œuvre de l'aide aux mères et comment elle y perd sa santé et sa vie, tels sont les principaux épisodes de ce roman qui sera lu avec intérêt et fruit par des jeunes gens. Cette réussite incitera peut-être l'auteur, à qui l'on doit déjà deux ouvrages d'histoire couronnés par l'Académie française : Sous le signe des abeilles et Stéphanie de Virieu, à s'engager dans une voie où elle vient de faire des débuts pleins de promesses.

# *LES LIVRES*

*TRENTE ANS D'HISTOIRE : DE CLEMENCEAU A DE GAULLE,* 1918-1948 ; ouvrage publié sous la direction de L.-H. Parias. Nouvelle Librairie de France, Editions Sant'Andrea.

Cette publication, abondamment illustrée, nous fait revivre les trente dernières années de notre dramatique histoire. C'est d'abord la joie et la gloire de la victoire si chèrement achetée. Le livre commence par quelques pages excellentes de Winston Churchill sur Clemenceau ; sur la Ténacité française par le général de Monsabert ; sur les Combattants de 14-18 par le colonel L'Hôpital ; sur De Clemenceau à de Gaulle, par Pasteur Vallery-Radot.

Puis se développe la désolante histoire de l'entre-deux guerres, les années d'euphorie troublées presque tout de suite par des mésintelligences entre les vainqueurs sur la meilleure manière d'établir la paix et de faire payer les Allemands, et par des querelles politiques à l'intérieur. Du Bloc national au Cartel des gauches, nous assistons au rétablissement financier par Poincaré, à l'essai de Briand pour construire une Europe, aux essais de réformes sociales de Léon Blum. Ces difficultés intérieures, qui absorbent nos énergies, sont décrites par Jacques Boudet. Ensuite, Jacques Madaule fait revivre la triste série des capitulations qui encouragent Hitler et lui font croire que tout lui est permis : la Rhénanie, Vienne, Munich, Prague et enfin la guerre et ses désastres, la France déchirée et renaissante, Vichy et la résistance et enfin la Libération et la victoire des Alliés. Michel Habib retrace la naissance de la IV[e] République. Les sixième et septième parties apportent les Témoignages et analysent les Grands Courants, par exemple : le général Leclerc, par le général Ingold ; le Monde déchiré, par Raymond Aron ; le Mouvement des idées, par Jean de Fabrègues ; l'Economie française, par Pierre Alleray ; le Syndicalisme, par L. Vallon ; le Monde des affaires, par H. Rollet ; le Monde paysan, par J.-A. Godin ; les Partis politiques, par Albert Ollivier ; la Défense nationale, par Edmond Michelet ; l'Eglise catholique, par Edouard Dudon; l'Union française, de P.-O. Lapie ; de la S. D. N. à l'O. N. U., par René Pinon.

Une note préliminaire précise que chaque auteur, dans cette œuvre collective, n'est responsable que de ce qu'il signe. On lira avec intérêt cette grande fresque peinte à larges traits et on regardera avec plaisir cette galerie de portraits, de scènes historiques, de caricatures, les uns et les autres bien choisis et présentés avec goût.

*ATLAS DU XX[e] SIECLE,* par R. et M. Ozouf ; Fernand Nathan.

C'est une entreprise méritoire de nous rendre, après que nous en ayons été privés par une longue interruption, un instrument de travail impatiemment attendu. Cet Atlas du XX[e] siècle, conçu d'après une formule nouvelle, devient en même temps un recueil documentaire au goût du jour. A ses 71 planches, comprenant 276 cartes, cartons et plans de détail, il joint, en effet, 600 illustrations photographiques destinées à évoquer les villes, régions et pays où se déroulent les événements sur lesquels « la lecture des journaux, des revues, des livres, les émissions de la radio, la conversation même, attirent notre attention » et qu'il nous permet de situer dans leur décor naturel ou humain. La France, l'Union française, les grandes puissances européennes et mondiales sont représentées sous la double figuration des cartes — synthétiques ou analytiques — et des aspects concrets du monde contemporain. L'œuvre nouvelle se réclame non sans raison du vieux titre qu'avait si heureusement donné à la sienne, vieille aujourd'hui de cinq siècles, un des premiers savants qui ont cherché à décrire la terre, Pierre d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris et peut-être l'inspirateur de Christophe Colomb : *Imago mundi* (Image du Monde).

**Renouvellement des abonnements**

# LA REVUE

*LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES*

## DES DEUX MONDES

15, Rue de l'Université, 15. — PARIS (7e)

*Paraît le 1er et le 15 de chaque mois*

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT

*Veuillez renouveler mon abonnement à* LA REVUE.

*A cet effet, je vous adresse par* **mandat,** *par* **chèque postal Paris 5888-40,** *ou* **chèque barré** *au nom de* « LA REVUE »

*la somme de* _____

*Nom* _____

*Adresse* _____

_____

*à partir du* _____

---

### PRIX DE L'ABONNEMENT

France et Union Française : six mois. *1.500* frs.
France et Union Française : un an. . *3.000* frs.
Etranger : six mois (12 numéros) . . *2.300* frs.
» : 1 an (24 numéros). . . . . *4.500* frs.

*Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste.*

*Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.*

# LES LIVRES

***LES DEUX FRANCE*, par P. Bessand-Massenet, 1 vol. in-16 jésus. Plon.**

Les lecteurs de **La Revue** connaissent et apprécient M. Pierre Bessand-Massenet qui, après un volume sur la France après la Terreur, publie aujourd'hui un ouvrage qui lui fait suite : **Les deux France (1788-1804).** Il y étudie la façon dont Bonaparte s'y prit pour mettre un terme à la guerre civile et pour restaurer l'unité de la famille française. Son titre est emprunté à Chateaubriand qui, évoquant cette émouvante entreprise de réconciliation nationale, a écrit : « Les deux France s'y rejoignirent sur un sol nivelé par leurs luttes fratricides. » Nos lecteurs ont eu la primeur d'un chapitre de ce livre attachant, montrant en Bonaparte le grand conciliateur. Ce dernier avait à concilier les derniers partisans du jacobinisme et une masse d'émigrés rentrés encore animés de leurs sentiments monarchistes. Le premier soin de Bonaparte après Brumaire fut de radier les émigrés des listes départementales où ils avaient été inscrits et qui les maintenaient au ban de la nation. Dans le même moment, il tendait la main aux chouans qui venaient de prouver, les armes à la main, l'ardeur de leurs convictions politiques et religieuses. Mais le fanatisme était encore, chez certains, trop vivace pour que l'apaisement se fît sans heurts ni convulsions nouvelles. Les derniers réfractaires furent Georges Cadoudal, les princes de Polignac, le marquis de Rivière et quelques autres qui devaient être durement frappés quelques semaines après la proclamation de l'Empire. Tel est, en gros, le sujet traité par M. Bessand-Massenet ; mais cette brève analyse indique mal tout les attraits de cette lecture. Animant son récit d'exemples concrets, peignant avec pittoresque et vivacité l'état d'esprit et le mode de vie des Français de ce temps, M. Pierre Bessand-Massenet, évoque en nous et à travers ce brillant récit historique, des faits qui s'apparentent singulièrement à ceux que nous voyons se dérouler à l'époque actuelle. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à l'historien qui l'a si solidement et harmonieusement construit.


# Apprenez à Dessiner
## par correspondance

*Attitude charmante fixée en quelques traits par notre élève Mlle Vanham.*

**Si vous pouvez écrire... vous pouvez DESSINER**

**Des milliers de personnes y sont facilement parvenues grâce à la nouvelle et amusante méthode A.B.C.**

Vous apprenez d'abord à retrouver dans tout ce qui vous entoure les lignes, les courbes, les formes que vou utilisez sans vous en rendre compte pour écrire. Vous saurez ensuite comment les employer, comment les uni l'une à l'autre pour rendre par des traits précis et fermes n'importe quel modèle. Après, tout devient facile.

**C'est à la portée de tout le monde !** — Ne dites pas que vous n'avez pas d'aptitude, que vous n'êtes pc doué. Le talent apparaît souvent après, en dessinant. Quels que soient vos occupations et votre lieu de résidence vous pourrez dessiner d'après nature, réussir de véritables croquis pris sur le vif et non pas de vulgaires copies Tout seul, chez vous, quand vous le désirez, sans vous déplacer, vous apprendrez à dessiner et vous ferez des progrès constants guidé par les conseils de l'artiste qui deviendra votre professeur particulier. Des conditions raisonnables et des facilités de paiement font que les raisons pécuniaires ne peuvent plus être un obstacle pour personne.

**GRATUIT** *Une curieuse brochure abondamment illustrée donnant tous renseignements vous sera envoyée gracieusement sans engagement de votre part. Postez maintenant le coupon ci-contre.*

**Spécialisation sans frais supplémentaires** *dans une des branches rémunératrices du dessin : Publicité, Décoration, Mode, Illustration, Dessin humoristique, Portrait, Paysage, Lettre dessinée, etc...*

**ECOLE A.B.C. DE DESSIN (Stud. P 98 )**
12, Rue Lincoln, Paris (8e)

*Monsieur le Directeur,*

*Veuillez m'envoyer sans engagement, votre album illustré. (ci-joint 15 frs pour frais).*

- Cours pour Adultes.
- Cours pour Enfants de 8 à 13 ans.

*(Rayez la mention inutile )*

Nom _____

Adresse _____

*Pour la Belgique : 18, Rue du Méridien, Bruxelles*

Georges LECOMTE

*Secrétaire perpétuel de l'Académie française*

**MA TRAVERSÉE**

608 pages, in-16 jésus sous couverture originale..... 795 frs

Général D. EISENHOWER

**CROISADE EN EUROPE**

*Traduit de l'américain par Paule de BEAUMONT*

560 pages, in-8° carré - Couverture en quadrichromie avec 4 cartes dépliantes et 40 cartes dans le texte, et 16 illustrations photog. hors-texte 950 frs

*Collection « PAVILLONS »*

John MARQUAND

**FEU GEORGE APLEY**

Roman traduit de l'américain par André ROUX

*Préface de André MAUROIS, de l'Académie française*

396 pages, in-8° couronne ..... 480 frs

**ROBERT LAFFONT**

*UN SUCCÈS*

**OLIVIA**

par

OLIVIA

*traduit de l'anglais par*

ROGER MARTIN DU GARD ET L'AUTEUR

***82 éditions en six semaines***

Un vol. : 225 fr.

*NOUVEAUTÉ :*

**SIGRID UNDSET**

*PRIX NOBEL*

OLAV AUDUNSSŒN

★

*traduit du norvégien par*

E. GUERRE

Un chef-d'œuvre de la littérature universelle. La seconde trilogie de Sigrid Undset, qu'il faut lire après "CHRISTINE LAVRANSDATTER"

Un vol. : 420 fr.

**STOCK**

**LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD**
18-20, r. du Saint-Gothard, PARIS-14e

*NOUVEAUTÉS*

TRILOGIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE

**Joseph CALMETTE**

de l'Institut

# L'ÈRE CLASSIQUE

*Après le premier volet du triptyque, LE MOYEN AGE, paru l'an dernier, voici le volet central L'ÈRE CLASSIQUE, qui fait suite au précédent. Sur ce panneau médian de sa TRILOGIE, l'auteur déroule les trois siècles monarchiques de notre Histoire, ceux que l'on appelle les GRANDS SIÈCLES.*

Un volume de 800 pages, 14 × 23. . . . . **800** fr.

◆ ◆ ◆

*Les Grandes Études Historiques*

Philippe Van Tieghem

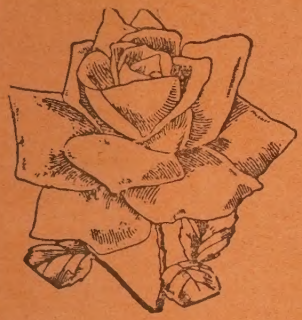
# HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

*Ce livre est une véritable histoire de la littérature non une simple série de biographies. Les écrivains y revivent dans leur temps et à travers leurs œuvres. Écrite pour être lue et pas seulement consultée, elle s'adresse à toute personne cultivée et est également un instrument de travail pratique pour les étudiants. Cette histoire est* ***la plus récente, la plus complète, et la moins chère.***

Un volume de 728 pages. . . . . **600** fr.

◆ ◆ ◆

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XIe)
Dépôt légal n° 345 — 4e trimestre 1949. — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon.



MARQUE DÉPOSÉE

191 Grands Prix d'Honneur
et Médailles d'Or en France
et à l'Étranger.

# POUR VOTRE JARDIN

*Plantez les Rosiers*
*de la*
***PLUS VIEILLE***
***MAISON***
***DE ROSES***
***du monde entier***

Fondée à LYON en 1845

Celle qui a sélectionné
pour vous
**depuis plus d'un siècle**

## LES PLUS BELLES ROSES

*Demandez l'album en couleur des*

**Roseraies PERNET-DUCHER**

à Jean Gaujard

**FEYZIN (Isère) près LYON**

*qui continue la tradition en créant chaque année*
*les plus belles roses nouvelles*

Expéditions dans tous les pays du monde
d'octobre à avril

**On peut s'abonner à**

# LA REVUE

*LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES*

# DES DEUX MONDES

**chez tous les libraires, en particulier chez :**

## DÉPARTEMENTS ET UNION FRANÇAISE

**Agen** : Ferran, Gros ; **Aix** : de Bacquencourt, Goulard ; **Alger** : La Maison des Livres ; **Amiens** : Brandicourt, Léveillard ; **Angers** : Mira ; **Auxerre** : Bonnet ; **Avignon** : Chabal ; **Béziers** : Clareton, Canac, Ferlus ; **Bordeaux** : Féret, Mollat ; **Boulogne-sur-Mer** : Chiraux, Deligny ; **Bourges** : Auxenfans, Desquand ; **Brest** : Derrien, Gaborit ; **Caen** : Bigot, Marigny et Joly ; **Cahors** : Francès ; **Calais** : Denquin et Cie ; **Cannes** : Delannoy, Perrier ; **Carcassonne** : Cros-Vitalis, Gally ; **Casablanca** : Farairre ; **Chalon-sur-Saône** : Vve Rigollot ; **Chambéry** : Dardel ; **Chartres** : Lester, Rigal ; **Cherbourg** : Lanièce ; **Clermont-Ferrand** : Delaunay, Sarrassat, Larène, Martel ; **Coutances** : Lecerf ; **Dakar** : Moreau ; **Dieppe** : Dumortier et Vial ; **Dijon** : Damidot, L. Venot ; **Epinal** : Homeyer ; **Grenoble** : Arthaud, Didier et Richard ; **La Rochelle** : Pijollet, Samson ; **Laval** : Béhier, Gautron ; **Le Havre** : Dombre ; **Le Mans** : Graffin, Vadé ; **Lille** : Douriez, Giard, Tallandier ; **Limoges** : Ducourtieux, Duverger ; **Lyon** : Barthélemy, Demortière, Flammarion, J. Desvignes, Linsolas, Masson, Viricel et Vacher, Lardanchet ; **Marseille** : Ferran, Fuéri, Flammarion, Lacoustène, Maupetit ; **Metz** : Even, Hocquard ; **Montpellier** : Coulet, Dubois et Poulain, Julia ; **Mulhouse** : Barbe, Bisey, Pflieger ; **Nancy** : Berger, Didier, Dory ; **Nantes** : Beaufreton, Coiffard ; **Nice** : Barnoin frères, Verdollin ; **Nîmes** : Bertrand et Bourdy, Boniol-Béchard ; **Oran** : Manhès, Touboul ; **Orléans** : Loddé, Luzeray, Proutière-Huguet ; **Pau** : Dupont et Bordenave, Grenier ; **Perpignan** : Brun, Morat ; **Poitiers** : Bégnard, Labouygue ; **Rabat** : Céré ; **Reims** : Michaud ; **Rennes** : Behon, Larcher, Plihon ; **Roanne** : Lauxerois ; **Roubaix** : Bonnehon ; **Rouen** : Lepouzé, Lestringant, Van Moé ; **Saïgon** : Portail ; **Saint-Denis (Réunion)** : Librairie de la Réunion ; **Saint-Etienne** : Dubouchet, Font, Plaine, Vernay ; **Saint-Quentin** : Nougarède et Lestrat ; **Strasbourg** : Berger-Levrault, La Mésange ; **Tananarive** : Librairie de Madagascar ; **Toulon** : Guillemin, Rebufa, Montbarbon, Trinchero ; **Toulouse** : Didier, Labadie, Privat, Richard, Sistac ; **Tours** : Debien, Maillocheau, Tridon ; **Tunis** : Librairie « Jehanne d'Arc », Namura, Saliba ; **Valence-sur-Rhône** : Rey ; **Versailles** : Mercier, Némitz ; **Vichy** : Les Beaux Livres.

## ÉTRANGER

**Amsterdam** : Scheltema et Holkema's ; **Ankara** : Librairie Hachette ; **Athènes** : Kauffmann ; **Bruxelles** : Dechenne, Editions universelles, Massardo, Office de Publicité ; **Bologne** : Zanichelli ; **Cap Haïtien** : L. Ed. Magny, Agent général pour Haïti ; **Genève** : Naville, Agent général pour la Suisse ; **Istanbul** : Librairie Hachette ; **Lausanne** : Payot, Rouge ; **Le Caire** : James Cattan, Agent général pour l'Egypte, Librairie du Papyrus ; **Liège** : Henry ; **Lima** : Brignoni-Picasso ; **Montréal** : Pony, Agence littéraire Atlantique ; **Oxford** : B. H. Blackewell ; **Padoue** : Gianotti ; **Rio-de-Janeiro** : R. F. Besnard ; **Rome** : Bocca, Signorelli, Agence du livre français ; **Sao Paulo** : R. F. Besnard ; **Turin** : Lattès ; **Utrecht** : Van Rossum.

Imprimé en France — Imprimerie E. Piolet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XI^e^)
Dépôt légal n° 345 4^e^ trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon